



HAL
open science

Les Bulgares dans les sources byzantines (864-1186)

Tristan Picard

► **To cite this version:**

| Tristan Picard. Les Bulgares dans les sources byzantines (864-1186). Histoire. 2019. dumas-02477197

HAL Id: dumas-02477197

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02477197v1>

Submitted on 13 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



ARTS, LETTRES, LANGUES,
SCIENCES HUMAINES ET
SOCIALES

UNIVERSITÉ
PAUL-VALÉRY
MONTPELLIER

CEMM
centre
d'études
médiévales
de Montpellier
EA 4583



**Université Paul Valéry-Montpellier 3
UFR 3, Sciences Humaines et Sociales
Master 2 Mondes Médiévaux**



Les Bulgares dans les sources byzantines (864-1186)

Par

Tristan PICARD

Sous la direction de Rosa BENOIT-MEGGENIS, Maître de conférences

Montpellier
Juin 2019

Remerciements

Avant tout, je tiens à remercier ma directrice de mémoire Rosa Benoit-Meggenis sans qui ce travail n'aurait jamais vu le jour. Je tiens non seulement à la remercier pour ce travail, mais aussi pour le soutien continu qu'elle m'a apporté durant ces deux années de master Mondes Médiévaux.

Je remercie aussi toute l'équipe pédagogique du CEMM pour m'avoir fait découvrir le monde de la recherche. Leurs nombreuses remarques m'ont guidé dans cet apprentissage et m'ont orienté au sein de ce master.

À mes parents,

Introduction

« Une Nature de Bulgare est nourricière de toute espèce de malice »¹

« Car ce serait terrible, oui terrible, que des chiens morts se révoltent contre un lion vivant qu'entravent des liens divins et impériaux et dont les rugissements sont brisés par un licou, alors qu'il ne dispose que d'eux seuls pour effrayer² ».

Ces expressions pour le moins énigmatiques proviennent de deux lettres de l'archevêque byzantin de Bulgarie : Théophylacte d'Ohrid. Celles-ci sont liées à un même personnage : un Bulgare qui porte le nom de Lazare. Le Bulgare avait été en conflit avec l'archevêque byzantin³. La mauvaise conduite de ce personnage semble contribuer à porter un jugement général sur l'ensemble de la population bulgare qui habite l'empire byzantin. Nous pouvons éclaircir ces allusions si nous essayons de comprendre le contexte général des écrits. Dans la seconde lettre que nous avons citée, Théophylacte écrit à Adrien Comnène pour que celui-ci fasse intervenir son frère l'empereur Alexis Comnène en sa faveur dans un conflit qui l'oppose à deux Bulgares.

Ainsi cette seconde phrase emplie de symbolismes peut être interprétée comme l'allégorie d'un dérèglement de l'ordre (*taxis*) si cher aux Byzantins⁴. Ces chiens morts ne sont autres que les Bulgares eux-mêmes. Ces textes nous invitent à réfléchir quant à la place qu'avaient les Bulgares au sein du monde que conceptualisaient les Byzantins.

L'empire byzantin au cours de son histoire millénaire a dû interagir à l'intérieur et à l'extérieur de son empire avec une multitude d'ethnies. En fonction des circonstances historiques, de nombreuses populations ont été en contact étroit avec l'empire byzantin. Les Arabes, grâce à leurs relations culturelles et les conflits militaires, ont particulièrement bénéficié des faveurs des historiens⁵. Dans le cadre des croisades, les relations que les Latins ont entretenues avec leurs alliés de circonstance qu'étaient les Byzantins ne pouvaient échapper aux regards des historiens⁶. Les Arméniens en tant que membres d'une large minorité ethnique à l'époque méso-byzantine ont eux aussi généré des

1 THÉOPHYLACTE D'OHRIID, *Lettres*, 96, p. 484.

2 *Ibid.*, 89, p. 464.

3 M. MULLET, *Theophylact of Ochrid, Reading the Letters of a Byzantine Archbishop*, London, 1997, pp. 132-133.

4 M.F. AUZÉPY, « Les aspects matériels de la *taxis* byzantine », *Bulletin du Centre de recherche du château de Versailles* [En ligne], 2005, mis en ligne le 16 juin 2008, URL: <http://journals.openedition.org/crev/2253> (consulté le 20 Janvier 2019).

5 M. T. MANSOURI, « Byzantium and the Arabs from the VIIth to XIth Century », *Mediterranean world*, 20, 2010, pp. 59-67. ; J. SYPIANSKI, *Les mouvements des érudits et des manuscrits entre Byzance et le monde arabe au IX^e siècle et l'hypothèse des influences du mouvement de traduction gréco-arabe au califat abbasside sur la première renaissance byzantine*, Mémoire de Master 1, sous la dir. de M. KAPLAN, Paris, 2011. ; J. SYPIANSKI, « Arabo-Byzantine relations in the 9th and 10th centuries as an area of cultural rivalry », *Byzantium and the Arab World : Encounter of Civilizations*, Thessalonique, 2011, pp. 465-478.

6 A. LAIOU, R. P. MOTTAHEDEH, *The Crusades from the perspective of Byzantium and the Muslim World*, Washington D. C., 2001. ; J. HARRIS, *Byzantium and the Crusades*, London, 2003.

études historiques⁷. Hors du cadre purement militaire⁸, les Bulgares n'ont pas su susciter le même intérêt⁹. Les représentations des Bulgares dans les sources byzantines seraient-elles dénuées de caractéristiques propres ? Le bulgare serait alors un barbare et rien d'autre. La proximité géographique du royaume slave avec Constantinople nous invite à penser le contraire.

Cette étude sur les représentations des Bulgares est la suite d'un travail précédent consacré aux interactions et aux représentations des Bulgares au X^e siècle. Ce siècle avait été une période inédite pour analyser les relations byzantino-bulgares. Les relations militaires et culturelles s'étaient intensifiées. En conséquence, la position des bulgares dans les sources avait évolué. Ces évolutions politiques avaient vu naître des représentations barbares complexes dans nos sources byzantines. Contrairement à l'année précédente, nous allons privilégier les représentations des barbares slaves dans un temps donné encore plus long. Une nouvelle période chronologique devait être choisie et elle devait être potentiellement porteuse de transformations.

Depuis l'avènement du royaume bulgare en 681, les Bulgares ont connu un parcours historique original ne ressemblant à aucune autre ethnie proche de Byzance. Sa position géostratégique conférait à l'empire bulgare une double identité. D'abord une identité sédentaire par le cœur de son empire qui se situait dans les terres qui se trouvent aujourd'hui en Bulgarie et en République de Macédoine du Nord actuelle. Ces territoires étaient auparavant romains et Constantinople avait perdu le contrôle de ses territoires au cours du VII^e siècle. Ensuite, par sa proximité avec les territoires nord danubiens, l'empire bulgare avait aussi une identité nomade liée au milieu de la steppe pontique.

Les Bulgares, grâce à leur proximité et leur connaissance du monde nomade, ont su assurer leur autonomie et leur domination militaire sur leurs ennemis politiques en particulier Byzance. Cette autonomie s'est maintenue jusqu'au début du XI^e siècle. Au cours de cette période, l'empire byzantin était redevenu l'acteur majeur de la quasi-totalité de la péninsule balkanique¹⁰.

Les Bulgares étaient à l'origine une confédération de peuples nomades et semi-nomades. La confédération aboutit à la formation d'un premier "État" païen dans l'espace danubien. En 864 avec la conversion du prince Boris I^{er} au christianisme, un rapprochement culturel majeur eut lieu entre les deux puissances balkaniques. Cet événement est loin d'être un acte fondateur dans les relations byzantino-bulgares, mais il correspond à la continuité des relations que l'empire bulgare entretenait

7 N. G. GARSOIAN, «The Problem of Armenian Integration into the Byzantine Empire», in *Studies on the internal diaspora of the Byzantine Empire*, A. E. LAIOU et H. AHRWEILER (éd.), Washington D.C., Harvard University Press, 1998 ; M. P. GOODYEAR, « Inside and Outside the Purple: How Armenians Made Byzantium. » *Armstrong Undergraduate Journal of History*, 6, 2016.

8 D. P. HUPCHICK, *The Bulgarian-Byzantine Wars for Early Medieval Balkan Hegemony*, New York, 2017

9 Il existe quelques exemples d'ouvrages scientifiques centrés uniquement sur les relations entre Byzance et la Bulgarie voir : P. SOPHOULIS, *Byzantium and Bulgaria 775-831*, Leiden, 2012.

10 J. C. CHEYNET, « Les balkans », in : *Le Monde Byzantin II*, J. C. CHEYNET (éd.), Paris, 2006, pp. 443-471.

avec Byzance depuis sa fondation en 680 et durant les siècles postérieurs¹¹. Enfin, avec la conquête byzantine entre 971 et 1018, les territoires bulgares ont connu l'hégémonie byzantine.

Ce territoire parcouru par les Bulgares a connu au cours de son histoire tous les types de relations possibles avec le pouvoir central situé à Constantinople. D'un territoire intégré à l'ordre politique romain, nous sommes passés à un territoire autonome administré par des barbares païens, ensuite chrétiens, et même après la domination byzantine, ces mêmes barbares chrétiens sont redevenus autonomes en 1186.

L'empire bulgare (et l'archevêché de Bulgarie qui a pris sa place avec la domination byzantine) était une entité géographique importante. Elle englobait de nombreuses ethnies qui étaient diverses sur le plan linguistique¹². Ainsi, l'empire bulgare comptait des populations slavophones, turcophones, romanophones, mais aussi hellénophones. Cette population hellénophone au sein de l'empire bulgare a probablement joué un rôle important dans la diffusion du christianisme¹³.

Si nous interrogeons la place des Bulgares dans le monde byzantin nous devons aussi mettre en perspective la signification du terme de Bulgare dans nos sources. Les Byzantins savaient-ils différencier les nombreuses ethnies qui parcouraient leur empire, ainsi que celui de leur adversaire ? Comme l'a exposé Gill Page dans son ouvrage sur l'identité byzantine, l'identité des barbares, comme des Byzantins eux-même ne relevait pas uniquement d'une affiliation politique, mais aussi d'une conscience ethnique qui n'est en rien une exclusivité des États modernes¹⁴. Plusieurs remarques préliminaires doivent être apportées à cette affirmation pour éviter toute forme de malentendus. Dans un premier temps, nous devons bien prendre en compte le fait que l'empire byzantin était bien trop éloigné chronologiquement de la période moderne pour avoir connu des phénomènes raciaux propres aux nationalismes. L'appartenance ethnique de ses habitants ne s'est jamais fondée uniquement sur des critères raciaux comme un attachement premier à l'autochtonie. Au sein de l'aristocratie byzantine, c'est une très grande diversité d'origines qui caractérisait certains de ses membres. Les Arméniens, par exemple, ont joué un rôle de premier plan dans l'aristocratie byzantine¹⁵. Certaines familles arméniennes ont pu atteindre l'ultime prestige de compter des empereurs byzantins dans leur lignée, malgré une origine plus ou moins lointaine avec l'empire. La

11 V. VACHKOVA, « Danube Bulgaria and Khazaria as part of the Byzantine Oikoumene », in *The Other Europe in the Middle Ages Avars, Bulgars, Khazars, and Cumans*, F. Curta (éd.), Leiden-Boston, 2008, pp. 346-349.

12 G. DAGRON, « Formes et fonction du pluralisme linguistique (Byzance, VII^e- XII^e siècle), in : *Idées byzantines*, G. DAGRON (éd.), Paris, 2012, tome I, pp. 233-264.

13 P. SOPHOULIS, *Byzantium and Bulgaria 775-831*, Leiden, 2012, p. 163 ; P. SOPHOULIS, « Incorporating the Other : Shaping the Identity of the Christian Community in Early Medieval Bulgaria », *Cyrrilomethodianum*, 20, 2015, pp. 63-74.

14 G. PAGE, *Being Byzantine : Greek identity before the Ottomans*, Cambridge, 2008, pp. 11-16.

15 J. C. CHEYNET, « L'anthroponymie aristocratique à Byzance », in In: *L'anthroponymie document de l'histoire sociale des mondes méditerranéens médiévaux. Actes du colloque international organisé par l'École française de Rome avec le concours du GDR 955 du C.N.R.S. Genèse médiévale de l'anthroponymie moderne* (Rome, 6-8 octobre 1994) Rome, 1996. pp. 267-294.

dynastie macédonienne en fournit un bon exemple. Les Bulgares qui sont notre sujet d'étude ne font pas exception à ce modèle d'intégration. Avec la fin de l'empire bulgare, de nombreux aristocrates bulgares se sont intégrés à la cour byzantine au XI^e siècle. Nous reviendrons sur ce point dans notre développement. Les auteurs byzantins n'ignoraient pas la diversité des populations qui habitaient leur empire, mais ce ne sont pas uniquement ces critères qui étaient mis en avant.

Dans le domaine de l'ethnologie, une appartenance ethnique est d'abord fondée sur un mythe commun des origines. Ensuite ce mythe prend forme dans une culture partagée de manière unanime et dans une association avec un territoire en particulier. Enfin, comme l'ont montré certains ethnologues, cette appartenance commune ne peut prendre son sens véritable que dans le cadre des relations avec d'autres groupes ethniques. Dans ce domaine-là, les populations hellénophones disposaient d'un bagage culturel important lié à leurs connaissances ethnographiques issues de l'Antiquité. L'héritage antique des Byzantins a contribué à la définition des opposants contemporains. Les auteurs byzantins employaient souvent des noms issus de l'Antiquité classique pour qualifier des peuples qui étaient pourtant différents ethniquement. Cette caractéristique est bien connue dans le monde byzantin et elle s'est maintenue jusqu'à la fin de l'empire. Par exemple, à la fin de l'empire byzantin, les Turcs ottomans étaient dans les sources grecques la nouvelle incarnation des Perses achéménides, l'ennemi oriental par excellence¹⁶. Un phénomène qui dans nos sources ne doit pas être perçu comme un archaïsme ni comme une méconnaissance des auteurs grecs médiévaux quand aux populations qu'ils ont côtoyées. Comme nous essaierons de le montrer dans cette réflexion, les auteurs byzantins peuvent témoigner d'une connaissance aiguë de leurs adversaires malgré des appellations stéréotypées.

L'objectif principal de notre étude n'est pas en soi de déterminer quelles étaient les caractéristiques ethniques propres des populations bulgares, comme leurs coutumes, leurs croyances et leurs modes de vie. Cet objectif serait difficilement réalisable par les limites de nos sources sur la période. L'époque méso-byzantine fait particulièrement défaut par son manque de sources ethnographiques sur les peuplades barbares¹⁷.

C'est par l'intermédiaire des représentations littéraires des Bulgares que nous pouvons approcher et comprendre les conceptions identitaires des Byzantins¹⁸. C'est par l'étude du barbare que nous pouvons espérer définir le civilisé. Les sources byzantines ont toujours placé les membres de leur propre communauté dans le rôle du civilisé. Comment les Byzantins se définissaient-ils eux-même ?

Que signifie être un byzantin ? La réponse n'est pas aussi évidente qu'elle semble l'être. Le terme

16 C. LEROUGE-COHEN, « Les conceptions grecques », in : *Les Barbares*, B. DUMEZIL (éd.), Paris, 2016, Chap. 1.

17 A. KALDELLIS, *Le discours Ethnographique à Byzance, continuité et rupture*, Paris, 2010, pp. 87-105.

18 Pour les conceptions des Bulgares à l'égard des Byzantins voir : P. ANGELOV, « The Byzantines as Imagined by the Medieval Bulgarians », in : *State And Church Studies in Medieval Bulgaria and Byzantium*, V. GJUZELEV et K. PETKOV (éd.), Sophia, 2011, pp. 47-81.

même d'empire byzantin est hors du temps historique de l'empire¹⁹. Il s'agit d'un néologisme construit par des historiens occidentaux à l'époque moderne dans l'objectif de différencier l'entité politique médiévale de la domination romaine de l'Antiquité classique. Les raisons qui motivèrent ce néologisme ont été questionnées par les historiens. Il n'est pas exclu qu'une telle appellation ait eut pour fonction de contester aux territoires de l'Orient méditerranéen leur appartenance à la romanité. Le terme était apparu dans un moment où les pays de la chrétienté occidentale cherchaient à s'accaparer l'entièreté de l'héritage de l'empire romain²⁰.

Ce mot de byzantin s'est définitivement imposé dans le monde scientifique au XX^e siècle, mais exerce toujours des formes de rejets parmi certains historiens qui contestent la pertinence de son utilisation²¹. Le qualificatif de Byzantin que nous utilisons reste malgré tout inconnu de nos sources. Les auteurs grecs médiévaux qualifiaient eux-mêmes les membres de leur population de *Ρωμαῖοι*. Comme le terme de byzantin, le sens de cette appellation est loin d'être simple à définir. Être un Romain chez les auteurs byzantins ne signifie pas seulement être un sujet de l'empire ou de l'empereur au sens large. Le *basileus* était entouré de sujets que les auteurs qualifient de barbares. La garde personnelle de l'empereur, les Varègues du X^e siècle, était constituée des soldats issus des lieux les plus reculés de l'*oikoumênè*.

De l'identité byzantine perçue comme unique, découlent trois prismes identitaires : un attachement politique romain, l'utilisation de la langue grecque et enfin une religion chrétienne orthodoxe c'est à dire fidèle au dogme chalcédonien. Ces trois caractéristiques étaient nécessaires pour définir un Romain de l'époque médiévale. Obtenir un seul de ces trois éléments ne suffisait pas pour devenir un Byzantin, car nous le verrons, être chrétien n'était nullement antonymique de barbarie. Une population linguistiquement grecque pouvait être qualifiée de barbare (*μιζοβάρβαροι ἑλληνίζοντες*). Le passage de l'*Alexiade* d'Anne Comnène sur les populations mixtes qui ont combattu le *basileus*, nous renseigne sur les caractéristiques exclusives de l'identité romaine.²²

Comme les Byzantins, les populations bulgares avaient elles aussi un terme de nomination à la fois pour leur peuplades (*Βούλγαροι*) et pour leur territoire (*βουλγαρία*). De façon similaire, tous les habitants des provinces bulgares n'étaient pas qualifiés de Bulgares. Dans un passage de l'*Alexiade*, le général Nicéphore Mélissène recrute des soldats de différentes ethnicités et parmi ces ethnies sont cités les Bulgares et les Valaques²³. Nous pouvons aussi donner un autre exemple pour les relations

19 G. OSTROGORSKY, *Histoire de l'état byzantin*, Paris, 1956, pp. 25-27.

20 A. KALDELLIS, *Hellenism in Byzantium: The Transformations of Greek Identity and the Reception of the Classical Tradition*, Oxford, 2007, p. 3.

21 N. DROCOURT, « L'Empire dit "byzantin" », in : *Les Empires médiévaux*, S. GOUGUENHEIM (éd.), Paris, 2019, pp. 43-66.

22 C. MALATRAS, « The Making of an Ethnic Group : the Romaiοi in the 12th-13th centuries. », in : *Identities in the Greek World (from 1204 to the present day)*, K. A. DIMADIS (éd.), Vol. 3, Athènes, 2010, p. 423.

23 ANNE COMNÈNE, *Alexiade*, p. 141.

entre les ethnies et la territorialité. Dans une lettre de Théodore Daphnopatès, celui-ci critique le tsar Siméon pour avoir emmené des captifs byzantins dans son royaume : "*ils ne sont pas réfugiés auprès de toi de leur propre volonté, vous les avez subjugués par la violence et la guerre*"²⁴. Ainsi ces ethnies ne sont pas uniquement considérées comme telles eu égard à leur situation dans un territoire. Les termes de Byzantins et de Bulgares sont tous les deux des termes ethniques qui sont regroupés sous le mot général *d'ethnos*. Parmi les auteurs byzantins, aucun n'est plus spécialisé dans ce domaine que l'auteur et empereur Constantin VII. Dans le *De administrando imperio*, c'est une véritable théorie ethnique qui est proposée par le souverain pour justifier les politiques étrangères que doit prendre en compte le futur monarque pour appréhender efficacement les divers peuples proches de l'empire.

C'est en décrivant leurs voisins que les Byzantins, héritiers culturels des auteurs grecs de l'antiquité ont fondée ce que Élisabeth Malamut appelle une "théorie ethnique"²⁵. Byzance conceptualisait les populations en tant que membres de larges communautés ou nations (*ethné*) hermétiques avec leurs propres organisations politiques et culturelles. Ces nations étaient composées de leurs propres familles ou lignages (*géné*), qui devaient être le plus endogamique possible afin d'éviter le désordre politique, fruit des divergences de mœurs²⁶.

Ces considérations ethniques étaient aussi couplées avec une idéologie chrétienne. Les Byzantins n'étaient pas seulement un peuple chrétien parmi tant d'autres. Ils étaient un peuple élu de Dieu (*to ethnos to agion*) dans la continuité des Hébreux de l'Ancien Testament²⁷. Dans ce domaine, les comparaisons avec le peuple hébreux de l'Ancien Testament et les Byzantins abondent.²⁸ Eusèbe de Césarée est sans doute l'auteur le plus précoce dans la façon d'articuler le transfert de la pensée judéo-chrétienne à l'empire romain. Dans sa description de la capitale de la *Vie de Constantin*, la nouvelle Rome apparaît comme la nouvelle capitale de la chrétienté. Les renvois dans le texte à l'Ancien Testament sont nombreux, par exemple Daniel avec les lions mais aussi Moïse, indirectement décrit sous la figure de Constantin I^{er}, qui purifie l'idolâtrie en empêchant l'élévation

24 DAPHNOPATES, lettre 5, p. 58.

25 E. MALAMUT, « Les peuples étrangers dans l'idéologie impériale, Scythes et Occidentaux », in : *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, 30^e congrès, Göttingen, 1999. p. 119-132.

26 CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, *DAI*, chap. 13, p. 75 : « *For each nation has different customs and divergent laws and institution, and should consolidate those things that are proper to it, and should form and develop out of the same nation the associations for the fusion of its life. For just as each animal mates with its own tribe, so it is right that each nation also should should marry and cohabit not with those of other race and tongue but of the same tribe and speech* ».

27 C. MALATRAS, « The Making of an Ethnic Group : the Romaioi in the 12th-13th centuries. », in : *Identities in the Greek World (from 1204 to the present day)*, K. A. DIMADIS (éd.), Vol. 3, Athènes, 2010, p. 426 ; S. ESHEL, *The Concept of the Elect Nation in Byzantium*, Leiden-Boston, 2018, pp. 1-26.

28 C. JOUANNO, « Réflexions sur pouvoir et démesure à Byzance », *Kentron*, 23, 2007, pp. 159-165.

de divinités païennes²⁹. Cette continuité religieuse n'est pas la seule incarnation de l'unité de l'empire.

La relation d'opposition qui caractérise les barbares et les Byzantins se retrouve dans la combinaison des termes cités ci-dessus comme *ethnos*, *genos* et *phylon*. Nous avons ici un fait particulièrement intéressant et qui a de quoi étonner les modernes. Les historiens mettent souvent l'accent sur la diversité linguistique et ethnique de l'empire byzantin, pourtant, les membres de cette communauté se qualifiaient eux-même de *omoethneis*, *d'omogeneis* et *d'omophyloi*³⁰. Contrairement aux barbares qui sont eux qualifiés *d'alloethneis*, *d'allogeneis* et *allophyloi*. L'unité n'est pas seulement dogmatique. Le civilisé incarne l'unité tandis que le barbare est synonyme de multitude.

Pour rendre lisibles les formes de représentations byzantines des Bulgares nous devons donc assimiler toutes les présuppositions classiques liées aux barbares dans nos sources. Or, nous nous retrouvons confrontés aux difficultés inhérentes à la longue durée des relations qu'ont entretenues les Byzantins avec les Bulgares. Une période qui prend racine avec la fondation du royaume en 681 et qui finit avec les conquêtes respectives du royaume bulgare et de l'empire byzantin par la dynastie ottomane (1396 et 1453).

Pour éviter l'obstacle d'une période trop longue, nous avons décidé de privilégier les sources byzantines contemporaines de la christianisation des Bulgares. Ce choix exclut de fait la période où l'empire bulgare était encore païen. Le choix a aussi été fait de ne pas évoquer les sources postérieures au XIII^e siècle, la création d'un second État bulgare en 1186 étant une donnée non-négligeable qui change grandement la perception des sources. Si nous prendrons en compte le soulèvement des Bulgares en 1185, nous ne parlerons pas de la période où l'empire bulgare a acquis son autonomie de Byzance en 1186. Ainsi, notre période chronologique s'étend de la conversion du prince Boris-Michel à la fin de la domination byzantine sur la Bulgarie (864 - 1186). Nous devons aussi pour cette période prendre en compte une date médiane qui est celle de 1018. La date sépare le moment où la Bulgarie est autonome et le moment où les populations slaves sont passées sous la domination politique des Byzantins. Un changement d'état qui ne sera pas sans impact sur nos sources. Le cadre de l'étude ne se limitera pas aux populations bulgares mais questionnera aussi leur place géographique et idéologique dans l'*oikoumène* byzantine.

Le terme d'*oikoumène* comme souvent dans le vocabulaire byzantin est un terme issu de l'antiquité grecque qui avait pour fonction de signifier le monde connu, englobant toutes les terres habitées que les Grecs pouvaient conceptualiser. Dans l'empire byzantin, ce terme relève d'une réalité différente

29 EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Vie de Constantin* = « EUSÈBE DE CÉSARÉE. Vie de Constantin », in : *Sources chrétiennes*, 559, Paris, 2013, pp. 413-415.

30 C. MALATRAS, « The Making of an Ethnic Group : the Romaioi in the 12th-13th centuries. », in : *Identities in the Greek World (from 1204 to the present day)*, K. A. DIMADIS (éd.), Vol. 3, Athènes, 2010, p. 421.

issue à la fois d'un héritage romain et chrétien. L'*oikoumène* est aussi un rayonnement politique dont le cœur se trouve dans la nouvelle Rome c'est-à-dire Constantinople³¹. L'*oikoumène* fait ici référence à l'empire même des Romains qui est le seul lieu digne d'être habité et d'être gouverné³². Dans la période paleobyzantine, l'intégration du christianisme à l'idéologie politique romaine a favorisé l'idée d'un empire chrétien universel qui exerçait son autorité sur le monde entier assurant l'ordre (*taxis*) et permettait au peuple chrétien de pratiquer sa foi. Cette idéologie triomphante a pourtant été ébranlée par les nombreuses pertes territoriales aux cours des VII-VIII^e siècles. Byzance malgré son infériorité militaire n'a pas pour autant abandonné sa primauté idéologique sur les autres nations de la terre. Elle a cependant renouvelé les formes d'actions politiques à l'égard de ses voisins mais aussi des voisins de ses voisins³³. Le *De Administrando Imperio* est probablement la source byzantine la plus célèbre dans laquelle cette nouvelle forme d'idéologie est mise en place. L'accommodement des Byzantins face à une nouvelle position géopolitique fut qualifiée par l'historien T. C. Lounghis de « *Limited Oikoumene* »³⁴. Cette définition de l'*oikoumène* en tant qu'expression de l'autorité de l'empire, ne doit donc pas nous induire en erreur. Comme le dit justement Anthony Kaldellis, Byzance n'était en aucune façon un empire schizophrène ignorant que sa domination politique à l'échelle du monde était réduite³⁵. Les exemples qui témoignent de ce fait abondent. Jean Zonaras dans sa chronique universelle, rappelle la grandeur et l'ampleur de la domination politique romaine au IV^e siècle par le terme d'*oikoumène* et pourtant utilise aussi dans un second temps le terme pour qualifier l'empire byzantin de son temps³⁶. Dans ce cas-ci, les territoires de la romanité peuvent se réduire ou s'accroître mais la perception de l'empire en tant que cœur et ordonnateur du monde ne varie pas³⁷.

Hypothèses

La Bulgarie et ses habitants sont de parfaits exemples pour tester les limites de cette *oikoumène*. Les territoires du royaume bulgare étaient en relation directe avec la frontière danubienne. Le fleuve a été pendant plusieurs siècles la limite la plus significative entre la domination romaine et le monde

31 J. C. CHEYNET, « La diplomatie byzantine », in : *Byzantine culture*, D. SAKEL (éd.), Ankara, 2014, pp. 317-330, spéc. p. 329. ; M. KAPLAN, « L'Empire byzantin : une quintessence d'Empire ? », *Monde(s)*, 2, 2012, pp. 167-174.

32 A. KALDELLIS, « Did the Byzantine Empire have “Ecumenical” or “Universal” Aspirations? », in : *Ancient States and Infrastructural Power: Europe, Asia, and America*, C. Ando, S. Richardson (éd.), Philadelphia, 2017, pp. 278-285.

33 V VACHKOVA, « Danube Bulgaria and Khazaria as part of the Byzantine Oikoumene », in *The Other Europe in the Middle Ages Avars, Bulgars, Khazars, and Cumans*, F. Curta (éd.), Leiden-Boston, 2008, pp. 339-363.

34 *Ibid.*, p. 340 ; H. KUSABU, « Heresiological Labeling in Ecumenical Networking from the Ninth to Thirteenth Centuries : The Byzantine Oikoumene Reconsidered », *Asian Review of World Histories*, 4, 2016, pp. 207-229.

35 A. KALDELLIS, « Did the Byzantine Empire have “Ecumenical” or “Universal” Aspirations? », in : *Ancient States and Infrastructural Power: Europe, Asia, and America*, C. Ando, S. Richardson (éd.), Philadelphia, 2017, p. 274

36 *Ibidem*, p. 281.

37 A. DUCELIER, *Le drame de Byzance, Idéal et échec d'une société chrétienne*, Paris, 1976, p. 109.

barbare. Les deux dates qui bornent chronologiquement notre étude sont aussi des moments clés dans l'intégration théorique des Bulgares à l'*oikoumène*. En 864, la conversion du prince Boris est assimilée à une soumission pacifique du royaume slave à l'ordre byzantin. En 1186, la mise en place d'un second empire bulgare incarne une réduction de l'autorité des Byzantins dans la péninsule balkanique. Enfin, la date presque médiane de 1018 incarne l'extension totale de cette *oikoumène* byzantine dans un cadre militaire. L'étude des représentations des Bulgares dans ce temps donné nous permettra de vérifier plusieurs hypothèses. Le poids idéologique du christianisme dans les formes de représentations de ces nouveaux barbares devra être évalué. Les Bulgares après la conversion du royaume ont-ils bénéficié d'un traitement de faveur par rapport aux barbares païens ? La conversion ainsi que ses ramifications politiques pour l'empire bulgare entre Constantinople et la papauté ne sera pas traitée en elle-même. Nous étudierons avant tout son utilisation en tant qu'événement politique à la fois pour les Bulgares et les Byzantins. Nous devons mettre ainsi en évidence l'utilisation récurrente de ce thème dans nos sources byzantines.

L'empire byzantin était une entité géopolitique où les visées expansionnistes étaient beaucoup plus ambiguës que celles de son homologue romain de l'Antiquité classique. Contrairement à l'Occident latin et à l'Orient musulman, Byzance n'a jamais théorisé de manière claire le concept de guerre sainte³⁸. En revanche les sources byzantines présentent toujours de manière caricaturale les actions hostiles des barbares à l'égard de leur voisin civilisé. Les Barbares en tant qu'opposés des Byzantins initient des guerres offensives jugées déraisonnables par les auteurs byzantins à l'égard d'un empire pacifique³⁹.

Les Bulgares ne font pas exception à la règle, bien au contraire. Leur royaume a été au X^e siècle l'une des nations les plus belliqueuses à l'égard de Byzance. En outre, l'expansion territoriale s'est principalement faite à l'insu des Bulgares qui ont perdu leur légitimité politique dans le nord des Balkans. Nous devons donc aussi analyser les représentations belliqueuses des souverains étrangers. Nous n'avons pas de meilleurs exemples pour notre période que les représentations du tsar dans nos sources à la fois dans l'écrit et dans l'iconographie. Nous avons aussi les exemples des prétendants slaves au trône bulgare lors des révoltes contre l'autorité byzantine. Les figures sont-elles définitivement stéréotypées et leur présence rend-elle incompatible l'idée d'une cohabitation des princes bulgares avec l'autorité byzantine ?

Nous tenterons aussi d'évaluer le poids du christianisme dans ces représentations stéréotypées. Les diverses formes des appellations utilisées par les auteurs byzantins dans nos sources nous

38 A. KOLIA-DERMITZAKI, « "Holy War" In Byzantium Twenty Years Later », in : *Byzantine war ideology between Roman imperial concept and Christian religion*, J. Koder, I. Stouraitis (éd.), Wien, 2012, pp. 121-132.

39 J. C. CHEYNET, « Réflexions sur le "pacifisme byzantin" », in : *Pour L'amour De Byzance: Hommage À Paolo Odorico*, C. GASTGEBER, C. MESSIS, D. I. MURESAN, F. RONCONI (ed.), Francfort, 2013, pp. 63-73.

permettront de concevoir la stabilité de certaines appellations, mais aussi les ruptures dans les formes de nominations. Les deux phénomènes de continuation et de rupture devront être questionnés respectivement. Parmi les nombreux marqueurs identitaires des Byzantins, quels sont les marqueurs dominants, sont-ils avant tout chrétiens, romains ou grecs ? De manière symptomatique chez les Byzantins, les appellations communes chez les barbares relèvent toujours d'une vision géographique voir climatique.

À l'époque de l'Antiquité grecque, les Hellènes percevaient leur civilisation comme la plus équilibrée du fait de leur position tempérée face aux civilisations orientales et aux civilisations du Nord. Les barbares septentrionaux, produits d'un climat froid, étaient perçus comme de grands guerriers marqués par le sceau de l'animalité. Les barbares orientaux étaient le produit d'une civilisation prospère, mais devenus décadents par leur mode de vie trop docile⁴⁰. Les Grecs étaient donc l'incarnation de la tempérance face à la force brute du Nord et à la mollesse décadente de l'Est. Ce modèle s'est maintenu à l'époque byzantine comme nous allons le voir dans notre étude.

Les territoires du royaume bulgare étant dangereusement proches de la capitale. Il serait intéressant de voir si cet espace est purement barbare ou s'il est tout de même marqué positivement par sa proximité avec Constantinople. Cette question nous ouvre ainsi sur le dernier problème de cette étude qui concerne les limites de cette *oikouménè* byzantine. Avec le retour de la domination byzantine dans la quasi-intégralité des Balkans, le Danube est redevenu un fleuve-frontière délimitant le civilisé du barbare. Cette frontière apparaît comme la plus distincte, car elle est naturelle. Elle n'est pas la seule frontière de nos sources et ce, même durant la période où Byzance contrôle tous ces territoires.

Avec Constantinople en tant que centre du monde pour les Byzantins nous pourrions envisager une forme de hiérarchie des provinces impériales en fonction de leur proximité avec la ville. Par la conversion au christianisme et la domination byzantine, les provinces bulgares pourraient alors apparaître comme des territoires périphériques ambigus et non comme des espaces rejetés intégralement dans le néant d'un *Barbaricum*, comme le conceptualisaient les auteurs de l'antiquité tardive.

Nous pouvons résumer le champ de nos hypothèses autour de la problématique suivante : **D'une intégration culturelle et religieuse à une domination politique, peut-on percevoir une évolution des représentations des Bulgares dans les sources ? Ces représentations des barbares témoignent-elles d'une position nouvelle des Bulgares au sein de l'*oikouménè* byzantine ?**

40 B. BABLER, « Greek and Barbarians on the Black Sea Shore: Material remains and literary perceptions. » In: *Pont-Euxin et polis : polis hellenis et polis barbaron. Actes du Xe Symposium de Vani, 23-26 septembre 2002 : Hommage à Otar Lordkipanidzé et Pierre Lévêque*. D. KACHARAVA, M. FAUDOT et E. GENY (éd.), Besançon, 2005. pp. 49-62. ; M. MILLER, « Persians in the Greek Imagination », *Mediterranean Archaeology*, 20, 2005, pp. 109-123.

Pour répondre à ces interrogations, notre étude sera développée autour de trois axes majeurs.

La première partie sera consacrée aux principales conséquences de la conversion des Bulgares au christianisme chalcédonien et inclura la mise en avant de cet événement dans les sources byzantines. Cette partie a avant tout pour rôle de déterminer si, dans les sources écrites, les Bulgares sont présentés comme les membres de la même communauté chrétienne dont feraient partie les Byzantins. Nous devons essayer d'évaluer le poids de cette affinité religieuse dans les représentations des Bulgares.

Si la première partie a une perspective « œcuménique », la seconde privilégiera les formes des représentations des Bulgares en tant que membres d'une entité géographique et ethnique. Ici ce sont les facteurs du particularisme qui seront mis en avant, des éléments d'identité qui vont des appellations aux descriptions et qui font des Bulgares des barbares de la périphérie.

Enfin, la dernière partie va privilégier une figure qui sera plus développée par rapport aux deux précédentes parties. Cette figure aux formes multiples est le chef bulgare. Pourquoi le chef et non le souverain ? Car le second inclut de manière stricte un sens de la légitimité. Or, nous ne devons pas oublier que durant la moitié de notre période le souverain légitime des Bulgares n'est autre que le *basileus*. Les prétendants et les révoltés seront mis en avant afin de déterminer en quoi leurs actions sont illégitimes pour l'ordre byzantin. La question du lien qu'entretenait le chef bulgare avec le dogme chrétien chalcédonien ne sera pas oubliée. Elle a été étudiée de différentes façons par les historiens modernes et il s'agit d'une caractéristique que les auteurs byzantins ont dû prendre en compte lors de la rédaction de leurs ouvrages.

Sources

En ce qui concerne nos sources, plusieurs remarques doivent être faites au préalable. Nos sources sont avant tout des œuvres de nature littéraire, majoritairement des chroniques, des lettres épistolaires, des *taktika*, quelques hagiographies et poèmes byzantins. Notre corpus de documents ne contiendra aucune source qui corresponde aux actes de la pratique. L'idée n'est évidemment pas d'affirmer que les actes de la pratique sont des œuvres dénuées de construction littéraire, cependant l'entreprise semble difficile tant les sources qui mettent en avant les Bulgares dans ce type de textes doivent être rares. Pour les sources que nous allons utiliser dans cette étude, la question de la réalité de ces représentations sera une question secondaire comparée à la question de leur signification. Dans l'analyse de ces sources byzantines, il est important de toujours rappeler l'importance d'une posture critique face à des œuvres qui sont parsemées de constructions idéologiques.

Nos sources sont le produit d'un milieu donné dans un temps précis et dont la logique n'est pas toujours évidente⁴¹.

Le premier type de sources qui sera mis en avant dans l'étude sera les chroniques byzantines centrées sur les règnes des empereurs. Théophane Continué et Gènesios sont les auteurs les plus anciens que nous utiliserons. Les règnes évoqués sont contemporains de la période païenne de la Bulgarie, mais leur contexte d'écriture se situe après la conversion de la Bulgarie. Le décalage historique des documents pourra nous apporter des informations sur l'impact de la conversion des Bulgares sur l'idéologie byzantine. Du vivant du royaume chrétien slave, l'histoire de Léon le Diacre est de première importance. En tant que contemporain et témoin direct du retour des conflits avec la Bulgarie, son écrit nous éclaire sur un moment important où l'empire byzantin est en expansion dans la péninsule balkanique au dépens des Bulgares.

Après la conquête byzantine, nous disposons de trois chroniques importantes. La première est le *Synopsis historion* de Jean Skylitzès qui est l'une des chroniques universelles les plus riches en renseignements sur les interactions avec les populations bulgares. La seconde source rédigée, à la fin de la première moitié du XII^e siècle est *l'Alexiade* d'Anne Comnène qui est un panégyrique à la gloire du père de l'auteur, l'empereur Alexis I^{er}. Le *basileus* ayant été particulièrement actif dans la péninsule balkanique, nous disposons de renseignements sur les Bulgares par l'intermédiaire des tentatives d'invasion du territoire par les Coumans. Enfin, pour la fin du XII^e siècle, nous disposons d'une autre chronique universelle riche en informations, la chronique de Jean Zonaras.

Hors du genre de la chronique, nous disposons de nombreuses sources épistolaires qui sont contemporaines de l'empire bulgare et de la domination byzantine. Pour le début du X^e siècle, nous pouvons compter sur les lettres écrites par Nicolas Mystikos et Théodore Daphnopatès. Les lettres sont adressées directement au tsar lors des périodes de conflits. Même si nous ne pouvons être certains que ces lettres furent envoyées au monarque, plusieurs représentations du souverain sont visibles dans les documents. Le contexte de rédaction se situe dans un moment où l'empire est en difficulté militaire. Les lettres génèrent des questionnements auxquels nous devons essayer de répondre. Un siècle et demi plus tard, c'est un autre épistolier qui va nous intéresser. L'auteur a été en contact direct avec de nombreuses populations bulgares durant une grande partie de sa vie. Il s'agit de l'archevêque Théophylacte d'Ohrid. En tant qu'homme de lettres constantinopolitain à qui fut assigné l'immense archevêché de Bulgarie, Théophylacte est un auteur particulièrement éloquent dans la description qu'il fait de la Bulgarie. De même, Théophylacte n'hésite jamais à décrire ses sentiments dans un climat qui n'est pas le sien à l'origine. Ce qui fait de ses œuvres un témoignage

41 R. J. LILIE, « Reality and Invention: Reflections on Byzantine Historiography », *Dumbarton Oaks Papers*, 68, 2014, pp. 157-210.

inestimable sur la vie d'un Byzantin dans un territoire bulgare. Les documents épistolaires ne sont pas les seules sources qui témoignent de manière efficace de l'idéologie impériale byzantine.

Pour notre période, deux *basileis* ont rédigé des ouvrages destinés à la prise en charge de l'empire. Dans un cadre militaire, nous avons les *Taktika* de Léon VI, un traité militaire écrit peu de temps après le premier conflit entre des soldats chrétiens bulgares et des soldats byzantins. Ce conflit, l'empereur va chercher à le justifier dans son discours. Le second empereur, Constantin VII, a écrit plusieurs documents. Nous avons le *De ceremonii*, qui évoque les ambassadeurs bulgares mais surtout il y a le *De Administrando Imperio* qui ne parle pas des Bulgares en eux-mêmes mais de leurs voisins. L'ouvrage expose les actions diplomatiques à effectuer à l'égard des voisins des ennemis de Byzance afin de provoquer des conflits entre eux.

Enfin, en ce qui concerne les documents iconographiques, nous disposons de représentations des Bulgares dans le Ménologe de Basile II et dans la chronique de Skylitzès bien que ces miniatures soient tardives par rapport à la période étudiée.

Historiographie

L'étude des barbares par les sources byzantines peut être comparée à un miroir qui nous renseigne d'abord sur les conceptions culturelles et idéologiques des Byzantins. Les historiens modernes ont dans un premier temps perçu cette littérature comme le produit d'un héritage antique conservateur qui n'a pas pu ni su se renouveler. En 1974, l'historien de l'art Cyril Mango évoquait cette littérature comme un miroir déformant, entravé par des conventions archaïques héritées de l'antiquité⁴². Chez Cyril Mango, le rôle de l'historien de l'époque byzantine apparaît comme celui d'un "épurgateur de passage d'antiquaire afin d'obtenir un résidu approprié qui serait peut-être applicable pour le siècle du document"⁴³. Une conception aussi restrictive des documents de l'histoire byzantine rendrait difficile une approche claire de l'identité byzantine. Il serait pourtant erroné de penser que l'empire byzantin, à cause du vocabulaire "archaïque" utilisé, était prisonnier de l'Antiquité.

L'existence même de l'empire pendant plus d'un millénaire est la preuve d'une formidable capacité d'adaptation dans tous les types de domaine, ne serait ce que dans le domaine politique. Malgré les prétentions politiques universelles de l'empire, son expansion s'est toujours faite dans une approche essentiellement pragmatique. L'annexion de la Bulgarie en 1018 est aujourd'hui vue par les historiens comme un exemple de ce pragmatisme politique. Alors qu'Ostrogorsky voyait dans cette conquête le fruit d'un labeur de plusieurs décennies et la volonté d'un empereur conquérant, Basile

42 C. MANGO, *Byzantine Literature as a Distorting Mirror*, Inaugural Lecture, Oxford, 1974.

43 Citation repris dans : P. STEPHENSON, « Byzantine conception of Otherness after the Annexation of Bulgaria (1018) », in : *Strangers to Themselves : The byzantine Outsider*, D. C. SMYTHE (éd.), Brighton, 1998, p. 257.

II, de détruire l'empire slave⁴⁴, des historiens comme Paul Stephenson ont montré que cette zone géographique n'était nullement privilégiée personnellement par Basile II. Elle fut le résultat d'une politique pragmatique après les difficultés de l'empire bulgare entre 1014 et 1018⁴⁵.

Si les auteurs utilisent toujours des références qui peuvent être perçues par certains historiens modernes comme anciennes, c'est qu'elles ont pour fonction d'expliquer des faits qui étaient parfois dans l'actualité même de l'empire. La vision du temps de l'homme médiéval n'est pas la même que la nôtre. Dans l'esprit de l'homme médiéval les événements passés et présents ne sont pas strictement séparés. Ils se répondent mutuellement. Les références antiques et bibliques sont dans nos sources médiévales les clés d'interprétation des événements contemporains de l'homme médiéval⁴⁶. De même le passé historique de l'empire byzantin est utilisé pour nos sources dans le cadre d'objectifs bien différents⁴⁷. Ces termes ne sont pas archaïques, car ils sont perçus par les auteurs grecs comme en relation directe avec des faits récents. De manière générale, l'approche de C. Mango est aujourd'hui remise en question. Dans le domaine de l'histoire de l'art, par exemple dans l'étude des icônes (la production byzantine qui est la plus perçue comme archaïque) les icônes byzantines n'étaient nullement entravées dans les conceptions de l'Antiquité⁴⁸. Les représentations iconographiques des Bulgares sont aussi des sources qui disposent de leur propre originalité. .

Au delà du problème historiographique de l'originalité des sources byzantines, leurs critères identitaires ont été interprétés de façon plurielle par les byzantinistes. Les origines de l'empire étant pluri-culturelles, certains historiens ont favorisé des éléments par rapport à d'autres. Que signifiait être un *omogenos* par rapport à un *allogenos* ? Quel était le critère le plus déterminant ?

Si le critère de la continuité politique de la romanité a été un élément essentiel pour de nombreux historiens avant le XX^e siècle, à partir de ce siècle l'utilisation du terme de Romain a été délaissée car considérée comme un cache-misère de leur identité hellène. Le mot d'hellène était devenu un synonyme de païen pour la majorité de l'existence de l'empire. Nos conceptions modernes de l'identité ont sans doute joué pour beaucoup dans ces malentendus. Nos sources byzantines n'évoquent-elles pas leur propre langue comme la langue des Romains ? Une remarque qui est en contradiction avec notre vision moderne de la linguistique.

44 G. OSTROGORSKY, *Histoire de l'état byzantin*, Paris, 1956, p. 333 « *La guerre contre Samuel fut le grand objectif de Basile II ; la destruction de son empire, le but de sa vie.* ».

45 P. STEPHENSON, *Byzantium's Balkan Frontier : A Political Study of the Northern Balkans, 900-1204*, Oxford, 2000, pp. 76-79.

46 Sur les chroniques universelles grecque et latine voir R. McKITTEK, *Perceptions of the Past in the Early Middle Ages*, London, 2006, pp. 9-10.

47 J. SHEPARD, « Past and future in Middle Byzantine diplomacy : some preliminary observation », in : *Byzance et le monde extérieur. Contacts, relations, échanges*, M. BALARD, É. MALAMUT, J. M. SPIESER et P. PAGÈS (éd.), Paris, 2005, pp. 171-191.

48 C. A. TSAKIRIDOU, *Icons in Time, Persons in Eternity. Orthodox Theology and the Aesthetics of the Christian Image*, Farnham, 2013, p. 208.

Les critères religieux ont eux aussi été interprétés de plusieurs façons. Certains historiens comme Elisabeth Malamut ou Michel Kaplan interprètent la foi au dogme chrétien comme la caractéristique principale de l'identité byzantine⁴⁹. La conversion des Bulgares est ainsi mise en valeur comme une rupture qui aurait fait sortir ce peuple de la catégorie étrangère des *ethnikoi* et aurait placé ce peuple dans une position favorable dans l'ordre hiérarchique du monde⁵⁰. Nous le verrons dans notre étude, cette affirmation ne résiste pas à l'analyse des représentations des Bulgares christianisés dans nos sources et ce, malgré le baptême de ces peuples par les Byzantins⁵¹.

Dimitri Obolensky dans son *Byzantine Commonwealth* voyait aussi la foi orthodoxe comme le marqueur essentiel de l'identité byzantine dans l'avènement d'une communauté internationale européenne basée sur le critère d'une foi commune⁵². Ici la Bulgarie avait donc tout pour être l'un des partenaires essentiels de Byzance, mais le choix des peuples qui furent intégrés dans son *commonwealth* fut critiqué par de nombreux historiens⁵³. Cette vision est malheureusement influencée par l'existence moderne de la communauté chrétienne orthodoxe. Cette construction moderne est traditionnellement vue comme la conséquence de la matrice byzantine⁵⁴. Dans ses relations diplomatiques, Byzance n'a jamais favorisé ses voisins uniquement sur le critère de la foi commune. Si cela avait été le cas, les nations musulmanes n'auraient pas été les partenaires culturels de premier plan que l'on connaît dans la transmission du savoir de l'Antiquité.

Du côté de l'historiographie française, *Byzance et le Monde Orthodoxe* d'Alain Ducellier se situe dans la continuité de la pensée d'Obolensky. Aujourd'hui, ce concept d'identité byzantine est toujours débattu activement. Plusieurs visions s'articulent : la première, la plus classique, voit dans l'empire un état multiculturel avant tout par le prisme de l'identité grecque et de la religion chrétienne chalcédonienne. La seconde est défendue par Magdalino, Beaton et Anthony Kaldellis qui voient dans l'identité romaine, si souvent délaissée par la plupart des historiens modernes, le marqueur identitaire essentiel des Byzantins. L'Empire était avant tout une nation du nom de

49 E. MALAMUT, « Les peuples étrangers dans l'idéologie impériale, Scythes et Occidentaux », in : *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, 30^e congrès, Göttingen, 1999, p. 119-132 ; Une vision partagée par M. Kaplan dans : M. KAPLAN, « Empire et nations à Byzance du V^e au XI^e siècle », in *Nation et nations au Moyen Âge. Actes du XLIV^e Congrès de la SHMESP*, Paris, 2014, pp. 151-163.

50 G. OSTROGORSKY, « The Byzantine Emperor and the Hierarchical Order of the World », *The Slavonic and East European review*, 35, 1956, pp. 1-14.

51 Comme les Bulgares, les slaves méridionaux en particulier les Serbes eux aussi n'ont pas bénéficié d'un changement brutale dans la mise en valeur de ces populations dans nos sources. Pour un bref aperçu de ces représentations voir : A. KALDELLIS, *Le discours Ethnographique à Byzance, continuité et rupture*, Paris, 2010, pp. 153-170.

52 D. OBOLENSKY, *The byzantine Commonwealth. Eastern Europe, 500-1453*, Londres, 1971, pp. 69 -133.

53 C. RAFFENSPERGE, « Revisiting the Idea of the Byzantine Commonwealth », *Byzantinische Forschungen*, 8, 2004, pp. 159-174 ; V VACHKOVA, « Danube Bulgaria and Khazaria as part of the Byzantine Oikoumene », in *The Other Europe in the Middle Ages. Avars, Bulgars, Khazars, and Cumans*, F. Curta (éd.), Leiden-Boston, 2008, pp. 339-363.

54 A. CAMERON, « Byzantium and the Limits of Orthodoxy », *Proceedings of the British Academy*, 154, 2008, pp. 129-152.

romania perçue par des caractères ethniques homogènes et une identité avant tout exclusive. Une vision qui cantonnerait donc les Bulgares aux domaines de la barbarie. Enfin, certains historiens comme Franz Dolger ou Ioannis Stouraitis voyaient dans les sources byzantines l'expression unique d'une élite urbaine à Constantinople⁵⁵. Être un « Romain » était une figure littéraire produite au sein de l'aristocratie de Constantinople et qui ne correspondait pas aux identités plurielles des populations provinciales. L'existence même de cette conception du monde byzantin est symptomatique de l'importance démesurée qu'a la cour de Constantinople dans nos sources.

Hors des phénomènes exceptionnels comme la conversion de Boris-Michel, les Bulgares comme la plupart des barbares sont rarement évoqués en dehors d'un cadre belliqueux. Déterminer la place précise de ces populations dans les sources devient alors une entreprise particulièrement complexe. Si les Byzantins concevaient idéologiquement des perspectives œcuméniques alors les Bulgares deviennent de potentielles populations qui pouvaient être intégrées dans *l'oikoumène* byzantin. Cependant, si les Byzantins conceptualisaient leur propre identité comme celle d'une nation pré-moderne (*Romania*), alors la place des Bulgares apparaît comme en dehors de cette nation.

Dans un ouvrage dédié à l'identité byzantine, l'historienne Gill Page décrit les Bulgares comme des barbares qui, du point de vue de l'orthodoxie, avaient tout pour devenir des Romains, mais ceux-ci « ont échoué le test de l'identité byzantine »⁵⁶. Cette affirmation brutale est cependant nuancée dans son ouvrage quand elle décrit la christianisation des Bulgares comme un processus qui aurait placé les Bulgares dans une sorte de zone d'ombre, faisant de ce groupe un peuple ni complètement barbare ni véritablement romain. Pour justifier sa démonstration, elle s'appuie sur les *Taktika* de Léon VI et les écrits de Théophylacte d'Ohrid. Ces sources sont en effet essentielles et nous devons revenir à elles lors du développement de notre analyse. L'étude de Gill Page se concentre principalement sur les événements postérieurs à la quatrième croisade. Il est donc difficile d'utiliser cet ouvrage pour notre période compte tenu des transformations majeures que l'idéologie byzantine a subies suite à la prise de Constantinople par les croisés. Cependant, il nous permet de constater que les Bulgares semblaient bien avoir avant les événements de 1204 une place singulière. En tant que peuple périphérique, les Bulgares étaient dangereusement proches des espaces byzantins. Pour autant, nous essaierons de montrer que la conversion religieuse n'est pas l'unique indice qui semble signifier un rapprochement des Bulgares de *l'oikoumène*.

55 Y. STOURAITIS, « Reinventing Roman Ethnicity in High and Late Medieval Byzantium Yannis Stouraitis », *Medieval Worlds*, 5, 2017 pp. 70-94. La vision de Yannis Stouraitis étant particulièrement en opposition avec d'un chercheur comme Anthony Kaldellis, sa réponse ne se fit pas attendre : A. KALDELLIS, « The Social Scope of Roman Identity in Byzantium: An Evidence-Based Approach », *Byzantina Symmeikta*, 27, 2017, pp. 173-210.

56 G. PAGE, *Being Byzantine : Greek identity before the Ottomans*, Cambridge, 2008, p. 54 : « But this harmony was strictly limited to the political Roman identity, both before and after their incorporation into the empire, the Bulgarians failed the Roman ethnic identity test ».

Enfin, un dernier élément historiographique doit être pris en considération dans cette étude, celui de l'hérésie. De manière symptomatique, de nombreux historiens modernes ont sous-entendu que les accusations d'hérésie parmi les populations étrangères de Byzance auraient maintenu ces populations hors d'une possible intégration à l'empire. Les populations bulgares seraient alors étrangères de Byzance, car hors du dogme chalcédonien. Plusieurs historiens célèbres comme Dimitri Obolensky, Ivan Dujcev et Steven Runciman se sont investis dans l'étude de cette hérésie. Dans le *Byzantine Commonwealth*, le mouvement dualiste apparaît comme l'exemple le plus frappant d'un mouvement populaire qui aurait résisté à l'influence culturelle byzantine imposée d'en haut par une cour bulgare en pleine phase de byzantinisation⁵⁷. L'historien bulgare Ivan Dujcev a vu dans cette hérésie un mouvement social en lutte directe avec le pouvoir temporel dans un royaume slave en crise face à la montée de puissants propriétaires terriens⁵⁸ (dans un modèle très similaire à ce qu'aurait subi l'empire byzantin en Anatolie). Le bogomilisme était devenu dans l'historiographie traditionnelle l'incarnation même de l'hérésie originale des Bulgares.

Ces auteurs ont mis en avant le lien qu'entretenait l'hérésie avec les autres mouvances dualistes, tout en voulant défendre l'idée d'une originalité du mouvement bulgare⁵⁹. Ce schéma bien pratique d'un réseau hérétique dualiste qui s'étale durant toute la période médiévale de Mani en Perse jusqu'aux Albigeois dans le Midi, pose un nombre considérable de problèmes aux historiens et ce, dès les années 60⁶⁰. Ainsi, dans le même ouvrage d'Obolensky, l'historien essaie de décrire de manière précise la doctrine bogomile, mais son explication se retrouve minimisée par un constat manifeste: "*Tous les témoignages contemporains il est vrai, viennent de leurs ennemis*"⁶¹. Cet état de fait n'est pas une originalité des bogomiles. À ce jour, nous ne disposons d'aucune forme de sources écrites qui seraient le produit d'un milieu dit hérétique qu'il soit paulicien, bogomile ou cathare. Depuis les années 80-90, les historiens de l'Occident ont progressivement commencé à remettre en cause les sources qui étaient utilisées pour dénoncer ces hérésies. Ainsi, les sources des traités ne s'appuyaient pas sur les traités des hérétiques (que nous ne possédons pas), mais s'appuyaient surtout sur les écrits bibliques et des commentaires des Pères de l'Église. L'ouvrage le plus représentatif de cette

57 D. OBOLENSKY, *The byzantine Commonwealth. Eastern Europe, 500-1453*, Londres, 1971, p. 121 : « *Our attention must be confined to those aspects of Bogomilism which are relevant to the subject of this book: it will be considered primarily as an example – the most strikingly successful in the whole of the Middle Ages – of a spontaneous and popular movement of resistance to the patterns of Byzantine culture which were being imposed upon their subjects by the ruling classes of a country within the empire's orbit.* ».

58 I. DUJCEV. « Relations entre les Slaves méridionaux et Byzance aux Xe-XIIe siècles ». *Cahiers de civilisation médiévale*, 36, Octobre-décembre 1966, pp. 554-556.

59 *Ibid.*, p. 554 : « *Comme on l'a très bien relevé, le bogomilisme constituait « the first European link » d'une chaîne millénaire qui, partant de la doctrine de Mani, aboutit aux albigeois de France méridionale, au XIIIe s., et cette chaîne passait, en partie au moins, à travers les territoires de l'Empire d'Orient.* ».

60 R. MORGHEN, « Problèmes sur l'origine de l'hérésie au Moyen Age », *Revue Historique*, 236, 1966, pp. 1-16

61 D. OBOLENSKY, *The byzantine Commonwealth. Eastern Europe, 500-1453*, Londres, 1971, p. 122 : « *All the contemporary evidence, the bulk of which, it is true, comes from their enemies.* ».

nouvelle perspective historiographique est l'ouvrage collectif « inventer l'hérésie » sous la direction de Monique Zerner⁶². Dans le cadre des études sur le catharisme, les chercheurs ont mis en avant de nouvelles clés d'interprétation de nos sources. L'Occident comme l'Orient chrétien était structuré autour de la création d'un dogme, une construction historique de longue haleine qui s'étale de l'Antiquité tardive jusqu'à la période moderne. Le dogme chrétien chalcédonien des Byzantins sera dans notre étude le facteur clé qui permettra de déterminer si les Bulgares sont assimilés à des hérétiques. Nous devons revenir aux sources de cette période et voir à quel moment apparaissent des accusations d'hérésie parmi les populations barbares. Nous devons voir également quand le terme de bogomile apparaît dans nos sources. L'hérésie ne concerne pas seulement les populations slaves, mais aussi les souverains bulgares. Du moins, c'est la conclusion de certains historiens modernes. Nous reviendrons sur cette affirmation dans le développement de l'étude. La question de la foi nous amène ainsi à notre premier chapitre : le problème de l'existence d'une communauté chrétienne commune pour les Byzantins et les Bulgares.

62 M. ZERNER, « introduction », in : *Inventer l'hérésie ? Discours polémiques et pouvoirs avant l'Inquisition*, M. ZERNER (éd.), Nice, 1998, pp. 7-14.

Chapitre I. Bulgares et Byzantins une même communauté chrétienne ?

« Or, pour récapituler ces affaires de par notre excès de joie, nous qui sommes issus de l'Un sommes le plus unifiés, nous qui étions divisés diaboliquement, sommes maintenant tranquilles. Nous qui sommes de la vérité nous nous opposons aux faux. Jérusalem et Samarie sont alliés, et tous sont dans la communauté de l'amour fraternel et de la concorde »⁶³.

En 927 le royaume bulgare et l'empire byzantin scellent une alliance matrimoniale entre le jeune tsar Pierre de Bulgarie et la fille de l'empereur byzantin Marie Lécapène. Depuis l'année 912, les deux entités politiques étaient en conflit direct. La politique matrimoniale avait pour valeur d'accord de paix réciproque. À l'occasion des festivités du mariage, un auteur que nous supposons être Théodore Daphnopatès, aurait composé cette oraison à la gloire de la paix entre les Byzantins et les Bulgares⁶⁴. Le document est particulièrement riche en références testamentaires dans l'objectif de confirmer l'importance de l'alliance qui vient d'être scellée.

Dans le passage, ci-dessus, l'auteur dresse une vision idyllique du changement entraîné par le mariage dans les relations entre les Bulgares et les Byzantins. Les divisions qui caractérisaient les années de guerres sont terminées et maintenant la paix règne dans la concorde (*Ὁμολοία*) entre les deux peuples chrétiens. Dans l'extrait de l'oraison, il ne fait aucun doute que Jérusalem, la ville élue est incarnée par Byzance, tandis que Samarie capitale du royaume d'Israël évoque le royaume slave. L'extrait de l'oraison catalyse toutes les interrogations que peuvent susciter les relations entre l'empire byzantin et un voisin chrétien se situant à proximité de son hégémonie. Comme nous pouvons le constater chez Daphnopatès la nouvelle relation est caractérisée par une unité entre les deux peuples. Plusieurs interprétations ont pu être faites de l'oraison. Certains historiens y voient une forme de reconnaissance de la chrétienté de leur ennemi. Le discours met en avant une relation spirituelle privilégiée entre les deux peuplades chrétiennes⁶⁵. Cependant, d'autres historiens l'ont interprétée comme un simple procédé rhétorique qui serait dénué de toute portée idéologique⁶⁶.

Le discours sur la paix entre les Bulgares questionne l'idée des relations que les byzantins entretenaient avec une autre population chrétienne. Le concept d'unité dont nous retrouvons si souvent la présence dans l'oraison sera la clé de voûte de ce premier chapitre. La question est donc

63 I. DUJCEV, « On the treaty of 927 with the Bulgarians », *Dumbarton Oaks Papers*, 32, Washington DC, 1978, pp. 279-281.

64 *Ibid.*, pp. 242-243.

65 E. MALAMUT, « Les peuples étrangers dans l'idéologie impériale, Scythes et Occidentaux », in : *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, 30^e congrès, Göttingen, 1999. p. 131 ; J. SHEPARD, « A marriage too far? Maria Lekapena and Peter of Bulgaria », in : *The Empress Theophano. Byzantium and the West at the turn of the first millennium*, A. DAVIDS (éd.), Cambridge, 1995, pp. 121-149.

66 A. KALDELLIS, *Le discours Ethnographique à Byzance, continuité et rupture*, Paris, 2010, pp. 155-156.

de savoir si les sources byzantines nous permettent de savoir si oui ou non les Bulgares appartenaient à la même communauté religieuse que les Byzantins. Nous devons détecter dans les sources, les phénomènes d'intégration et de rejet par le prisme des représentations religieuses.

Tout d'abord dans une première partie, nous devons revenir sur les conséquences (mais aussi les possibles absences de conséquence) de la conversion du royaume bulgare en 864. Dans une seconde partie, nous évoquerons le thème des chrétiens subalternes à l'ordre byzantin. Nous devons à la fois différencier les Bulgares quand ils étaient des ennemis politiques de Byzance (864 - 1018) mais aussi quand ils sont passés sous domination byzantine (1018-1185). Enfin, phénomène de rejet important, nous devons prendre en compte dans la troisième partie les accusations d'hérésie qui semblent se multiplier dans les courants du XI^e-XII^e siècles.

1) *La conversion des Bulgares : vers une fraternité chrétienne ?*

A) Problématique de la conversion

La conversion d'un souverain païen au christianisme est un événement qui a été particulièrement traité par les historiens⁶⁷. Dans le contexte de la construction des États modernes la conversion du souverain dans une nouvelle religion apparaissait de manière nette comme un moment de transformation religieuse des populations d'un État. Comme nous l'avons dit dans l'introduction, le but de notre étude n'est pas de revenir sur le déroulement et les objectifs de la conversion du prince Boris Ier de Bulgarie ; en revanche les utilisations et les conséquences idéologiques de ce baptême dans nos sources byzantines doivent être précisées. Des précisions que nous ne pouvons dégager aisément, car les sources byzantines sur les mouvements missionnaires et la conversion du monarque sont peu nombreuses.

Anthony Kaldellis dans son ouvrage *le discours ethnographique à Byzance*, évoque dans le chapitre consacré au silence de l'ethnographie le nombre limité d'informations que les auteurs byzantins nous ont accordées sur la conversion des populations slaves⁶⁸. Dans un autre passage de l'ouvrage dans le chapitre consacré à la représentation des barbares orthodoxes, l'auteur souligne que « nous ne disposons d'aucune preuve d'une quelconque influence de la religion sur la politique étrangère byzantine, si ce n'est en tant qu'outil diplomatique envers les autres chrétiens, quand les circonstances se tournaient contre l'Empire : cet outil était rapidement abandonné »⁶⁹.

67 R. E. SULLIVAN, « Khan Boris and the Conversion of Bulgaria : a Case study of the Impact of Christianity on a Barbarian Society », *Studies in Medieval and Renaissance History*, 3, 1966, pp. 55-139.

68 A. KALDELLIS, *Le discours Ethnographique à Byzance, continuité et rupture*, Paris, 2010, pp. 63-64.

69 *Ibid.*, p. 160.

Pouvons-nous conclure que la conversion des Bulgares au christianisme de rite byzantin est un événement sans importance pour les représentations des Bulgares ? Une réponse affirmative à une telle question paraîtrait difficilement envisageable quand nous connaissons le poids idéologique du christianisme dans les sociétés du passé. De même, l'argument du poids de la religion dans les relations diplomatiques me semble particulièrement faible, une absence de preuve n'est pas pour autant une preuve d'absence.

Plusieurs de nos sources qui sont pourtant bien postérieures aux événements racontés n'échappent pas aux références du baptême du prince Boris. L'événement est décrit chez Théophane Continué au X^e siècle, mais aussi sous la domination byzantine de la Bulgarie avec les chroniques d'un Constantin Manassès ou d'un Jean Skylitzès. Il convient aussi de prendre en compte que la conversion eut lieu durant le règne de Michel III qui deviendra le parrain du roi slave⁷⁰. Un fait que les chroniques ne dissimulent pas alors que l'empereur est frappé d'une légende noire forgée par la dynastie macédonienne⁷¹.

Si les chroniqueurs ont jugé nécessaire de réécrire cet événement, c'est bien que la conversion aussi peu détaillée soit-elle, était un moment historique digne d'être remémoré. La conversion d'un peuple voisin à la religion chrétienne apparaît dans les sources byzantines comme une victoire à l'égard d'un peuple belliqueux. Les Bulgares ne sont pas les seuls peuples représentés ainsi.

Au milieu du XI^e siècle quand les Petchénègues franchissent le Danube, Jean Mavropous fait l'éloge de Constantin Monomaque par l'intermédiaire de la christianisation des barbares⁷². Les Petchénègues belliqueux au contact de la vraie foi et de la sainte croix ont posé les armes et se sont rapprochés des Byzantins par l'intermédiaire de leur nouvelle foi. Le triomphe militaire n'est pas toujours dans nos sources byzantines le moyen le plus mis en valeur pour signifier la soumission de ses ennemis. Ces sources sont des incarnations types de l'idéologie « pacifiste » de l'empire d'Orient⁷³.

Dans Théophane Continué, la seconde partie dédiée à la vie de Basile le Macédonien est un panégyrique du monarque. Dans le début de l'ouvrage, l'auteur rappelle les actions de grâce de la

70 C. HANNICK, « Les nouvelles chrétientés du monde byzantin : Russes, Bulgares et Serbe » in : *Histoire du Christianisme. Tome 4 Évêques moines et empereur (610-1054)*, sous la dir. de J. M. MAYEUR, CH.,L. PIETRI, A VAUCHEZ et M. VENARD, Paris, 1993, pp. 867-880.

71 J. C. CHEYNET, « Byzance sur la défensive : la stabilisation des frontières (du VII^e s. au milieu du IX^e s. », in : *Le Monde Byzantin II*, J. C. CHEYNET (éd.), Paris, 2006, p. 20-22 ; E. MALAMUT, « De la mort aux funérailles de l'empereur à Byzance », in : *La mort du prince. De l'Antiquité à nos jours*, J. FOA, E. MALAMUT, C. ZAREMBA (éd.), Aix-en-Provence, 2016, pp. 40-43.

72 P. STEPHENSON, « Byzantine conception of Otherness after the Annexation of Bulgaria (1018) », in : *Strangers to Themselves : The byzantine Outsider*; D. C. SMYTHE (éd.), Brighton, 1998, pp. 247-248 ; N. BUCHS, « Soumettre des barbare par le sang ou les dominer pacifiquement : L'installation des Petchénègues dans l'Empire byzantin par le pouvoir impériale (1046-1049) », *Camenuiae*, 22, 2019, pp. 10-16.

73 J. C. CHEYNET, « Réflexions sur le "pacifisme byzantin" », in : *Pour L'amour De Byzance: Hommage À Paolo Odorico*, C. GASTGEBER, C. MESSIS, D. I. MURESAN, F. RONCONI (ed.), Francfort, 2013, pp. 63-73.

lignée du futur empereur Basile I^{er}, et ceci avant même la conversion de Boris par Michel III. Quand le Khan Krum s'empara d'Adrinople, il déporta la famille de Basile I^{er} en Bulgarie. La famille déportée s'illustra par sa grande piété dans la conversion de nombreux Bulgares au christianisme⁷⁴. L'auteur présente ainsi les membres de la famille du futur souverain comme des précurseurs de la politique de Michel III⁷⁵. Il s'agit là d'un moyen efficace pour l'auteur d'assurer la supériorité de Basile I^{er} sur le souverain qu'il a détrôné. En effet, la conversion de Boris apparaissait comme une des actions du règne de Michel III les plus positives à l'égard de Byzance et ce, malgré sa damnation historiographique.

Dans la chronique de Skilitzès et de Zonaras, le baptême de Boris Michel bénéficie d'un passage pour le moins développé et présente plusieurs originalités par rapport à la chronique de Théophane Continué. Dans ce récit, c'est la mère de l'empereur Théodora et un moine du nom de Théodore qui sont les principaux protagonistes de la conversion du roi Boris. Deux événements sont particulièrement notables pour notre étude.

Le premier est l'évocation d'une révolte armée au sein du territoire de Boris. « *Les chefs du peuple et le peuple lui-même, informés que leur archonte avait changé de religion, se révoltèrent contre lui et cherchèrent à le tuer. Mais avec une petite troupe marchant derrière le signe de la croix, il réussit à mettre en fuite les révoltés et, comme ce miracle les avait stupéfaits, il leur fit embrasser le christianisme* »⁷⁶. Comme l'indiquent les annotations de Jean-Claude Cheynet, il est difficile de ne pas voir dans cette description une référence à Constantin I^{er}, premier empereur chrétien qui triomphe de ses adversaires sous l'égide du signe de la croix. Si une telle référence à l'égard d'autres empereurs byzantins n'est pas rare, une comparaison avec un souverain étranger est pour la moins audacieuse.

À la suite de ce passage, un autre événement est décrit : « *Quand tout son peuple eut été converti à la vraie religion, l'archonte des Bulgares écrivit à la souveraine pour lui demander de lui donner des terres, parce que ses sujets étaient fort à l'étroit, promettant en même temps d'assurer l'union des peuples et d'établir une paix éternelle et irrévocable. L'impératrice fit très bon accueil à cette supplique et lui donna la terre alors déserte, qui va du lieu dit Sidère - qui marquait, à l'époque, la frontière entre Romains et Bulgares jusqu'à Débeltos, que les Bulgares appelèrent Zagora.* »⁷⁷.

Parmi les historiens, il a été fréquemment souligné que le parrainage de Boris par l'empereur Michel symbolisait la mise en place d'une hiérarchie spirituelle entre les deux monarques⁷⁸. Boris ayant pris

74 THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 21, « *Και πολλαχοῦ τὰ τῆς χριστιανικῆς διδασκαλίας κατεβάλλοντο σπέρματα* »

75 *Ibid.*, « *οὕτω γὰρ ἦν τὸ ἔθνος μετηγμένον πρὸς τὴν εὐσέβειαν* ».

76 SKYLITZÈS, p. 81 ; voir aussi ZONARAS, p. 884 pour un passage similaire.

77 *Ibid.*, p. 81.

78 A. P. VLASTO, *The entry of slavs into Christendom*, New York, 1970, pp. 155-168 ; E. PATLAGEAN, « Christianisation et parenté rituelle : le domaine de Byzance », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations.*, 33.3 ,

le nom de son parrain Michel, la soumission de l'État barbare belliqueux était mise en scène. Le filleul devait le respect et l'obéissance à l'égard de son parrain et, toute altercation militaire entre les deux puissances apparaissait comme une rupture dans la hiérarchie spirituelle.

Le passage ci-dessus découle de cette même logique de subordination de l'empire bulgare à l'empire byzantin. Il est étonnant de voir dans le texte une description du territoire bulgare comme un espace petit et enclavé. Cette description doit être interprétée de manière purement symbolique tout comme le don d'un territoire byzantin au royaume bulgare. Le « cadeau » de l'impératrice Théodora à Boris-Michel est évidemment une manière de marquer la subordination renforcée du nouveau souverain. Ici, la conversion a donc un poids important dans la symbolique employée par les Byzantins. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si dans le récit, Boris a pour titre et fonction le mot d'archonte. Avec la conversion sa subordination à Byzance est totale.

Cette soumission est ensuite accompagnée d'une pacification des relations entre les deux populations. D'abord il y a l'entrée des populations dans le monde chrétien et ensuite a lieu un accord de paix. Ainsi chez Skylitzès, le don de territoires à la frontière pourrait être interprété comme une forme de reconnaissance symbolique des territoires contrôlés par les Bulgares à la frontière des territoires byzantins. Cette reconnaissance prend toute sa valeur dans une concession volontaire des Byzantins de ce territoire. C'est par la conversion au christianisme que les Bulgares sont dignes d'être à la périphérie de leur empire et d'établir une paix perpétuelle en Occident comme l'évoque le chroniqueur Jean Zonaras⁷⁹.

B) Le christianisme des Bulgares comme nouveau marqueur identitaire essentiel ?

Dans la seconde moitié du IX^e siècle, nous nous situons dans un contexte de triomphe de la foi orthodoxe incarné par le culte des icônes. La conversion des populations slaves marquait-elle pour autant une rupture dans la hiérarchie politique des Byzantins ? L'entrée de leurs ennemis politiques dans la vraie foi signifiait-elle pour autant la fin de la barbarie ?

La réponse est bien sûr négative. Comme nous l'avons déjà évoqué dans notre introduction, Byzance au cours de son histoire millénaire a développé une conception large du principe de la barbarie qui s'étendait à la fois en Occident et en Orient, un principe hérité de l'antiquité⁸⁰. Le christianisme n'était en aucune mesure une caractéristique incompatible avec la barbarie car de

1978 ; L. OLSON, « The Conversion of the Visigoths and Bulgarians compared », in *Religious Change, Conversion and Culture*, L. OLSON (éd.), Sydney, 1996, pp. 22-32 ; L. SIMEONOVA, « Diplomacy of the letter and cross : Photios, Bulgaria and the Papacy, 860s-880s », *Classical and Byzantine Monographs*, 41, Amsterdam, 1998.

⁷⁹ ZONARAS, p. 884.

⁸⁰ A. KALDELLIS, *Hellenism in Byzantium: The Transformations of Greek Identity and the Reception of the Classical Tradition*, Oxford, 2007, pp. 30-90.

nombreuses populations chrétiennes étaient situées hors de l'ordre politique byzantin depuis la chute de l'empire romain d'Occident. Or, en ce qui concerne la période d'étude (864 - 1185) les rapports conflictuels que Byzance a entretenus avec d'autres populations chrétiennes se sont accentués et complexifiés. Les croisades ont en plus eu un impact particulier sur la conception qu'avaient les Byzantins de leur empire. Certains historiens comme Elisabeth Malamut ont interprété la conversion des Bulgares comme un phénomène de rupture dans l'idéologie politique byzantine. « *Ainsi, le peuple étranger christianisé ne peut plus être barbare, il acquiert nécessairement et immédiatement les valeurs romaines et vice-versa : un peuple romanisé devient immédiatement chrétien* »⁸¹. Une telle affirmation doit être contestée, en nous appuyant sur les travaux récents de l'historiographie anglo-saxonne ; l'identité romaine que les Byzantins ont conceptualisée n'est pas simplement une identité qui serait synonyme de christianisme⁸². La notion de romanité des Byzantins est beaucoup plus restrictive qu'une simple appartenance religieuse. Comme nous le retrouvons dans nos sources postérieures, les Bulgares, n'ont pas changé d'État avec leur conversion.

Quand Nicéphore Phocas brise le traité de paix avec les Bulgares, l'historien Léon le Diacre lui prête ces paroles à l'égard des émissaires Bulgares « *une peuplade scythique, misérable et particulièrement immonde* »⁸³. Un siècle plus tard, Michel Psellos dans sa *Chronographie*, décrit la fin de la révolte bulgare ainsi : « *Les Scythes étaient de nouveau les sujets d'un seul maître* »⁸⁴. Les exemples comme ceux-ci sont nombreux et les accusations de barbare se poursuivent durant tout le long de notre période.

Pourtant, dans certaines sources, il est intéressant de noter des affirmations qui semblent vouloir prétendre le contraire. Deux types de sources récentes par rapport à la christianisation des Bulgares font état d'un changement brutal de l'état des Bulgares. Le premier type de sources sont les *Taktika* en particulier celles de l'empereur Léon VI. La rédaction de cet ouvrage fut entreprise peu de temps après les conflits avec le roi Siméon entre 893-895, conflit qui opposera pour la première fois des armées chrétiennes mutuelles entre Byzance et la Bulgarie. La date de rédaction d'un ouvrage militaire est particulièrement intéressante dans ce contexte donné. Léon VI, après avoir décrit les caractéristiques militaires propres de plusieurs peuples dans son ouvrage arrive finalement sur les

81 E. MALAMUT, « Les peuples étrangers dans l'idéologie impériale, Scythes et Occidentaux », in : *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, 30^e congrès, Göttingen, 1999. p. 123.

82 J. SHEPARD, « Manners maketh Romans ? Young barbarians at the emperor's court », in : *Byzantine Style, Religion and Civilisation. In Honour of Sir Steven Runciman*, E. JEFFREY (éd), Cambridge, 2006, pp. 135-158 ; G. PAGE, *Being Byzantine : Greek identity before the Ottomans*, Cambridge, 2008, pp. 11-67 ; A. KALDELLIS, *Le discours Ethnographique à Byzance, continuité et rupture*, Paris, 2010 ; A. KALDELLIS, *The Byzantine Republic, People and Power in New Rome*, Cambridge, 2015, pp. 89-199.

83 LÉON LE DIACRE chap. 4, p 98.

84 MICHEL PSELLOS, *Chronographia*, livre 4, chap 59.

questions des conflits directs avec les Bulgares chrétiens. « *Depuis que les Bulgares ont embrassé la paix du Christ et ont partagé la même foi en lui que les Romains, après ce qu'ils ont fait pour rompre leur serment, nous ne pensons pas prendre les armes contre eux. Nous renvoyons maintenant à Dieu toute action militaire dirigée contre eux. Pour le moment, donc, dans la mesure où ils sont frères à cause de notre foi unique et parce qu'ils promettent de se plier à nos conseils, nous ne souhaitons pas non plus décrire leur formation au combat contre les nôtres ou les nôtres contre les leurs* »⁸⁵. Dans ce paragraphe, nous pourrions presque y voir un manifeste de l'œcuménisme chrétien. La conversion des Bulgares au christianisme semble ici avoir un poids de première importance dans les relations que Byzance entretient avec son voisin. Les Bulgares auraient-ils réussi à atteindre une position favorable dans les sources ?

Pourtant, comme l'a écrit justement Anthony Kaldellis, si on suit la position de cette déclaration dans le texte de Léon VI on remarque un fait intéressant⁸⁶. Léon VI décide dans le paragraphe suivant de décrire les tactiques militaires des Turcs (qui correspondent au cours de cette période aux Hongrois) mais Léon VI donne comme renseignement primordial que les Hongrois sont très proches des Bulgares dans leurs pratiques militaires. Léon VI n'a donc pas vraiment respecté l'affirmation qu'il tenait quelques lignes avant⁸⁷.

Le second type de sources qui semblent signifier une rupture par la conversion concerne les sources issues de la diplomatie byzantine. L'oraison sur la paix avec les Bulgares est aussi incluse dans ce groupe des œuvres produites par les secrétaires constantinopolitains. Comme avec les *Taktika*, il est dans notre intérêt de devoir remettre ces sources dans leur contexte. Les lettres et l'oraison de Daphnopatès ont été rédigées dans le début du X^e siècle dans une période intense de conflits qui ont opposé le tsar Siméon à l'empire byzantin (913-927). Des conflits qui se sont révélés infructueux pour Byzance, les Bulgares ayant même occupé des territoires Byzantins⁸⁸. Dans les lettres, il est donc difficile d'interpréter les appels à la fraternité chrétienne que les auteurs byzantins réclament au tsar Siméon. La christianisation des populations bulgares n'a pas non plus provoqué de rupture idéologique dans le cadre des populations étrangères. Les Bulgares fraîchement christianisés ne sont nullement les égaux des Byzantins. Le discours sur la paix avec les Bulgares est particulièrement

85 LÉON VI, *Taktika*, 18-42, pp. 453-455 : « *Since the Bulgarians, however, embraced the peace of Christ and share the same faith in him as the Romans, after what they went through as a result of breaking their oath, we do not think of taking up arms against them. We now refer any military action against them to God, For the present, therefore, in as much as we are brothers because of our one faith and because they promise to yield to our advice, we are not eager to describe either their battle formation against ours or ours against theirs.* ».

86 A. KALDELLIS, *Le discours Ethnographique à Byzance, continuité et rupture*, Paris, 2010, p. 71.

87 LÉON VI, *Taktika*, 18-43, p. 455 : « *We will now speak about the disposition of the Turks and their battle formation, which differ from the Bulgarians a little or not at all* ».

88 M. J. LEZKA, « The Monk versus the Philosopher From the History of the Bulgarian-Byzantine War 894-896 », *Studia Ceranea*, 1, 2011, pp. 55-70. ; K. MARINOW, « In the Shackles of the Evil One The Portrayal of Tsar Symeon I the Great (893-927) in the Oration On the treaty with the Bulgarians », *Studia Ceranea*, 1, 2011, pp. 157-190.

significatif de ce constat. L'auteur prêche la paix et l'union d'un peuple chrétien, malgré tout de nombreuses références dans le texte manifestent un sens clair de la hiérarchie entre les populations byzantines et les populations bulgares. La comparaison des deux nations avec la ville de Jérusalem et de Samarie est à cet égard particulièrement astucieuse. Samarie était l'importante capitale de l'ancien royaume d'Israël. Le royaume au cours de son existence était en conflit avec le royaume de Judée. Il est évident que la ville ne peut en aucun cas être placée en égalité avec sa rivale, la ville sainte de Jérusalem. Byzance, nouvelle Jérusalem, est toujours située dans une position favorable. La conversion des populations slaves n'a pas provoqué une rupture idéologique, mais plutôt une transition dans le cadre de certaines représentations des barbares issues de nos sources.

C) Un moment confraternel dans l'idéologie byzantine

Les sources si elles ne manifestent pas de rupture dans le cadre de la hiérarchie byzantine sont malgré tout intéressantes dans leur manière de questionner la place des Bulgares dans l'*oikouménè*. Les *Taktika* de Léon VI décrivent de manière indirecte les tactiques militaires des armées Bulgares. Peut-on pour autant en conclure que la question des luttes armées entre chrétiens n'est qu'un simple procédé rhétorique des auteurs Byzantins ? Ce thème est pourtant au cœur des questionnements des documents cités précédemment.

Les ouvrages militaires de la fin du X^e siècle et du début du XI^e siècle sont beaucoup moins frileux dans leur description du cadre d'une guerre avec la Bulgarie. Parmi ces ouvrages militaires, nous pouvons citer le traité militaire sur la tactique et l'organisation des campagnes qui a été édité par George T. Dennis⁸⁹. Dans le document, les difficultés logistiques provoquées par une guerre avec la Bulgarie ne sont nullement occultées. L'auteur qui semble avoir accompagné les soldats sur ce terrain décrit les conditions optimales pour envahir la Bulgarie de manière efficace⁹⁰. Ces précisions logistiques sont importantes au vu du terrain montagneux, particulièrement défavorable pour mener une guerre contre la Bulgarie⁹¹.

Nous pouvons aussi noter que dans ce genre d'ouvrage militaire nous nous situons dans un contexte de guerre offensive contre les Bulgares. La guerre de défense, guerre la plus noble pour les Byzantins et qui bénéficiait des faveurs des traités militaires antérieurs, n'est pas mise en avant dans ce document. Nous ne pouvons que constater ici qu'entre le début du X^e siècle, chez un auteur

89 G. T. DENNIS, *Three Byzantine Military Treatises. Text, Translation and Notes*, Washington D.C., 1985, pp. 241-244.

90 *Ibid.*, pp. 289-293.

91 K. MARINOW, « Mountain warfare in the Byzantine-Bulgarian military struggles, the end of 10th – the beginning of 11th century. Between theory and practice », in : *South-Eastern Europe in the Second Half of the 10th – the Beginning of the 11th Centuries : History and Culture* », V. GJUZELEV et G. NIKOLOV (éd.), Sofia, 2015, pp. 95-107.

comme Léon VI et un traité anonyme de la fin du même siècle il y ait de très nombreuses différences dans la représentation des Bulgares dans nos sources.

Pourquoi alors Léon VI refuse-t-il d'évoquer un conflit avec la Bulgarie alors que peu de temps avant la rédaction du document les armées byzantines et bulgares s'étaient affrontées ? Le contexte de la conversion encore récente du royaume a sans doute joué pour beaucoup dans la rédaction de nos sources les plus anciennes. Les très nombreuses exhortations pacifiques des lettres de Nicolas Mystikos et de Théodore Daphnopatès montrent bien que les Byzantins avec la conversion de la Bulgarie avaient des attentes dans le cadre d'une paix durable par l'intermédiaire de la filiation religieuse⁹². Cette nouvelle hiérarchie religieuse est effective car la conversion est décrite comme une pacification d'un peuple païen qui aimait la guerre. Siméon, dans nos correspondances, est ici vivement critiqué pour ses trop nombreuses expéditions militaires qui renouent avec les guerres chroniques de l'époque païenne du royaume bulgare.

Le baptême de Boris incarne pour les auteurs byzantins un moment hautement positif car signifiant la pacification des relations entre Byzantins et Bulgares. L'introduction de Jean Caméniatès sur la prise de Thessalonique est un témoignage frappant par la représentation d'un moment de rapprochements et d'apaisements des relations entre Byzantins et Bulgares : « *Pour les raisons que je viens d'exposer, la ville se sentait au-dessus de tout danger. Depuis que le peuple des Scythes avait connu les saints fonts baptismaux, il avait pris les habitudes du peuple de Dieu, et le lait de la piété avait été donné aux uns et aux autres. Alors l'état de guerre avait cessé, l'épée, qui s'adonnait aux massacres, avait arrêté son travail, et les prédictions d'Isaïe, le prophète à la voix la plus puissante d'entre tous, avaient été accomplies : nos épées avaient été transformées en faucilles et les javelots en charrues. Il n'y avait plus de guerre nulle part, et la paix régnait dans tous les alentours ; il n'était aucune source de bien-être à laquelle nous ne puisions en abondance* ».⁹³

Cette image de prospérité que dresse Jean Caméniatès a avant tout pour fonction de contraster avec le drame qui va s'en-suivre c'est-à-dire la prise de Thessalonique par les pirates musulmans. Cette exposition est particulièrement frappante, car la conversion des Bulgares est ici interprétée comme la cause de la prospérité économique de la région de Thessalonique. Le discours sur la paix avec les Bulgares a été interprété par A. Kaldellis comme un document qui serait perçu par d'autres byzantins comme un « *discours d'une naïveté désespérante* »⁹⁴. Pourtant, il est loin d'être le seul

92 NIKOLAS MYSTIKOS, *Lettres*, 19, p. 113 ; « *And myself bearing back for my reward something which is to me the most prized of all rewards concord and peace between Romans and Bulgarians as these were in the beginning* » ; DAPHNOPATES, *Lettres*, 6, p. 76 « *Nous sommes des membres l'un de l'autre ; devenons un seul corps par un accord de paix, afin que nous soyons unis avec le Christ, la tête de tous* ».

93 JEAN CAMINIATÈS, p. 61.

94 A. KALDELLIS, *Le discours Ethnographique à Byzance, continuité et rupture*, Paris, 2010, p. 156.

document de cette époque qui voit dans la chrétienté commune des Byzantins et des Bulgares une source de paix.

La comparaison avec les populations musulmanes est à cet égard un élément récurrent de nos sources du début du X^e siècle. Avec la pacification d'une nation voisine belliqueuse dans l'obédience byzantine, nous pouvons constater que les sources byzantines cherchent à questionner la place de ces nouvelles populations chrétiennes dans le monde conceptualisé par les Byzantins. Jusqu'au IX^e siècle, à cause de leurs positions géostratégiques, les populations païennes comme les Perses ou les Slaves incarnaient l'ennemi type à l'ordre de l'empire.

Quand les populations musulmanes sont entrées idéologiquement dans l'*oikoumène* des Byzantins, il n'y eut pas non plus de rupture idéologique brutale, car leurs populations furent rangées dans le groupe des païens. Jusqu'au IX^e-X^e siècle, tout ennemi militaire de Byzance était incarné par leur non-affiliation au dogme chrétien chalcédonien. Les nombreux conflits entre Siméon et l'empire byzantin ont rendu fécondes les discussions sur la place des ennemis chrétiens de Byzance par rapport aux ennemis musulmans. Nous pouvons aussi constater que les lettres envoyées aux tsars redoublent d'habileté dans le cadre diplomatique de par leur utilisation du passé des Byzantins dans un contexte historique nouveau⁹⁵. Les lettres de Nicolas Mystikos et Théodores Daphnopatès sont les documents les plus importants sur ce sujet. Dans les lettres, le roi chrétien est comparé à un roi perse ou un calife (sous le terme d'*ἀμερουμνην* symbole de l'opposition totale qu'il incarne à l'autorité byzantine)⁹⁶. Dans le cadre de la comparaison avec le roi perse, Nicolas Mystikos vante les mérites de Yazgard Ier appelé Khosrow ; il est décrit comme un modèle de vertu qui a su respecter la paix avec les Romains malgré une période de régence difficile. Il est l'exact opposé de Siméon qui ne cesse de guerroyer alors que Constantin VII n'a pas l'âge de régner personnellement.

Quand le comportement d'un monarque chrétien est jugé comme indigne, les auteurs byzantins préfèrent louer les actions favorables des souverains païens pour l'ordre byzantin (taxis) et, inversement, les chrétiens peuvent être une menace à l'égard de l'ordre des Byzantins. Avec la mort de Siméon et l'établissement d'un nouveau traité de paix, les Byzantins avaient de nouveau des attentes à l'égard de leur ennemi balkanique.

Ces attentes sont perceptibles dans le discours prononcé par Théodore Daphnopatès. Le mariage qui célèbre l'union de Maria Lécapène et de Pierre de Bulgarie n'est autre que la réconciliation entre deux peuples appartenant à une seule et même nation, le peuple des chrétiens (*χριστοῦ λαόν*). La

95 J. SHEPARD, « Past and future in Middle Byzantine diplomacy : some preliminary observation », in : *Byzance et le monde extérieur. Contacts, relations, échanges*, M. BALARD, É. MALAMUT, J. M. SPIESER et P. PAGÈS (éd.), Paris, 2005, pp. 171-191 ; N. DROCOURT, « La diplomatie médio-byzantine et l'Antiquité », *Anabase*, 7, 2008, pp. 57-87.

96 N. DROCOURT, « Le modèle de l'Autre. Sarrasins et Perses dans la correspondance officielle des basileis avec leur voisins bulgares au début du X^e siècle », in : *À la rencontre de l'Autre au Moyen Age*, P. JOSSERAND et J. PYSIAK (éd.), Rennes, 2017, pp. 123-147.

référence aux fils d'Agar (c'est à dire les Arabes) à la fin de son oraison n'est pas anodine, elle cherche à rappeler à ses auditeurs que l'ennemi naturel est le musulman qui ne partage pas la même foi que les Byzantins et les Bulgares⁹⁷. Ce modèle de l'unité qui parcourt ces documents ne va pas durer comme nous allons le voir dans la suite de notre développement.

2) Les Bulgares des chrétiens subalternes ?

Lorsque Théodore Daphnopatès avait prononcé son discours en 927, le contexte de la paix avait érigé la chrétienté commune des Bulgares et des Byzantins comme une qualité de première importance. Si l'égalité entre Byzantins et Bulgares n'était tout de même pas de mise, les Bulgares avait réussi à atteindre une position particulièrement privilégiée dans nos sources. Cette situation de privilège n'est pas uniquement un procédé rhétorique des auteurs byzantins. Avec la réalisation du mariage impérial, les Bulgares avaient réussi à obtenir des avantages diplomatiques lorsque leurs émissaires se rendaient à Constantinople⁹⁸. Une marque de favoritisme qui ne plut pas à des émissaires latins comme Liutprand de Crémone⁹⁹.

Les sources qui suivent notre période n'ont pas continué ce mouvement. Avec une période de paix de quarante ans entre 927 et 967 et une série de conflits chroniques de la fin du X^e siècle jusqu'au début du XI^e siècle, les sources parlent peu des Bulgares hors du cadre militaire. Contrairement au début de X^e siècle, l'appartenance des Bulgares au christianisme est peu mise en avant dans nos sources. Seuls quelques auteurs comme Théophylacte d'Ohrid nous apportent quelques précisions comme nous allons le voir. Mais tout d'abord, nous devons expliquer pourquoi l'idéologie caractéristique des Byzantins a placé les Bulgares dans une position de chrétien subalterne.

A) Les Byzantins comme les seuls vrais chrétiens ?

Afin de comprendre directement la place du christianisme des Bulgares, nous devons expliquer pourquoi la position géographique du royaume bulgare en lui-même pose problème dans l'idéologie byzantine. À l'époque paléo-byzantine, Constantinople était certes la nouvelle capitale politique du monde romain, mais elle était loin de disposer de la préséance spirituelle sur les autres grandes villes de la Méditerranée. Constantinople rivalisait difficilement avec des villes de tradition

97 I. DUJCEV, « On the treaty of 927 with the Bulgarians », *Dumbarton Oaks Papers*, 32, Washington DC, 1978, p. 281 : « *Only the sons Hagar mourn and shall mourn, who are bereft of heart the mere echo of our concord.* »

98 J. SHEPARD, « A marriage too far? Maria Lekapena and Peter of Bulgaria, » in : *The Empress Theophano. Byzantium and the West at the turn of the first millennium*, A. DAVIDS (éd.), Cambridge, 1995, pp. 121-149 ; Z. BRZOZOWSKA, « The Image of Maria Lekapene, Peter and the Byzantine-Bulgarian Relations between 927 and 969 in the Light of Old Russian Sources », *PALAEOBULGARICA*, 41, 2017, pp.40-55.

99 LIUTBRAND DE CRÉMONE, *Ambassade à Constantinople*, 19-21, pp. 381-383.

apostolique comme Jérusalem, Rome ou Antioche. La nouvelle capitale romaine n'avait pas pour autant délaissé les prétentions spirituelles aux autres villes de l'empire, bien au contraire. Dès l'époque paléo-byzantine l'émergence d'un concept comme la pentarchie est un témoignage de grande valeur des prétentions de Constantinople sur le monde chrétien¹⁰⁰.

Si Constantinople était aussi la nouvelle Rome, elle pouvait aussi incarner la nouvelle Jérusalem¹⁰¹. Ce processus va s'accélérer suite aux nombreuses pertes territoriales de l'empire aux VII^e-VIII^e siècle. La contraction de l'empire va renforcer la position idéologique de Constantinople après la perte de Jérusalem, Antioche et Alexandrie. Avec le rayonnement de ses nombreuses reliques, Constantinople va profondément se renforcer idéologiquement durant toute l'époque méso-byzantine. Un processus qui sera volontairement bloqué par la quatrième croisade. L'importance de Constantinople à l'époque méso-byzantine est telle que, dans la littérature apocalyptique, la chute de la ville serait significative de la fin des temps pour les Byzantins¹⁰².

Constantinople étant le nouveau nombril de la terre dans l'idéologie byzantine, son rayonnement est la source de la civilisation même. Les Byzantins en tant que peuple des chrétiens (χριστοῦ λαόν) doivent défendre le cœur de la chrétienté contre tout les ennemis impies qui chercheront naturellement à s'emparer des richesses de la capitale. Les Byzantins en tant que peuple élu (ἔθνος ἄγιον) défendent en même temps la ville et la vraie foi orthodoxe¹⁰³.

Lorsque la ville est assiégée, la foi même est assiégée ; les processions religieuses des reliques de la vierge sont riches de ce sens¹⁰⁴. La longue prospérité de la ville à l'époque méso-byzantine a marqué la constante de ce caractère idéologique. Constantinople a tant dominé qu'elle est devenue la marque du caractère urbain de l'empire¹⁰⁵. Parmi les nombreuses appellations qui nous sont connues de Constantinople, le terme de la Ville est sans doute le plus évocateur, sa domination fait d'elle l'incarnation de l'empire¹⁰⁶.

Le Livre sur les cérémonies rédigé par l'empereur Constantin VII, fait intervenir des représentants bulgares qui participent aux cérémonies qui entourent la fête de Saint Basile. Dans le palais impérial cœur névralgique de l'empire, l'ouvrage relate le rite bien connu de la proskynèse, signifiant la

100 J. M. HUSSEY, *The Orthodox Church in the Byzantine Empire*, New York, Cambridge, 1986, pp. 297-304.

101 J. BOGDANOVIC, « The Relational Spiritual Geopolitics of Constantinople, the Capital of the Byzantine Empire », in : *Political Landscapes of Capital Cities*, sous la dir. De J. J. Christie, J Bogdanovic et E. Guzman, Boulder 2016, pp. 97-154.

102 M. H. CONGOURDEAU, « Jérusalem et Constantinople dans la littérature apocalyptique », in : *Le sacré et son inscription dans l'espace à Byzance et en Occident*, M. KAPLAN (éd.), Paris, 2001, pp. 125-136.

103 C. MALATRAS, « The Making of an Ethnic Group : the Romaioi in the 12th-13th centuries. », in : *Identities in the Greek World (from 1204 to the present day)*, K. A. DIMADIS (éd.), Vol. 3, Athènes, 2010, pp. 419-430.

104 J. BOGDANOVIC, « The Relational Spiritual Geopolitics of Constantinople, the Capital of the Byzantine Empire », in : *Political Landscapes of Capital Cities*, sous la dir. De J. J. Christie, J Bogdanovic et E. Guzman, Boulder 2016, pp. 105-115.

105 A. DUCELIER, *Le drame de Byzance, Idéal et échec d'une société chrétienne*, Paris, 1976, pp. 108-128.

106 MAGDALINO, « Byzantium = Constantinople », in : *A Companion to Byzantium*, L. JAMES (éd.), Oxford, 2010, pp. 43-53.

soumission des peuples à l'autorité du *basileus*¹⁰⁷. A Constantinople, les « amis bulgares » (*τοὺς φίλους βουλγάρους*) sont intégrés à la cérémonie du fait de leur appartenance religieuse mais cette intégration ne prend son sens que dans un hommage au souverain qui signifie l'acceptation de cette hiérarchie imposée par l'empereur.

L'autorité du rayonnement religieux de Constantinople n'est pas en reste dans cette idéologie. Hors de la muraille de Théodose, le rayonnement du christianisme semble diminuer et ce, dès les provinces qui sont restées romaines¹⁰⁸. Chez les auteurs byzantins, quitter Constantinople pour une ville de province apparaît toujours comme un grand malheur¹⁰⁹. Les témoignages d'un homme comme Michel Choniatès à Athènes en constituent un exemple particulièrement bien connu. Si la plupart des auteurs byzantins se sentaient éloignés du cœur de la chrétienté dans les territoires hellénophones, nous pourrions difficilement imaginer le mal-être que provoquait la mutation d'un lettré constantinopolitain comme Théophylacte d'Ohrid dans un pays des marges comme la Bulgarie. « *Oui, Adam était l'habitant d'un lieu de délices, divin laboureur de divines plantes. Mais voici que Kédar, la terre des Bulgares, l'a saisi, rejeté qu'il a été de la société de Dieu. Il n'y cultive que des chardons, laboureur; hélas, hélas, d'une terre maudite* »¹¹⁰. Dans cette poésie dédiée à Nicephore Bryennos, Théophylacte d'Ohrid rappelle son ancienne fonction à Constantinople par une référence biblique. La Bulgarie est décrite comme un territoire infertile et l'auteur se désole de la perte du paradis céleste qu'était sa vie à Constantinople.

La position naturelle de la Bulgarie pose donc problème dans l'esprit des auteurs byzantins ; son éloignement de Constantinople rend difficile son appartenance à une communauté religieuse symbolisée par le rayonnement de cette même ville. Théophylacte d'Ohrid qui a exercé la fonction d'archevêque de Bulgarie, dresse le portrait d'une région désertique qui lui semble à ses yeux difficile pour transmettre le dogme chrétien. Dans une lettre au sébastocrator Jean Comnène, l'auteur dresse un portrait plus précis du personnel et des édifices religieux de la Bulgarie qui sont ravagés par les agents du fisc : "*Bien entendu, les gens auparavant installés tout autour de l'église qui furent donnés à l'évêque par un sigillion de notre puissant et saint seigneur et basileus, ont aussi déserté la terre de leurs ancêtres, et ils se terrent en sécurité dans l'épaisseur des bois. C'est*

107 CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, DC, 1, chap. 24, pp. 128-129 : « *Le logothète lui ayant posé les questions habituelles, le pronotaire du drome apporte le présent de l'archonte et, après la cérémonie de la présentation du présent, de nouveau, s'étant prosterné à terre et ayant profondément salué, il sort. Ensuite, sur un signe du préposite, l'ostiaire, celui qui tient en main la baguette d'or, s'en va et introduit la seconde entrée : les amis bulgares venus, selon l'usage, pour célébrer la fête avec les souverains qui aiment le christ. L'ordre précité ayant été observé, ils sortent eux aussi* ».

108 V. TREMBLAY, « L'identité Romaine est-elle exclusive à Constantinople ? Dichotomie entre Byzance et les Balkans à l'époque médiobyzantine (VI^e – XII^e siècle) », in : *From Constantinople to the Frontier, the City and the Cities*, N. S. M. MATHEOU, T. KAMPIANAKI et L. M. BONDIOLI (éd.), Leiden, 2016 pp. 33-40.

109 C. GALATORIOU, « Travel and Perception in Byzantium », *Dumbarton Oaks Papers*, 47, 1993, pp. 221-241.

110 THÉOPHYLACTE D'OHRID, *Traité*s, pp. 348-349.

pourquoi il n'est resté ni un prêtre ni un diacre, ô mes malheurs, dans la plus splendide des églises bulgares".¹¹¹ Le topos de la désertification de la Bulgarie est commun chez Théophylacte d'Ohrid, le vide démographique du pays est évoqué dans des lettres dans un cadre fiscal ou militaire, ce qui rend difficile nos interprétations sur la validité de ces propos.

Pour approcher une vision byzantine du christianisme des pays slaves nous faisons face à un double problème. Tout d'abord en tant que régions éloignées du cœur de la chrétienté les *topoi* du vide et de la dé-civilisation abondent. Les populations qui sont issues hors des frontières de l'empire ou qui le sont depuis peu, ne sont pas mises en avant. Notre deuxième problème est lié à la disparition du genre ethnographique à l'époque méso-byzantine dans nos sources byzantines¹¹². Si de nombreux auteurs ont été en contact avec des ethnies différentes, à l'exception de quelques digressions ethnographiques dans la vie des empereurs, la description des mœurs et des coutumes des populations étrangères ne sert pas une histoire globale centrée sur Constantinople. Même dans le cadre des hérésies que nous développerons à la fin de ce chapitre, les pratiques religieuses des Bulgares semblent peu importantes aux yeux des auteurs byzantins. Pour autant, à l'exception du baptême de Boris, la religion des Bulgares était-elle hors du monde byzantin ?

B) Un christianisme bulgare hors de Byzance

Le christianisme bulgare, à cause de sa proximité avec la tradition byzantine, ne présentait pas pour les auteurs byzantins de cette période un point de controverses. Cette position était contraire à ses autres voisins orientaux musulmans ou en Italie avec le dogme romain qui devenait de plus en plus conflictuel avec le patriarche de Constantinople¹¹³.

Durant le X^e siècle, l'Église bulgare se trouvait alors en pleine période d'expansion de son clergé et de développement de la culture écrite¹¹⁴. Les nombreuses traductions d'auteurs grecs comme Basile de Césarée ou de Jean Damascène servaient à assurer le respect du dogme chrétien¹¹⁵. Les nombreuses lettres envoyées par les souverains slaves aux papes et à Constantinople témoignent de cette volonté¹¹⁶. En dehors du cadre des relations diplomatiques, l'établissement du christianisme dans l'empire bulgare intéresse peu les auteurs byzantins. Il serait pour autant erroné de penser que

111 THÉOPHYLACTE D'OHRID, *Lettres*, pp. 202-203.

112 A. KALDELLIS, *Le discours Ethnographique à Byzance, continuité et rupture*, Paris, 2010, pp. 87-105

113 P. LEMERLE, « L'Orthodoxie byzantine et l'œcuménisme médiéval : les origines du « schisme » des Églises. », In: *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 2, 1965, pp. 228-246.

114 P. DINEKOV, « Outlines of Old Bulgarian Literature », in : *State And Church Studies in Medieval Bulgaria and Byzantium*, sous la dir. De V. GJUZELEV et K. PETKOV, Sophia, 2011 p. 1-37.

115 I. BILIARSKY, « ST. PETER (927-969), Tsar of the Bulgarians », in : *State And Church Studies in Medieval Bulgaria and Byzantium*, V. GJUZELEV et K. PETKOV (éd.), Sophia, 2011, pp. 173-188.

116 L. SIMEONOVA, « Diplomacy of the letter and cross : Photios, Bulgaria and the Papacy, 860s-880s », *Classical and Byzantine Monographs*, 41, Amsterdam, 1998, pp. VII-434.

les Byzantins n'étaient pas conscients d'un lien de parenté chrétienne entre le dogme byzantin et la foi des Bulgares. Le tsar Pierre est l'incarnation d'une longue période de paix entre les deux États. Son long règne (927-969) est caractérisé par le développement du monachisme et du patriarcat de Bulgarie que les Byzantins ont dut reconnaître par la paix de 927¹¹⁷. Les auteurs byzantins évoquent peu ce souverain à cause du manque d'événements militaires entre les deux États.

Pourtant, quand il est évoqué par un auteur byzantin, sa très grande réputation, qui fera de lui un saint, est parfois directement visible dans nos sources. Dans l'histoire de Léon le Diacre la mort du chef bulgare est mise en scène, après que les Taures (les populations rus) ont été favorisés par Byzance pour envahir le royaume bulgare. *"C'est à ce moment-là, dit-on, que Pierre, le prince des Mœsiens, un homme pieux et aimant Dieu, très éprouvé par la soudaineté de la retraite fut victime d'une attaque d'épilepsie et, après avoir survécu peu de temps, quitta ce monde ; mais ceci se produisit plus tard en Mœsie"*¹¹⁸. Cette mort, qui apparaît de manière courante dans le cadre de la mort des tsars, est frappante quant à la manière dont l'auteur décrit de manière indirecte la mort du monarque saint (ἄνδρα θεοφιλή και σεβάσιμον) provoquée par la politique orchestrée par les Byzantins.

Même lorsque nous sommes dans un cadre belliqueux, les sources byzantines peuvent parfois dresser des figures ambivalentes du roi étranger par son rapport avec la religion chrétienne. *« C'est ainsi que Samuel devient monarque de toute la Bulgarie. Il aimait la guerre et ne sut jamais rester en paix de sorte que, comme les armées romaines occupées à combattre Skléros lui en laissaient la liberté, il ravagea tout l'occident... Il s'empara de nombreuses places-fortes, parmi lesquelles la principale fut Larissa, dont il déplaça les habitants par familles entières à l'intérieur de la Bulgarie, les enrôlant dans sa propre armée et les utilisant comme troupes alliées dans sa guerre contre les Romains. Il transporta aussi la dépouille de saint Anchillios, qui avait été évêque de Larissa..., et il la déposa à Prespa où il avait son palais (après avoir construit une demeure très belle et très grande à laquelle il donna son nom)*¹¹⁹. Dans la chronique de Skylitzès, l'auteur introduit ici un personnage très important en raison de son implication dans l'histoire. La présentation générale de l'action met en scène un souverain qui a su opposer une résistance farouche à Byzance pendant plus de quatre décennies. Le récit n'échappe pas aux lieux communs de l'ennemi byzantin qui a un goût prononcé pour la guerre. Mais là où il aurait pu être présenté comme impie

117 K. ROSINA, « Bulgarian monasteries, ninth to tenth centuries : interpreting the archaeological evidence » in *Pliska-Preslav 8*, 2000, pp. 190-202 ; I. DUJCEV, « A Nationality-Building factor : The rôle of Slavic Script for the Bulgarians », in : Kiril and Methodius : *Founders of Slavonic Writing. A collection of Sources and Critical Studies*, I. DUJCEV (éd.), New York, 1985, pp. 37-48 ; G. BAKALOV, « Religious Aspect of Medieval State Ideology in the European Southeast », in : *State And Church Studies in Medieval Bulgaria and Byzantium*, V. GJUZELEV et K. PETKOV (éd.), Sophia, 2011, pp. 31-46.

118 LÉON LE DIACRE, p. 115.

119 SKYLITZÈS, pp. 275-276.

alors qu'il est chrétien, la source préfère évoquer la prise de Larissa et son accaparement de la dépouille du saint. Comme les Byzantins, il est attaché au saint. Le passage entre parenthèses est d'ailleurs une addition d'une autre version du manuscrit. Les raisons de cet ajout sont obscures. Il est rare que les sources byzantines mettent en valeur les accomplissements de leurs ennemis sans arrière-pensée.

L'ambivalence du passage évoque un souverain belliqueux, mais profondément chrétien et soucieux de témoigner de l'importance de sa foi dans ses conquêtes militaires. Toujours dans le contexte des conflits contre Syméon, l'empire byzantin a lui aussi su manifester son intérêt pour les reliques qui se trouvaient dans le royaume bulgare. Lors de la victoire de Jean Tzimiskès sur le Rus Sviatoslav, d'après les chroniques de Léon le Diacre, Jean Skylitzès et Jean Zonaras, les armées byzantines s'accaparèrent de nombreux biens de la capitale Preslav qui furent mis en procession lors du triomphe de l'empereur Jean Ier.¹²⁰ Le bien le plus précieux qui fut exhibé sur le char, place normalement réservée au *basileus*, fut une icône de la Vierge à l'Enfant prise en Bulgarie.¹²¹



Figure 1 : Le triomphe de Jean Tzimiskès, Chronique de Skylitzès de Madrid, Palerme ? (Madrid, Biblioteca Nacional de Espana, Vitr. 26-2, f. 172)

120 LÉON LE DIACRE, p. 188 ; SKYLITZÈS, p. 258; ZONARAS, p. 925.

121 *Ibid.*, p. 189 : « Il accepta les couronnes et les sceptres, accordant en échange des gratifications bien supérieur en valeur. Mais il ne souffrit pas de monter sur le char: il posa sur le trône du char, en or martelé, l'icône de la mère de Dieu tenant ses bras le Verbe divino-humain, qu'il avait prise en Mœsie, après avoir placé au-dessous les vêtements pourpres des Mœsiens et leurs couronnes. » ; SKYLITZÈS, p. 259 : « Mais lui, qui voulait éviter toute arrogance et manifester au contraire sa modération, s'il accepta les couronnes qu'on lui présentait, c'est monté sur un cheval blanc qu'il célébra son triomphe, tandis que, sur le char, il fit mettre les robes royales des Bulgares avec au-dessus une icône de la Mère de Dieu protectrice de la Ville, ordonnant qu'il le précédât ».

Les implications de ce triomphe impérial sont nombreuses. Tout d'abord par la mise en scène de « l'humilité » de Jean Tzimiskès, la victoire militaire est mise en valeur par l'appui de la volonté divine. L'objet maître qui est « *l'icône de la mère de Dieu tenant dans ses bras le Verbe divino-humain* » devient l'incarnation de cette élection divine. La *Théotokos* des Bulgares est donc un objet de grande valeur pour les Byzantins. Elle représente un triomphe militaire sur des populations païennes (les Rus) mais surtout sur un autre peuple chrétien (les Bulgares) avec l'extension du domaine impérial sur la terre des Bulgares. L'innovation du triomphe est de symboliser le triomphe de la vraie foi sur d'autres peuples chrétiens¹²². À la fin du X^e siècle, nous sommes dans un moment d'extension du territoire impérial. Les premiers triomphes militaires étaient marqués sur des populations musulmanes en Orient. Avec la domination militaire dans les Balkans, l'idéologie byzantine intègre les populations chrétiennes d'une manière nouvelle¹²³.

Avec le triomphe de l'empereur Jean Tzimiskès, nous pouvons constater à quel point la situation a changé par rapport au mariage impérial de 927, la pacification du monde chrétien œcuménique n'est plus le fait d'une concorde entre chrétiens comme le voulait l'oraison de Daphnopatès. Au contraire, c'est la pacification par le biais de la guerre et des victoires militaires qui a permis aux Byzantins de stabiliser *l'oïkoumène*, l'intégration est devenue le fruit de la force. La nouvelle relique bulgare placée à Constantinople signifiait l'absorption des Bulgares chrétiens à l'ordre byzantin. Dans le cadre des conflits qui ont opposé les Bulgares et les Byzantins, à la fin du X^e siècle et au début du XI^e siècle, nous pouvons constater que la religion de leur adversaire n'était nullement un élément exclusif à l'idéologie byzantine. Que ce soit dans le cadre d'une conversion, d'une alliance matrimoniale ou d'un triomphe militaire, la religion commune des deux peuples facilite l'idée d'une pacification d'un peuple sur un autre.

C) La domination byzantine de la Bulgarie : un triomphe du christianisme constantinopolitain ?

La fin du royaume bulgare en 1018 initiait une phase nouvelle dans l'histoire de *l'oïkoumène* des Byzantins, de la fin du VII^e siècle jusqu'au X^e siècle les Byzantins avaient idéologiquement délégué la protection du Danube face aux incursions des nomades des steppes. Aux XI^e et XII^e siècles ce sont les Byzantins eux-même qui devront défendre la difficile frontière danubienne face aux

122 M. McCORMICK, *Eternal Victory, Triumphal Rulership in Late Antiquity, Byzantium and the Early Medieval West*, Cambridge, 1986, pp. 171-174.

123 E. McGEER, *Sowing the dragon's teeth, byzantine warfare in the tenth century*, Washington D.C., 2008, pp. 329-360. ; J. ROMANE, *Byzantium Triumphant, The military history of the byzantines 959-1025*, Barnsley, 2015. ; A. KALDELLIS, *Streams of Gold, Rivers of Blood, The Rise and Fall of Byzantium, 955 A.D to the First Crusade*, Oxford, 2017, pp. 20-152.

nomades, comme à l'époque paléo-byzantine. L'intégration forcée des nombreuses populations chrétiennes qui parcouraient l'ancien empire bulgare n'était pas un facteur négligeable pour un empire qui se trouve alors dans l'une de ses plus grandes phases d'extension territoriale. Cette extension territoriale a su aussi renforcer la position du patriarche de Constantinople qui obtenait alors sous sa juridiction toutes les conquêtes que les Byzantins avaient obtenues en Orient.

Le *basileus* Basile II conscient de cette extension de la juridiction de Constantinople a préféré maintenir une forme d'équilibre en nommant en main propre un archevêque bulgare à Ohrid qui administrait alors son archevêché qui correspondait à l'immense territoire de l'empire bulgare¹²⁴. Cette concession, faite par Basile II, est importante, car elle témoigne de la continuité institutionnelle du patriarche de Bulgarie dans l'empire byzantin. L'autocéphalie de l'église n'était plus, mais Basile II maintenait le même cadre linguistique et géographique pour l'administration d'un archevêque¹²⁵.

Cette position favorable à l'égard des Bulgares était conjointe avec des avantages fiscaux qui maintenaient le paiement en nature des impôts. Cette position va se détériorer vers le milieu du XI^e siècle avec des mesures fiscales et l'imposition d'archevêques grecs et non plus bulgares.¹²⁶ Dans le cadre de la domination byzantine en Bulgarie (1018-1185) nous avons la chance de disposer de deux témoignages d'administrateurs grecs comme Théophylacte Héphaïstos et Grégoire Antiochos, le premier ayant été au sommet de la hiérarchie en tant qu'archevêque d'Ohrid. La question de l'importance du christianisme de ses nouveaux sujets impériaux est problématique, car elle est confrontée à l'apparition d'un nouveau phénomène dans nos sources du XI^e et XII^e siècles que sont les accusations d'hérésie à l'égard de populations balkaniques.

Hors de ce cadre polémique, les historiens byzantins n'évoquent que rarement le thème de la foi de ces nouveaux sujets. Michel Psellos, qui est souvent cité comme l'une des figures littéraires les plus importantes du XI^e siècle, incarne à la perfection la vision constantinopolitaine que nous avons évoquée précédemment. Les Bulgares n'apparaissent que dans le cadre des rebellions, car ils sont une menace pour la capitale¹²⁷.

L'éloignement du cœur de la romanité est toujours l'une des causes du mépris et/ou du désintérêt des historiens byzantins pour la Bulgarie. Comme l'a montré Paul Stephenson, l'éloignement de Constantinople est perçu par Grégoire Antiochos, comme une forme d'affaiblissement biologique.

124 P. STEPHENSON, *Byzantium's Balkan Frontier : A Political Study of the Northern Balkans, 900-1204*, Oxford, 2000, pp. 66-79 ; P. STEPHENSON, *The legend of Basil the bulgar-slayer*, Oxford, 2003 pp. 32-49.

125 I. ILIEV, « The First Two Centuries of the Archbishopric of Ohrid », in : *State And Church Studies in Medieval Bulgaria and Byzantium*, sous la dir. De V. GJUZELEV et K. PETKOV, Sophia, 2011 p. 237-252.

126 F. CURTA, *Southeastern Europe in the Middle Age, 500-1250*, New York, 2006, pp. 282-286.

127 E. LIMOUSIN, « Michel Psellos et la Bulgarie », in : *Bulgaria Mediaevalis*, 2011, Festschrift in Honour of Professor Vassil Gjuzelev, 2011/2 (2), pp. 517-528.

Le territoire barbare est en lui-même vecteur de maladie¹²⁸. Dans les lettres de Théophylacte Hépaïstos, nous pouvons observer deux moments complémentaires dans ses épistolaires. Un premier moment du point de vue d'un ancien constantinopolitain où la Bulgarie est un désert civilisationnel religieux et l'auteur en tant que membre étranger se lamente de son éloignement. « *C'est pourquoi je descends chez les Bulgares, moi un vrai Constantinopolitain* »¹²⁹. Un second moment où l'archevêque se retrouve finalement acclimaté à la Bulgarie. « *Tu me racontes mon propre songe, ô le plus cher d'entre les hommes, quand tu me dis que tu es devenu un barbare au milieu des Bulgares. Eh bien, juge en quelle quantité j'ai bu à la coupe de la grossièreté, moi qui vis depuis tant d'années loin des régions de la sagesse, et à quel point je suis enivré d'amousia...En conséquence, nous qui sommes depuis longtemps chez les Bulgares, nous voyons la grossièreté partager maintenant notre train de vie et notre foyer* »¹³⁰. Ce genre de propos est aussi partagé par Grégoire Antiochos. La barbarie n'a pas qu'une forme endémique mais peut relever d'une forme épidémique qui peut atteindre n'importe quel civilisé. Ainsi Théophylacte, si il a appris à s'acclimater à ce territoire barbare, considère toujours l'espace en lui même comme barbare.

L'auteur à la tête d'un archevêché, témoigne malgré tout de sa volonté de protéger les populations bulgares qui sont ses sujets. Dans une lettre à Jean Comnène, Théophylacte appelle à sa compassion afin qu'il ne lève aucun soldat dans le thème d'Ohrid qui serait selon lui bien trop vide et bien trop petit.¹³¹ Une information qui pourrait nous paraître douteuse quand nous savons que le thème d'Ohrid regroupait militairement les nombreux espaces que l'ancien empire bulgare contrôlait. Comme nous allons le voir dans le second chapitre de ce mémoire, Théophylacte utilise sans concession des expressions et des dénominations barbares pour qualifier ses propres sujets. Mais dans un second temps, il s'inscrit pleinement dans la tradition écrite chrétienne mise en place par les premiers lettrés bulgares.

L'une des œuvres majeurs de l'archevêque byzantin est une hagiographie du saint bulgare Clément d'Ohrid, l'inventeur supposé de l'alphabet cyrillique. Toujours hagiographique, dans *les quinze*

128 P. STEPHENSON, « Byzantine conception of Otherness after the Annexation of Bulgaria (1018) », in : *Strangers to Themselves : The byzantine Outsider*, D. C. SMYTHE (éd.), Brighton, 1998, p. 245 : « *Complementary imagery was used a century later by Gregory Antiochos, a military functionary posted to Bulgaria who felt sensations akin to Theophylact's seasonal affective disorder. For Gregory, who appears to have suffered from acute depression as a consequence of his feelings of geographical and cultural alienation, disease attacked the human body as barbarians assaulted the frontiers of the body politic. Thus, he wrote, 'barbaric illness invades the small town of our body, takes over the acropolis of the head, takes us alive like prisoners to a distant land, away from health and beyond the borders'.* » ; voir aussi pour les sensibilités liées du voyage hors de Constantinople : C. GALATORIIOU, « Travel and Perception in Byzantium », *Dumbarton Oaks Papers*, 47, 1993, pp. 221-241.

129 THÉOPHYLACTE D'OHRID, *Lettres*, 4, p. 136.

130 *Ibid.*, 34, pp. 242-245.

131 *Ibid.*, 24, p. 208 : « *En effet, le thème d'Achrida, notre très auguste protecteur, s'il n'est pas ménagé par ta main puissante, disparaîtra du cœur de la Bulgarie plus tôt qu'on ne le pense. Car il est minuscule misérable et peu peuplé.* »

martyres de Tibériopolis, il voit dans la conversion au christianisme des Bulgares l'appartenance à une nation sainte et au peuple de Dieu¹³².

Si Théophylacte d'Ohrid ne nie pas en soi la barbarie des nombreux sujets qu'il côtoie, il ne fait pas pour autant de doute que leur appartenance commune au christianisme est digne de respect. Plusieurs siècles après le moment de la conversion, l'idée d'une concorde entre les deux communautés chrétiennes avait été rejetée face à la domination militaire d'un groupe sur un autre. Le poids de l'entrée des Bulgares dans le christianisme n'a pas disparu des sources malgré l'établissement de cette domination politique. Les chroniques universelles du XII^e siècle comme celles de Constantin Manassès incluent cet événement dans l'histoire universelle des Byzantins. La chronique de Manassès est à ce égard remarquable comme exemple de transmission culturelle entre Byzantins et Bulgares¹³³. Avec l'établissement du second empire bulgare, la chronique sera traduite, réécrite et enluminée par les Bulgares. Les enlumineurs choisiront de mettre en scène le baptême de Boris, dans un ouvrage qui est pourtant issu d'un auteur étranger au domaine culturel des Bulgares. Chez Théophylacte, les problèmes de la vitalité du christianisme des Bulgares sont surtout négatifs, à cause de sa position géographique, de son climat défavorable et de la politique des précepteurs d'impôts. L'archevêque ne semble pas vouloir opposer idéologiquement les formes du christianisme bulgare et byzantin, qui sont à ses yeux issues d'une même source. Dans le cadre d'une vision œcuménique, la religion des Bulgares était globalement vue comme un vecteur d'unité pour la pérennité de leur empire. Même si nous sommes dénués de sources ethnographiques pour l'époque méso-byzantine, nous pouvons constater que la vision de la barbarie des Byzantins est bien plus protéiforme qu'il n'y paraît et, malgré l'appellation générale stéréotypée, la foi des populations barbares est bien prise en compte. L'hérésie semble donc être le seul phénomène qui voit apparaître une opposition idéologique dans les croyances chrétiennes de leurs sujets.

3) *Les Bulgares et les hérétiques*

Dans notre introduction, nous avons indiqué dans la partie historiographique l'importance du renouveau des études sur l'hérésie en Occident. Sans pour autant plaider une telle ambition dans le cadre des études byzantines, les représentations des Bulgares semblent être un terrain fertile pour revenir sur les sources byzantines qui traitent des croyances dualistes. Nous n'allons pas décrire de manière exhaustive et chronologique l'histoire millénaire de l'hérésie qui a cohabité durant toute

132 P. STEPHENSON, « Byzantine conception of Otherness after the Annexation of Bulgaria (1018) », in : *Strangers to Themselves : The byzantine Outsider*, D. C. SMYTHE (éd.), Brighton, 1998, p. 248.

133 E. N. BOECK, *Imagining the Byzantine Past: The Perception of History in the Illustrated Manuscripts of Skylitzes and Manasses*, Cambridge, 2015, pp. 66-70.

l'existence de l'empire byzantin. Nous pouvons cependant essayer de détecter les particularismes de ces visions hérétiques.

Les Pères de l'Église furent les premiers à dénoncer des mouvements religieux contraires au dogme chrétien. La construction du dogme chrétien se trouvait encore à ses balbutiements. Les provinces orientales de l'Empire ont toujours été perçues comme des nids à hérésies, en particulier l'Asie Mineure¹³⁴. Cette situation s'est maintenue pendant plusieurs siècles. Quand l'iconoclasme frappait l'empire la province d'Asie Mineure apparaissait comme le lieu le plus iconoclaste.

L'apparition dans nos sources de nouvelles sectes comme les Pauliciens à la période méso-byzantine n'ont pas changé ce statut entretenu depuis l'Antiquité¹³⁵. Une certaine population orientale dynamique, les Arméniens pouvaient parfois être qualifiés d'hérétiques dans nos sources¹³⁶. À la fin du XI^e siècle, nous pouvons constater une rupture. Certes, comme au IX^e siècle de nouvelles hérésies apparaissent, mais leur présence se multiplie et leur espace de diffusion n'est plus le même¹³⁷. La péninsule balkanique est devenue un vaste espace politique majeur qui en terme de superficie s'équilibre avec l'Anatolie.

Les Bulgares en tant que peuple dominant démographiquement dans certaines régions des Balkans n'échappent pas aux nouvelles accusations d'hérésie. L'époque des Comnènes semble être un moment privilégié dans l'histoire de l'hérésie byzantine¹³⁸. Entre 1082 et 1170, dans les documents qui nous sont parvenus, vingt et un procès-verbaux sont liés à des accusations d'hérésie¹³⁹. Les accusations semblent porter sur des états parfois complémentaires, d'abord sur une pensée et une opinion hétérodoxes mais aussi dans un second temps sur une appartenance à une communauté organisée en opposition directe avec le dogme chalcédonien¹⁴⁰. C'est ce deuxième type d'accusations qui va ici nous intéresser.

134 P. CHARANIS, « Cultural Diversity and the Breakdown of Byzantine Power in Asia Minor », *Dumbarton Oaks Papers*, 29, 1975, pp. 1-20, Spéc. p. 13.

135 M. TSIBRANSKA-KOTOVA, « Paulicians Between the Dogme and the Legend », *Studia Ceranea*, 7, 2017, pp. 229-263.

136 G. DÉDÉYAN, « Les Arméniens sur la frontière sud-orientale de Byzance, fin IX^e - fin XI^e siècles », In: *La Frontière*, Y. ROMAN (éd.), 1993, pp. 67-85, spéc. p. 76.

137 E. MALAMUT, « Les hérésies à Byzance sous le règne d'Alexis I (1081-1118) », in *Politique, religion et laïcité*, C. PEYRARD (éd.), Aix-en-Provence, 2009, pp. 27-42.

138 E. PATLAGEAN, « Aveux et désaveux d'hérétiques à Byzance (XI^e-XII^e siècles). » In: *L'aveu. Antiquité et Moyen Âge. Actes de la table ronde de Rome (28-30 mars 1984)*, Rome, 1986, pp. 243-260 ; V. CASAMIQUELA GERHOLD, « Hétérodoxie théologique, orthodoxie ecclésiologique. Les procès d'hérésie à Byzance et la définition de l'ecclésiologie comnénienne », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA* [En ligne], Hors-série n° 7 | 2013, mis en ligne le 26 mars 2013, consulté le 06 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cem/12821>.

139 M. ATANASOVA, « Être « hérétique » à Byzance à l'époque des Comnènes », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 87, 2009, pp. 533-534.

140 *Ibid.*, pp. 534-540.

A) Le problème bogomile et la Bulgarie

Le bogomilisme est sans aucun doute l'un des mouvements dualistes qui fut le plus combattu par les Byzantins au cours de la dynastie des Comnènes¹⁴¹. La filiation qu'il y a entre le bogomilisme et le royaume bulgare a été majoritairement privilégiée par les historiens. Un document unique en son genre, a joué un grand rôle dans la solidification de cette opinion ; le traité du prêtre bulgare Cosmas¹⁴². Ce texte probablement rédigé dans la seconde moitié du X^e siècle, est un écrit polémique sur l'apparition d'une forme de dissidence religieuse orchestrée par un pape bulgare du nom de Bogomil. Le texte a connu une large diffusion dans le monde slave en particulier en Russie à l'époque moderne, car les neufs manuscrits dont nous disposons sont tous issus de cette aire géographique¹⁴³.

Avant l'utilisation des manuscrits slaves, le mouvement bogomile avait été étudié dans le tournant du XVIII^e et XIX^e siècles par des savants allemands comme J. C. Wolf et J. L. Oeder¹⁴⁴. Sans lien direct avec la Bulgarie, le premier y voyait une secte hérétique et le second un mouvement de purification du christianisme qui fut injustement persécuté par les autorités médiévales. Avec les documents slaves, c'est dans la seconde moitié du XIX^e siècle que les historiens établirent un lien privilégié entre le mouvement et le royaume des Bulgares¹⁴⁵.

Les historiens ont cherché à relier ce mouvement avec les autres hérésies des sources byzantines. Ainsi, le déplacement de populations orientales en Occident par les empereurs byzantins aurait été la cause de la diffusion des nombreuses hérésies dans l'Empire. Par exemple, Constantin V Copronyme est évoqué comme le premier *basileus* qui aurait déplacé les pauliciens en Thrace, ce qui aurait généré un climat favorable au développement du bogomilisme¹⁴⁶. Une affirmation qui est audacieuse quand nous savons le contexte polémique du règne du *basileus* iconoclaste. Le rejet des icônes était la grande hérésie du VIII^e siècle, et non le paulicianisme qui le deviendra sous le règne de Basile I^{er} justement après la fin de l'iconoclasme. Ce circuit de déplacement des populations dans le sens inverse, c'est-à-dire d'Occident en Orient a aussi été défendu pour le développement du bogomilisme en Asie Mineure au XI^e siècle. Avant d'en venir à de tels liens de causalité, il faut appréhender les sources qui nomment directement ces hérésies.

141 M. H. CONGOURDEAU, B. MARTIN-HISARD, « Les institutions de l'Église byzantine », in : *Le Monde Byzantin II*, J. C. CHEYNET (éd.), Paris, 2006, pp. 120-122.

142 A. VAILLANT, « Le traité contre les Bogomiles du prêtre Cosmas. », *Revue des études slaves*, 21, fascicule 1-4, 1944, pp. 46-89.

143 *Ibid.*, p. 47.

144 D. OBOLENSKY, *The Bogomils: A Study in Balkan Neo-Manichaeism*, New York, 1948, p. VII.

145 *Ibid.*, p. VIII.

146 *Ibid.*, pp. 60-61.

Si nous revenons au milieu du X^e siècle dans le traité du prêtre Cosmas, nous pouvons constater comme l'affirme justement Dimitri Obolensky, que jamais l'auteur bulgare ne parle d'un mouvement bogomile comme le feront les Byzantins¹⁴⁷. Si Cosmas cite au début de son texte le nom de l'instigateur de ce mouvement, il préfère qualifier les sectateurs du nom d'hérétiques. À l'exception d'une lettre obscure du patriarche de Constantinople Théophylacte au tsar Pierre qui évoque des Manichéens¹⁴⁸, aucune source byzantine du vivant de l'empire bulgare n'évoque directement une présence d'hérétiques en Bulgarie.

Le mot même de bogomile finira par apparaître dans nos sources dans le milieu du XI^e siècle. Un moine du nom d'Euthyme du monastère de la Peribleptos dénonce plusieurs mouvements hérétiques qui aurait infiltré le monde monastique. L'auteur cite les Phoundagiagites en Phrygie, mais aussi un moine du nom de Jean Tzourillas, qui contrairement aux dires de Cosmas, est présenté comme le fondateur du mouvement sectaire bogomile (*πρώτος τῆς νεολέχτου άσεβοῦς αὐτῶν θρησχείας*)¹⁴⁹. Chez Euthyme, les différentes appellations ne seraient donc que des variations locales, phoundagiagites dans le thème d'Opsikion et bogomiles dans le thème des Kibyrrhaiotes¹⁵⁰. Comme nous pouvons le constater d'un cadre occidental et laïc chez le bulgare Cosmas nous sommes passés à un cadre oriental et monastique dans l'écrit d'Euthyme.

Le mot de bogomilisme sera repris par un autre Euthyme du nom de Zigabène dans sa *panoplie dogmatique*. Le nouveau auteur byzantin va alors dénoncer un mouvement hérétique du nom de bogomile¹⁵¹. Nous sommes toujours dans un cadre monastique mais nous nous situons maintenant à Constantinople. La panoplie dogmatique est, avec le traité de Cosmas, le document le plus important sur le mouvement religieux. Dans cet ouvrage essentiel qui fut une commande impériale du *basileus* Alexis I^{er}, l'auteur décrit la secte religieuse comme un phénomène qui : "*est apparu récemment, dans notre génération*"¹⁵². La doctrine est nouvelle, mais peut se rapprocher d'autres mouvements anciens comme le massilianisme.

Il semblerait que pour les auteurs byzantins le traité du prêtre Cosmas ne soit pas connu. Le document n'a peut-être pas bénéficié d'une diffusion importante dans l'empire byzantin. De ce fait, aucune référence n'est faite sur le fondateur supposé de la secte qui finira par incarner le mouvement bogomile. Le fait qu'Euthyme Zigabène l'évoque comme un mouvement récent a posé

147 *Ibid.*, p. 119.

148 G. MINCZEW, « Remarks on the Letter of the Patriarch Theophylact to Tsar Peter in the Context of Certain Byzantine and Slavic Anti-Heretic Texts », *Studia Ceranea*, 3, 2013, pp. 113–130.

149 M. JUGIE, « Phoundagiagites et Bogomiles. » In: *Échos d'Orient*, 12, n°78, 1909. p. 260.

150 *Ibid.*, p. 259 ; E. PATLAGEAN, « Aveux et désaveux d'hérétiques à Byzance (XIe-XIIe siècles). » In: *L'aveu. Antiquité et Moyen Âge. Actes de la table ronde de Rome (28-30 mars 1984)*, Rome, 1986, p. 246

151 EUTHYME ZIGABÈNE, *Panoplie Dogmatique*, pp. 180-206.

152 *Ibid.*, p. 181 ; G. MINCZEW, « Remarks on the Letter of the Patriarch Theophylact to Tsar Peter in the Context of Certain Byzantine and Slavic Anti-Heretic Texts », *Studia Ceranea*, 3, 2013, pp. 119-120.

de nombreux problèmes aux historiens qui ont essayé d'établir une filiation claire entre les différents mouvements d'hérétiques qui auraient parcouru l'Europe¹⁵³.

Le document est malgré tout exceptionnel car l'auteur est le seul à faire une filiation directe entre le mouvement et la langue bulgare par l'intermédiaire de l'étymologie. Car *bog* signifie dans la langue bulgare dieu, et *milon* ayez pitié.¹⁵⁴ L'auteur est conscient d'une origine étymologique bulgare du mot bogomilisme et cependant les personnes qui diffusent cette hérésie ne sont jamais décrites comme étant des Bulgares.

La postérité de l'œuvre d'Euthyme Zigabène a facilité la diffusion du terme comme nous pouvons le constater dans l'*Alexiade* d'Anne Comnène. Dans son ouvrage dédié à la gloire de son père, qui a combattu fermement les différentes hérésies, la première mention des bogomiles apparaît dans sa description de la ville de Thrace de Philippolis. La ville est décrite alors comme un centre infesté d'hérétiques en tous genres comme les pauliciens et les bogomiles mais, l'auteur ouvre sa description en disant : « *car les Arméniens ont pris possession de la ville et ceux qu'on appelait bogomiles (je parlerais d'eux et de leurs hérésies plus tard au moment opportun)* »¹⁵⁵. Dans cette description, la seule ethnie qui est directement nommée est celle des Arméniens et l'auteur n'indique en rien la diffusion de l'hérésie bogomile dans les populations slaves. Nous reviendrons sur la description toute particulière de Philippopolis, car le bogomilisme ne l'intéresse pas dans ce cadre-là, mais dans un cadre similaire à celui d'Euthyme Zigabène qui est celui de la ville de Constantinople.

Le procès retentissant du moine Basile le bogomile est le moment où le développement de l'hérésie est le plus décrit par Anne Comnène. Les disciples du moine hérétique vivant cachés parmi la population, c'est grâce à une ruse d'Alexis Comnène que les autorités ont pu enregistrer le "dogme" de Basile et ainsi le condamner lui et ses disciples au bûcher. Malgré les nombreuses descriptions du déroulé de l'affaire jusqu'au bûché dans l'hippodrome, nous n'avons pas d'information sur ses croyances. Pour les indications supplémentaires sur l'hérésie, des propres mots d'Anne Comnène : « *je ne souhaite pas souiller ma langue. Et ceux qui souhaitent comprendre l'hérésie des bogomiles. Je me référerai au livre intitulé la panoplie dogmatique compilée sur l'ordre de mon père* »¹⁵⁶.

153 R. MORGHEN, « Problèmes sur l'origine de l'hérésie au Moyen Age », *Revue Historique*, 236, 1966, pp. 1-16

154 G. MINCZEW, « Remarks on the Letter of the Patriarch Theophylact to Tsar Peter in the Context of Certain Byzantine and Slavic Anti-Heretic Texts », *Studia Ceranea*, 3, 2013, p. 119 : « Κατὰ Βογομίλων. Βόγον μὲν γὰρ ἡ τῶν Βουλγάρων γλῶσσα καλεῖ τὸν Θεόν, Μίλον δὲ τὸ ἐλέησον. Εἴη δ' ἂν Βογόμιλος κατ' αὐτοῦς ὁ τοῦ Θεοῦ ἔλεος ἐπιστώμενος. Ἡ τῶν Βογομίλων αἵρεσις οὐ πρὸ πολλοῦ συνέστη τῆς κατ' ἡμᾶς γενεᾶς, μέρος οὕσα τῆς τῶν Μασσαλιανῶν, καὶ συμφερομένη τὰ πολλὰ τοῖς ἐκεῖνων δόγμασι, τινὰ δὲ καὶ προσεξυροῦσα, καὶ τὴν λύμην αὐξήσασα. ».

155 ANNE COMNÈNE, *Alexiade*, p. 273.

156 *Ibid.*, p. 293.

Les disciples de Basile qui furent graciés par l'empereur après la mort de leur chef, ne sont jamais décrits selon leurs origines et nous n'avons aucune preuve qu'ils étaient issus de l'empire bulgare.

Nous pourrions continuer indéfiniment cette chronologie hérétique. Les accusations de bogomilisme ont été nombreuses au cours du XII^e siècle chez des personnalités comme Constantin Chrysomalus ou Niphon. Dans un de ces exemples nous sommes toujours dans un cadre monastique et proche des milieux constantinopolitains¹⁵⁷.

Dans chacune de ces affaires, le lien avec le monde slave semble ténu. À l'exception d'une déclaration de Théodore Balsamon qui indiquerait que des thèmes slaves seraient envahis d'hérétiques bogomiles en particulier dans les forteresses¹⁵⁸, les auteurs byzantins ne semblent pas faire le lien entre la Bulgarie et le bogomilisme comme les historiens modernes l'ont fait au XX^e siècle. Dans un article intitulé : "*Byzantine heresy. A Reinterpretation*" l'historienne Nina Garsoian apporte des conclusions particulièrement enrichissantes sur l'état des études sur les hérésies byzantines en 1971. Parmi ses nombreuses conclusions, l'une d'elles doit retenir notre attention et concerne ce problème de lien entre les Bulgares et l'hérésie bogomile. « *Il paraît incroyable que l'aristocratie byzantine de la fin du XI^e siècle, supposément imprégnée par l'hérésie, soit d'origine slave, ou qu'Anne Comnène, qui prend invariablement un tel plaisir à dénoncer la rudesse barbare de tous les étrangers, y compris le grand philosophe Jean Italos, aurait échoué à faire ceci dans le cas de Basile le Bogomile, si cela avait été justifié ou possible* »¹⁵⁹. Byzance, qui était pourtant si fière de son identité supérieure aux autres peuples étrangers, n'a en effet jamais décrit le bogomilisme comme une hérésie étrangère hors du monde byzantin.

Une affiliation claire avec la Bulgarie aurait pu être un moyen efficace de discréditer cette nouvelle secte et pourtant les auteurs byzantins ne l'ont jamais fait. Si l'hérésie a potentiellement existé, elle n'apparaît pas dans nos sources comme un mouvement qui privilégiait les populations étrangères qui se seraient réfugiées à Constantinople. Des propres mots de Nina Garsoian nous devons arrêter les « *expéditions archéologiques et chasses rurales aux sorcières* »¹⁶⁰. Nous devons comprendre ces phénomènes par le biais de leur contexte intellectuel et spirituel. Un auteur byzantin aussi important dans ce domaine que Théophylacte d'Ohrid qui a pourtant passé une grande partie de sa vie au contact des Bulgares, n'a jamais qualifié ses sujets de bogomiles. Tous ces éléments nous amènent

157 E. PATLAGEAN, « Aveux et désaveux d'hérétiques à Byzance (XIe-XIIe siècles). » In: *L'aveu. Antiquité et Moyen Âge. Actes de la table ronde de Rome (28-30 mars 1984)*, Rome, 1986, pp. 243-260.

158 D. OBOLENSKY, *The Bogomils: A Study in Balkan Neo-Manichaeism*, New York, 1948, p. 229.

159 N. G. GARSOIAN, « Byzantine Heresy. A Reinterpretation », *Dumbarton Oaks Papers*, 25, 1971, pp. 92-93 : « *It seems incredible that the Byzantine aristocracy of the late eleventh century, allegedly permeated by the heresy, was of Slavic origin, or that Anna Comnena, who invariably take such pleasur in expatiating on the barbarian loutishness of all foreigners, including the great philosopher John Italos, should have failed to do so in the cas of Basile the Bogomil, had this been warranted or possible* ».

160 *Ibid.*, p.113.

donc à cette conclusion. Les auteurs byzantins ne voyaient pas l'hérésie bogomile comme un phénomène propre aux populations bulgares. Les Bulgares ont-ils pour autant échappé aux accusations d'hérésie dans les sources byzantines ?

B) Des accusations d'hérésies manichéennes en Bulgarie ?

Dans l'*oikoumène* byzantine nous pouvons envisager que les Slaves christianisés aux rites byzantins disposaient de nombreux avantages par rapport aux autres interlocuteurs de Byzance. Les interlocuteurs en Orient étaient incarnés par la domination musulmane et l'islam était perçu comme une dérive doctrinale aussi grave que les nombreuses autres hérésies. Pour l'Occident latin, l'implication des puissances européennes à l'époque des Comnènes n'était pas non plus perçue positivement et la doctrine catholique finit par être considérée comme une dérive malsaine de l'orthodoxie.

Lorsque l'empire bulgare était encore païen, les persécutions contre les populations chrétiennes étaient perçues comme des marques de l'impiété des souverains¹⁶¹. Avec la christianisation, nous pouvons voir comment cette situation a changé dans les sources byzantines. Les souverains du X^e siècle témoignaient d'un grand attachement aux dogmes chrétiens que les Byzantins défendaient. Dans les sources byzantines, les populations bulgares ne sont certes pas mises en avant, mais nous n'avons pas d'accusation systématique d'hérésie parmi la population.

Paradoxalement, la seule source grecque du vivant du royaume bulgare qui semble indiquer une présence d'hérétiques vient d'une initiative du tsar Pierre I^{er} lui-même qui aurait envoyé une lettre à Théophylacte de Constantinople. Cette lettre est aujourd'hui perdue, mais nous disposons de la réponse du patriarche de Constantinople. En ce qui concerne le contenu de cette lettre, nous voyons l'apparition du terme *ἡ νεοφανῆς αἵρεσις* qui a été interprétée comme une preuve précoce de l'apparition du bogomilisme en Bulgarie¹⁶².

Une telle conclusion semble compliquée à soutenir ; Cosmas ne parlait pas de bogomile, mais d'hérétique sous la domination d'un pape qui portait ce mot. Le néologisme de bogomilisme est le fait d'auteurs byzantins postérieurs qui ne connaissaient probablement pas l'œuvre du prêtre bulgare. Au X^e siècle, nous nous situons encore dans un contexte hérétique différent de celui des Comnènes, les comparaisons avec le paulicianisme ne sont pas un hasard, il s'agissait encore à cette époque du mouvement sectaire le plus dénoncé par les sources byzantines. Nous l'avons dit précédemment le mot de bogomile n'est pas prononcé dans la lettre, nous retrouvons plutôt les termes anciens de

161 P. SOPHOULIS, *Byzantium and Bulgaria 775-831*, Leiden, 2012, pp. 287-306.

162 G. MINCZEW, « Remarks on the Letter of the Patriarch Theophylact to Tsar Peter in the Context of Certain Byzantine and Slavic Anti-Heretic Texts », *Studia Ceranea*, 3, 2013, p. 117.

manichéens et de pauliciens¹⁶³. Nous sommes dans un moment de consolidation de l'église bulgare et le tsar Pierre cherche à être le plus proche du dogme chrétien¹⁶⁴.

Dans un contexte d'expansion de l'Église bulgare, il n'est pas étonnant de voir la diffusion du terme de manichéen. En effet ne devrions-nous pas plutôt y voir une conséquence de la traduction slave des auteurs chrétiens de la fin de l'Antiquité ? Plus que l'hérésie en elle-même, le tsar n'a pas communiqué avec le patriarche pour l'informer d'une dissidence religieuse, mais pour savoir comment lutter contre une potentielle hérésie. Le cœur même du document se situe sur la place de l'Église dans la législation judiciaire contre des hérétiques. Comme le *basileus*, le tsar Pierre témoigne de sa foi dans une lutte par des moyens appropriés contre les mêmes hérésies qui frappent l'empire byzantin et, dans ce cas, il s'agit du paulicianisme.

Les conceptions byzantines de l'hérésie sont particulièrement étendues. Si les populations hellénophones pouvaient être des victimes de l'hérésie, il ne semble pas faire de doute que dans cette même conception le poison de l'hérésie pouvait s'infiltrer dans les populations locales. Constantinople en tant qu'incarnation du cœur de la chrétienté ne pouvait pas permettre la diffusion d'une croyance hétérodoxe au sein de la tête de l'orthodoxie.

Le problème de cette conception apparaît alors comme évident ; qu'en était-il pour les provinces situées au-delà de la capitale ? Ces zones qui de par la nature même de leur position devaient être perçues comme des lieux propices à hérésie, car l'État ne pouvait les combattre aussi efficacement que dans la capitale¹⁶⁵. Nous l'avons vu précédemment, l'hérésie peut frapper des territoires slaves comme semblent l'indiquer Théodore Balsamon même si l'indication des forteresses rend le propos ambigu, car est-ce la population locale slave qui est hérétique ou les soldats non-slaves sensés la surveiller qui sont hérétiques ? Au delà de ce problème, Théodore Balsamon figure parmi les auteurs les plus directs sur la question des provinces « *Nous laissons les habitants des villes et des villages bogomiles dévier de la foi et mourir hérétiques. S'il nous en tombe un sous la main dans la capitale, nous le punissons sévèrement* »¹⁶⁶. Une telle affirmation aussi catégorique ne peut que nous laisser dans l'ombre l'importance de l'hérésie provinciale. Encore une fois, nous avons là un témoignage singulier de la mégacéphalie de la capitale de l'empire byzantin à l'époque méso-byzantine. Les sources montrent en effet, que les affaires d'hérésie les plus graves se situent toujours à Constantinople. Il est pourtant difficilement envisageable que l'autorité impériale aussi limitée soit-elle dans certaines provinces, ait pu volontairement se refuser d'intervenir dans le cadre de

163 *Ibid.*, p. 117 : « *Μανιχαϊσμός γάρ ἐστι παυλιανισμῶ συμμιγής, ἢ τούτων δυσσέβεια...* ».

164 I. BILIARSKY, « ST. PETER (927-969), Tsar of the Bulgarians », in : *State And Church Studies in Medieval Bulgaria and Byzantium*, V. GJUZELEV et K. PETKOV (éd.), Sophia, 2011, pp. 173-188.

165 J. C. CHEYNET, « Les limites du pouvoir à Byzance: une forme de tolérance? », in : *Toleration and Repression*, K. NIKOLAOU (éd.), Athènes, 2002, pp. 15-28.

166 *Ibid.*, p. 24.

certaines circonstances provinciales qui auraient pu être assimilées à des mouvements de dissidences religieuses.

L'empereur en tant que gardien de la foi orthodoxe ne pouvait pas laisser la majorité de ses sujets sous l'emprise de croyances hétérodoxes. Une telle conception de l'empire à la fin du XII^e siècle, signifierait alors que la capitale serait devenue le lieu unique de l'expression de la foi orthodoxe. C'est pourquoi nous allons essayer de nuancer ce propos avec un exemple où l'empereur combat l'hérésie non seulement dans un lieu situé hors de Constantinople, mais aussi dans un territoire sous influence bulgare.

Dans cette étude, j'aimerais revenir sur un témoignage qui est celui de la description de la ville de Philippopolis par Anne Comnène. L'exemple est original car la ville a un statut particulier dans la mesure où elle a été longtemps la capitale romaine des provinces de Thrace et qu'elle est devenue une ville bulgare pendant plusieurs siècles. Ainsi la ville a une identité à la fois gréco-romaine et bulgare, ce qui n'est nullement caché par la princesse impériale. La description fait suite au début des conflits avec les Coumans, Alexis décrit de manière détaillée la ville dans sa topographie et dans son onomastique. Elle fait de l'empereur romain Philippe l'Arabe (et non le macédonien comme elle le précise) le responsable de l'agrandissement des murs de la ville et la source du nom de la ville byzantine, sans doute sous l'inspiration de l'historien Jordanès. Les nombreuses traces archéologiques de l'architecture romaine dans la ville semblent avoir marqué l'impératrice : *"de toute évidence, cela avait dû être une grande et belle cité"*¹⁶⁷. L'image positive de l'ancienne ville romaine est pourtant endommagée par la phrase suivante qui raconte comment la ville fut le fruit de nombreux conflits et conquêtes avec ses voisins du Nord comme les Bulgares et les Scythes : *"Après, les Taures et les Scythes asservirent la ville dans les temps passés, elle a été réduite à l'état dans lequel nous l'avons trouvée pendant le règne de mon père et a conjecturé que elle devait être très grande"*¹⁶⁸. L'affirmation d'Anne Comnène n'est pas sans fondement tant la ville a été le fruit de nombreux conflits entre l'empire byzantin et l'empire bulgare. Ce dernier s'est emparé d'elle probablement au début du IX^e siècle¹⁶⁹.

La représentation n'est en rien nouvelle ; nous voyons dans l'histoire de la ville, la décadence d'une ville glorieuse qui tombe en ruines après avoir été conquise par des barbares. Cependant la décadence ne s'arrête pas là et la phrase suivante est encore plus significative. *"Le chef de ses malheurs fut la résidence de tant d'hérétiques. Car les Arméniens ont pris possession de la ville et des soi-disants bogomiles (je parlerai d'eux et de leur hérésie plus tard, à un moment opportun), et même ces païens les plus impies, une émanation de la secte manichéenne, fondée comme leur nom*

167 ANNE COMNÈNE, *Alexiade*, p. 271.

168 *Ibid.*, pp. 271-272.

169 P. SOPHOULIS, *Byzantium and Bulgaria 775-831*, Leiden, 2012, pp. 214-215.

l'indique par Paul et Jean, deux hommes qui avaient bu l'hérésie non diluée de Manes et l'avaient transmise à leurs disciples."¹⁷⁰ Comme nous l'avons dit précédemment, ce sont les Arméniens qui sont directement cités dans la propagation de l'hérésie, mais cette propagation est la suite de la conquête de la ville romaine par les barbares slaves dans le récit d'Anne Comnène. Les Bulgares ne sont pas évoqués directement en tant qu'hérétiques comme nous pouvons le voir dans *l'Alexiade*. Les actions militaires néfastes sont cependant mises en avant dans le propos de l'auteur. Les Bulgares ont aidé indirectement à l'infiltration de l'hérésie dans la ville. Après une description obscure de la doctrine manichéenne mêlée à des conceptions platoniciennes, Anne Comnène explique les raisons de l'arrivée de l'hérésie dans la région.

Ce sont les actions de l'empereur Jean Tzimiskès, en transférant des populations orientales en Europe pour combattre les Bulgares, qui auraient provoqué l'infiltration de l'hérésie dans la région de Thrace. Dans ce discours, ce sont encore les populations arméniennes qui sont visées mais d'autres vagues de migrations sont décrites comme une augmentation du phénomène hérétique. L'auteur indique que : "*Tous les habitants de Philippopolis étaient manichéens exceptés quelques-uns, ils tyrannisaient les chrétiens et leur pillaient leurs biens, se moquant des envoyés de l'empereur. Ils ont augmenté en nombre jusqu'à ce que tous les habitants soient manichéens*"¹⁷¹. Avant de combattre les Coumans, Alexis est présenté comme un pasteur qui grâce à sa maîtrise des lettres et à ses discours pieux, réussit à repousser le flux de l'hérésie. La mise en valeur passe aussi par la comparaison, elle le compare ainsi à un nouveau Constantin qui a permis le baptême de nouveaux chrétiens. La comparaison se prolonge avec la fondation d'une ville à côté de Philippopolis qui prend le nom d'Alexiopolis¹⁷².

Les Manichéens les moins éminents furent transférés dans ce *castrum*, où des terres leur furent données. Le combat de l'hérésie chez Alexis I^{er} prend ici toute les formes d'une réorganisation militaire et urbaine d'un espace qui est resté bien trop longtemps sous domination étrangère. Cette victoire doit être mise en perspective avec un autre exploit décrit en même temps par l'historienne : le triomphe militaire d'Alexis sur les Coumans.

Nous ne pouvons prouver les affirmations d'Anne Comnène que toute la population était manichéenne, cependant, il ne fait pas de doute que l'auteur inclut bien évidemment les populations slaves dans le giron de l'hérésie. La diffusion de l'hérésie dans les sources byzantines reste toujours un phénomène ambigu quand on voit que c'est le transfert d'hérétiques christianisés par Jean I^{er} qui a provoqué l'infiltration hérétique. Les mesures des empereurs ont-elles été insuffisantes ?

170 ANNE COMNÈNE, *Alexiade*, p. 272.

171 *Ibid.*, p. 273.

172 *Ibid.*, p. 274.

L'affiliation qu'il y a entre les Bulgares et les hérétiques existe bel et bien dans nos sources mais elle reste définitivement floue.

C) Bulgares, chrétiens ou hérétiques, synthèse

L'hérétique dans les sources byzantines semble être une incarnation particulière qui dépasse tout les cadres "classiques" des représentations byzantines. Géographiquement l'hérétique peut s'incarner à la province ou au cœur de la capitale. L'hérétique peut être incarné par des figures lâches comme de simples membres d'une population agricole ou des moines très influents¹⁷³. L'accusation chez les auteurs grecs a une telle valeur absolue que les auteurs byzantins ne cherchent même pas à questionner plus loin les origines des mouvements dualistes. Nous avons pourtant vu que les éléments étrangers (dans le cadre de cette étude sur les Bulgares), ne sont pas pour autant complètement indépendants. L'hérésie garde toujours un lien ténu avec certaines populations étrangères.

Nous l'avons vu dans ce chapitre, les Bulgares sont certainement dans une position délicate depuis la conversion de Boris-Michel. Cette situation ne s'est pas non plus simplifiée avec la domination byzantine. Au X^e siècle, quand la Bulgarie était indépendante et disposait de son propre patriarcat, les Byzantins avaient été forcés de reconnaître l'indépendance de cette autorité religieuse et ce, malgré leur prétention œcuménique¹⁷⁴.

Avec la nouvelle domination militaire sur la Bulgarie en 1018, les autorités religieuses grecques ont de ce fait, progressivement dû envisager l'intégration religieuse des populations slaves à l'*oikoumène*. Pendant deux siècles de domination byzantine, le poids de la conversion des Bulgares est resté un marqueur fort de l'idéologie byzantine. Son évocation dans les sources ne saurait être résumée à un simple procédé rhétorique.

Parmi tous les ennemis chrétiens de Byzance, les Bulgares avaient une position qui pouvait être conçue comme plus favorable à l'ordre byzantin. Contrairement à leurs homologues arméniens, leur population n'était pas porteuse d'hérésie et contrairement aux Latins, les Bulgares (et les Serbes) ne se sont pas soumis à l'obédience de Rome.

Cette position plutôt favorable pourrait se résumer par une définition somme toute assez limitée. Les Bulgares étaient certes des barbares chrétiens belliqueux, mais il n'était pas des déviants à la foi orthodoxe. Cette situation a été rendue possible grâce à leur position culturelle plus proche de

173 E. PATLAGEAN, « Aveux et désaveux d'hérétiques à Byzance (XIe-XIIe siècles). » In: *L'aveu. Antiquité et Moyen Âge. Actes de la table ronde de Rome (28-30 mars 1984)*, Rome, 1986, pp. 243-260.

174 K. MARINOW, « Living in peace : Byzantine-Bulgarian relations according to the homely On the peace treaty with the bulgarians », in: *Standards of Everyday Life in the Middle Ages and in the Modern times*, 3, actes du colloque (University St Cyril and St Methodius Veliko Tarnorvo, 11-23 mai 2013), Veliko Tarnorvo, 2014, pp. 271-283.

Constantinople que de Rome¹⁷⁵. Doit-on voir dans les accusations de manichéens, une véritable croyance dualiste ou une simple divergence dogmatique? Si la seconde réponse peut sembler à certains égards trop simpliste, elle nous permet peut-être de mieux comprendre certaines formes de représentations des hérétiques dans nos sources. Les Bulgares ont potentiellement échappé aux assimilations de manichéisme grâce à leur proximité du dogme conçu par les Byzantins¹⁷⁶.

En comparaison, les Arméniens, n'ont pas bénéficié d'un tel traitement de faveur quand on voit un document comme *l'Alexiade* de Anne Comnène ; la doctrine monophysite a probablement joué pour beaucoup dans les conceptions byzantines de l'hérésie. En tant que chrétiens, les Byzantins n'avaient qu'une seule attente à l'égard de leur voisin chrétien et celle-ci était la paix. Ces attentes ne se sont pas modifiées avec la conquête byzantine, au contraire, quand les Bulgares sont devenus des sujets impériaux, c'est la survie de la *taxis* qui a primé peu importe si des populations chrétiennes se révoltaient contre l'autorité politique. Nous verrons dans le troisième chapitre de cette étude que ces attentes en faveur d'une paix seront bafouées plusieurs fois par les souverains ou prétendants de l'empire bulgare, une conduite qui va être perçue négativement par les auteurs grecs et qui ne sera pas sans conséquence idéologique.

Nous devons donc en arriver à notre première conclusion pour cette étude. Si nous pouvons constater que le baptême des Bulgares n'a pas rejeté les populations slaves du domaine de la barbarie, elle n'a nullement été un facteur d'opposition idéologique pour les Byzantins. Toujours dans une optique visant à nuancer ces représentations des barbares chrétiens, nous avons vu que la position de chrétien subalterne n'était pas une exclusivité des Bulgares, c'était son éloignement de Constantinople qui en était la principale cause. Dans ce domaine-là, nous pouvons constater que les populations provinciales hellénophones n'ont pas été plus avantagées dans leur représentation par les lettrés constantinopolitains. Michel Choniates, un siècle plus tard, dans un hommage à Euripide, cite exactement la même phrase que Théophylacte d'Ohird pour évoquer la misère de sa situation à Athènes¹⁷⁷.

L'étude par le prisme de l'hérésie s'est révélée beaucoup plus infructueuse que l'on pouvait l'imaginer. Les travaux des historiens qui ont essayé de conceptualiser un mouvement homogène d'hérésie bulgare sous l'appellation de bogomilisme, se heurte pourtant à de nombreux problèmes.

175 M. MLADJOV, « Between Byzantium and Rome: Bulgaria and the West in the Aftermath of the Photian Schism », *Byzantine Studies*, 4, 1999, pp. 173-181.

176 G. BAKALOV, « Religious Aspect of Medieval State Ideology in the European Southeast », in : *State And Church Studies in Medieval Bulgaria and Byzantium*, V. GJUZELEV et K. PETKOV (éd.), Sophia, 2011, pp. 31-46. ; I. BILIARSKY, « Le tsar sur la montagne », in : *Histoire, mémoire et dévotion. Regards croisés sur la construction des identités dans le monde orthodoxe aux époques byzantine et post-byzantine*, R. G. PAUN (éd.), Seyssel, 2016, pp. 53-71.

177 P. STEPHENSON, « Byzantine conception of Otherness after the Annexation of Bulgaria (1018) », in : *Strangers to Themselves : The byzantine Outsider*, D. C. SMYTHE (éd.), Brighton, 1998, p. 250.

La cause de ces problèmes est dans l'analyse des documents qui présentent de manière différente ces dissidences religieuses. La grande variété des mouvements dualistes de l'empire byzantin dans l'espace et dans le temps, doit être mise en relation avec leur place dans le monde telle que la conceptualisaient les Byzantins. L'hérésie figure aussi dans les descriptions des auteurs en tant que phénomène religieux qui parcourt les territoires de l'*oikoumène*¹⁷⁸.

Si le royaume des Bulgares n'est pas pour autant dénué de liens avec des formes d'hérésie dans certaines sources, cela n'est nullement une forme d'exclusivité dont disposent les Bulgares par rapport à d'autres ethnies barbares. Théophylacte d'Ohrid qui est célèbre pour ses descriptions pathétiques du territoire bulgare ne l'a jamais présenté comme un nid à hérétiques. Certains historiens ont pourtant essayé de l'inclure dans l'histoire du bogomilisme en faisant de l'archevêque un combattant de l'hérésie bogomile¹⁷⁹. Une vision qui a été contestée dans un ouvrage focalisé sur les lettres de l'auteur. En tant qu'homme de lettres, Théophylacte incarnait un missionnaire du dogme chrétien dans la continuité du saint bulgare Clement d'Ohrid¹⁸⁰. Les auteurs du XIX^e siècle ont envisagé les mouvements hérétiques comme les derniers embryons de résistance culturelle locale face à la domination byzantine. Une telle vision romantique ne saurait être valable aujourd'hui compte tenu de nos connaissances sur l'importance du développement culturel à Ohrid aux XI-XII^e siècles sous les archevêques grecs¹⁸¹. Chez un auteur comme Théophylacte, nous avons la preuve manifeste que le christianisme des Bulgares n'était nullement un facteur d'opposition à l'intégration à l'*oikoumène* byzantine. Malgré tout cela, pourquoi un auteur grec si proche des milieux culturels bulgare, a rejeté ses propre fidèles slaves dans le domaine de la barbarie ?

178 Sur appellation de ces mouvements et leur diffusion dans l'*oikoumène* voir : H. KUSABU, « Heresiological Labeling in Ecumenical Networking from the Ninth to Thirteenth Centuries : The Byzantine Oikoumene Reconsidered », *Asian Review of World Histories*, 4, 2016, pp. 207-229.

179 D. OBOLENSKY, *The Bogomils: A Study in Balkan Neo-Manichaeism*, New York, 1948, p. 154

180 M. MULLET, *Theophylact of Ochrid, Reading the Letters of a Byzantine Archbishop*, London, 1997, p. 175

181 *Ibid.*, p. 176.

Chapitre II. Les Bulgares, des barbares de la périphérie.

« Les Romains sont dans un bien triste état si eux, qui détruisent par les armes toute résistance, paient tribut tels des esclaves à une peuplade scythique, misérable et particulièrement immonde. Allez vous-en ! Allez dire à votre maître : Le très puissant et très grand empereur des Romains ne va pas tarder à se rendre sur tes terres et à régler définitivement les comptes, et ceci pour t'apprendre, esclave depuis trois générations, à t'adresser aux dirigeants romains à tes maîtres, au lieu de leur réclamer ce tribut comme des esclaves !¹⁸² »

C'est sous le règne du *basileus* Nicéphore Phocas que des émissaires bulgares furent envoyés pour demander le renouvellement du tribut annuel que les Byzantins payaient depuis le traité de paix de 927. À la suite de la mort de l'épouse byzantine du tsar, Marie Lécapène, l'empereur a jugé le moment opportun pour refuser le renouvellement du tribut avec son voisin balkanique. C'est à cet instant diplomatique que le diacre du palais impérial Léon met en scène dans son écrit la colère emprunte d'insultes de l'empereur à l'égard des Bulgares. L'écrit de Léon le Diacre est probablement la source byzantine de notre période la plus représentative de la diversité des appellations qui sont imposées aux Bulgares. « *Bulgares* », « *Scythes* », « *Mysiens* » (Mœsiens), « *barbares* », tous ces mots cohabitent dans sa chronique.

Dans le chapitre précédent, nous avons analysé la place des Bulgares par le prisme identitaire du christianisme chalcédonien. Dans ce chapitre-ci, l'identification des Bulgares est perceptible par l'intermédiaire des nombreuses appellations utilisées et dans les rares et brèves descriptions du territoire où ils vivent. En effet, même si le genre ethnographique est quasi inexistant pour notre période, nous ne sommes pourtant pas dépourvus de descriptions de l'environnement bulgare. Cet environnement a joué un rôle majeur dans l'histoire des conquêtes et des défaites byzantines. Un facteur aussi important ne pouvait être négligé par les auteurs byzantins.

Dans l'histoire de Léon le Diacre, la description de cet espace hors norme est mélangée avec les nombreuses appellations du peuple slave. Tous ces éléments nous amènent à penser que les Bulgares ne sont pas des populations entièrement situées dans le *barbaricum*. Les descriptions semblent indiquer une position plus périphérique à cheval entre la barbarie et l'empire byzantin. Une position littéraire qui n'a rien de surprenant quand on sait que géographiquement l'empire bulgare a été un État tampon et a empêché la pénétration des populations nomades pontiques dans la péninsule balkanique¹⁸³. Dans une première partie, nous favoriserons un espace et sa perception.

182 LÉON LE DIACRE chap. 4, p 98.

183 B. TODOROV, « The value of empire: tenth-century Bulgaria between Magyars, Pechenegs and Byzantium », *Journal of Medieval History*, 30, 2010, pp. 1-15.

Ces représentations de la Bulgarie sont loin d'être homogènes en fonction des sources utilisées. Dans une seconde partie, la manière de qualifier les barbares sera analysée, en particulier les fréquences de l'utilisation de certaines appellations et leur disparition. Enfin, dans une dernière partie, nous chercherons à mettre en avant les éléments qui lient la Bulgarie à la romanité. Ce lien sera pensé à la fois en tant qu'ancien territoire romain depuis l'Antiquité, mais aussi comme un territoire byzantin nouvellement conquis, toujours par le prisme des appellations.

1) *La Bulgarie : un espace sauvage clairement défini ?*

A) Un espace sauvage de la périphérie

Dans la seconde moitié du IX^e siècle, jusqu'au deuxième tiers du X^e siècle, l'empire bulgare était dans sa plus grande extension géographique¹⁸⁴. Il se déployait sur les anciennes provinces romaines, de Mœsie inférieure (ou Scythie Mineure) et supérieure mais aussi dans une partie importante des anciennes provinces de Thrace et de Macédoine. Enfin, en digne héritier des confédérations nomades, il est communément admis que l'empire bulgare contrôlait une part non négligeable de territoire dans le nord du Danube, en particulier dans le territoire qui deviendra plusieurs siècles plus tard la province de Valachie¹⁸⁵. Cependant, il semblerait que le contrôle de ces territoires nord danubiens était lâche et il fut perdu dans la seconde moitié du X^e siècle, lors des conquêtes de Tzimiskès. Quand Samuel se proclama tsar en 997, il est fort probable que l'empire bulgare ne contrôlait plus ces territoires hors du Danube et concentrait la majorité de ses territoires en Bulgarie et en Macédoine du Nord actuelles. Ainsi, lorsque la domination byzantine s'imposa définitivement au dépens des Bulgares, il semble logique que l'empire byzantin ne se soit pas étendu territorialement dans le nord du Danube.

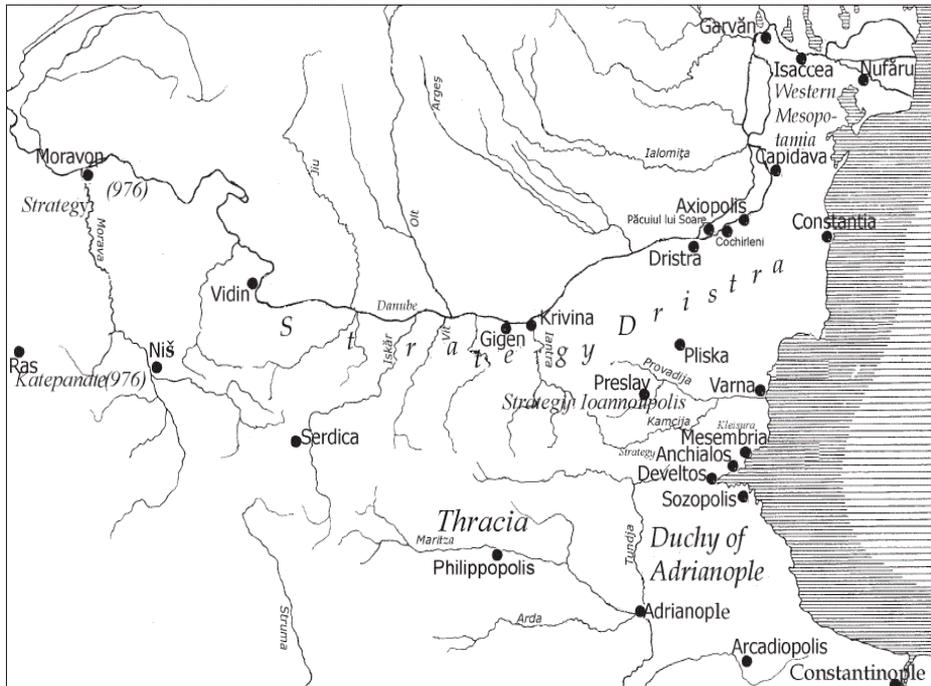
Le royaume slave fut absorbé par son homologue byzantin et son territoire fut organisé de façons diverses. En ce qui concerne l'administration ecclésiastique, comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent, l'archevêché d'Ohrid se situait dans la continuité de l'empire de Samuel et des patriarches orthodoxes. Du point de vue militaire, le territoire bulgare dut être intégré aux systèmes thématiques. En raison de l'étendue de l'ancien empire slave, plusieurs thèmes virent le jour. Un immense thème de Bulgarie fut créé après la conquête militaire de 1018¹⁸⁶ ; son étendue

184 P. STEPHENSON, *Byzantium's Balkan Frontier : A Political Study of the Northern Balkans, 900-1204*, Oxford, 2000, pp. 18-19.

185 I. MALDOV, « Trans-Danubian Bulgaria : Reality and Fiction », *Byzantine Studies/Etudes Byzantines*, 3, 1998, pp. 85-128 ; T. STEPANOV, « From Steppe to Christian Empire, and back : Bulgaria between 800 and 1100 », in : *The Other Europe in the Middle Age, Avars, Bulgars, Khazars and Cumans*, F. CURTA (éd), Leiden, 2008, pp. 363-378.

186 A. MADGEARU, *Byzantine Military Organization on the Danube, 10th-12th centuries*, Leiden-Boston, 2013, p. 63.

correspondait aux territoires centraux de l'empire de Samuel dans le région de Macédoine grecque et bulgare, mais aussi dans l'ouest de la Bulgarie actuelle, avec comme capitale l'ancienne capitale bulgare de Skopje. Un second thème fut créé, celui de Paristrion, qui correspond de manière remarquable à l'ancienne province romaine de Mœsie inférieure et dont la capitale était située dans l'ancienne Dorystolon, actuelle Silistra en Bulgarie. Les autres territoires dans l'empire bulgare, les plus méridionaux furent incorporés dans le thème de Macédoine.



2. The military organization between 971 and 986

Figure 2 : Première organisation militaire byzantine en Bulgarie après les victoires de Jean Tzimiskès 971-986 (A. MADGEARU, *Byzantine Military Organization on the Danube, 10th-12th centuries*, Leiden-Boston, 2013, p. 44.)

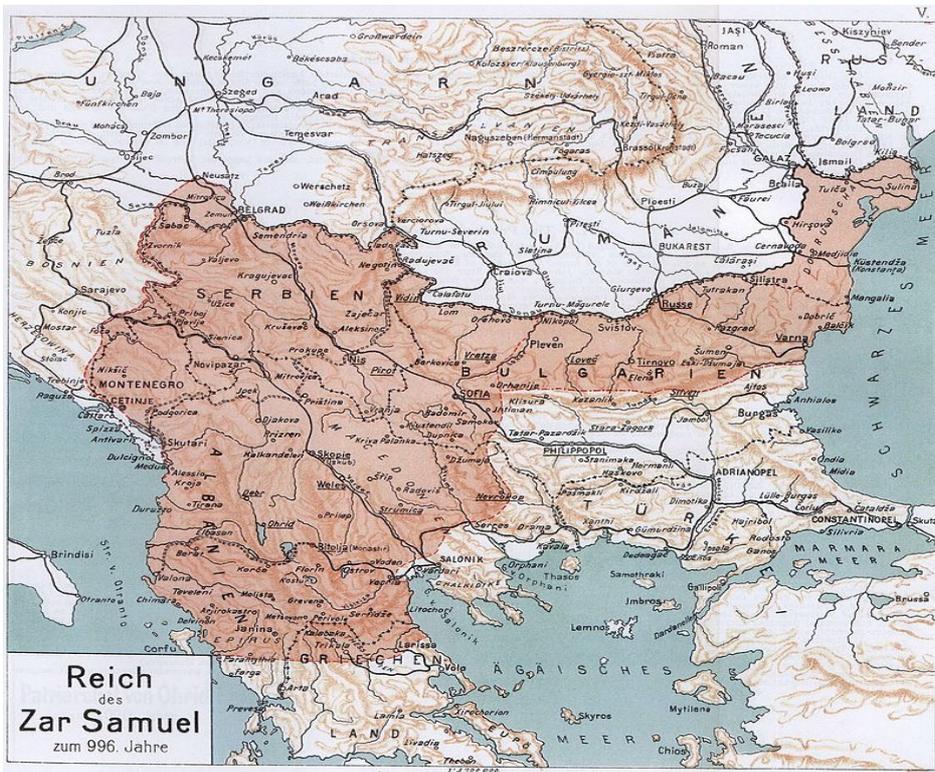


Figure 3 : Étendue présumée de l'empire bulgare sous Samuel en 996 (Димитър Ризов, *от атласа "Българите в техните исторически, Sofia, 1917, p. V етнографически и политически граници"*)



Figure 4 : Étendue présumée de l'archevêché de Bulgarie (Димитър Ризов, от атласа "Българите в техните исторически, Sofia, 1917, p. VI)

Le territoire des Bulgares apparaît déjà d'un point de vue géographique comme un espace complexe d'une très grande diversité eu égard à son placement et son étendue. Prenons pour exemple les territoires de Macédoine et de Thrace qui étaient les lieux classiques d'affrontements entre les armées byzantines et bulgares. Léon le Diacre relate que plusieurs décennies après la bataille d'Anchialos (917), les environs étaient encore touchés par la présence des restes humains des soldats qui avaient combattu dans ce lieu¹⁸⁷.

Il va sans dire que ces territoires frontaliers ont connu des nombreuses fluctuations entre les deux États balkaniques. La Thrace a été une province de première importance pour les Byzantins, car elle était la première province occidentale la plus proche de Constantinople. Avec la Bithynie, elle a été l'une des zones agricoles les plus riches de l'empire byzantin après les pertes de l'Égypte et de la Syrie. C'est de Thrace que venaient les ressources essentielles pour la capitale comme l'eau de ses citernes, le bois et le grain.

187 LÉON LE DIACRE, p. 156 : « Et l'on peut voir encore actuellement des tas d'ossements dans les alentours d'Anchialos, ville près de laquelle l'armée des Romains en fuite fut alors ignominieusement taillée en pièce ».

Du côté de la région de Macédoine, nous savons qu'il y eut une installation de communautés slaves très tôt, à partir du VII^e siècle¹⁸⁸. Thessalonique a été un des lieux de rencontre les plus importants des Balkans entre les communautés grecques et slaves. Cela n'est pas dû au hasard si les frères Constantin et Méthode, inventeurs du glagolitique étaient issus de Thessalonique¹⁸⁹.

Les territoires sont d'un point de vue climatique aux frontières entre le climat méditerranéen et le climat continental ; cette dualité climatique explique par exemple les propos négatifs d'un voyageur byzantin comme Grégoire Antiochos. Avant d'en venir à son témoignage nous devons analyser le peu de descriptions que nous avons de la Bulgarie à l'époque où elle n'est pas encore une province byzantine¹⁹⁰. « *Et lui, une fois rassemblée une armée apte au combat, il partit en guerre contre les Mœsiens. Toutes les places-fortes voisines des frontières romaines, il s'en empara au premier assaut. Puis, examinant le reste du pays, il vit combien il était accidenté et couvert de forêts. Avec le Poète, on dirait volontiers qu'en Mœsie de tous côtés, malheur s'entasse sur malheur, qu'à un pays de bois et de fourrés en succède un autre de ravins et d'escarpements, et encore un autre de marécages et de bourbiers. C'est en effet un pays extraordinairement humide et boisé à l'excès, entouré de toutes parts de montagnes pratiquement infranchissables, situé à proximité de l'Haimos et du Rhodope, et baigné de très grands fleuves.* »¹⁹¹. Léon le diacre est le premier auteur byzantin de notre période à décrire de manière caractéristique le territoire de l'empire bulgare qu'il appelle de manière répétée la Mœsie, une appellation sur laquelle nous reviendrons dans la troisième partie. Le premier élément qui est frappant dans la mise en scène de cet espace bulgare est son absence de référence à des éléments urbains et ruraux. L'espace bulgare est décrit strictement d'un point de vue militaire. Les seules constructions évoquées sont l'ancienne capitale et les places-fortes des frontières.

L'empire bulgare, bien que moins urbanisé que son voisin méridional n'était pas pour autant dénué de centres urbains mais dans la construction byzantine idéologique des Byzantins, la capitale Preslav, centre politique obligatoire, semble être le seul lieu de l'expression de l'urbanité. Lorsque la

188 J. LEFORT, « Toponymie et anthroponymie : le contact entre Grecs et Slaves en Macédoine », in : *Castrum 4 Frontière et Peuplement dans le monde méditerranéen au Moyen Age*, J. M. POISSON (éd), Rome-Madrid, 1992, pp. 161-170 ; D. OBOLENSKY, *Byzantium and the Slavs*, New York, 1994 ; B. VRANESEVIC, O. SPEHAR « Conflit and Coexistence, Continuity and Changes : Visual Culture of the Central Balkans During the Settlement of the Slavs », *Porphyra*, 27, 2018, pp. 29-50, spéc. p. 32.

189 A. P. VLASTO, *The entry of slavs into Christendom*, New York, 1970, pp. 155-227, spéc. pp. 158-168. ; G. DAGRON, « L'Église et l'État (milieu IXe-fin Xe siècle) », in : J.-M. MAYEUR et L. PIETRI, A. VAUCHEZ, M. VENARD (éd.), *Histoire du christianisme des origines à nos jours*, IV, Évêques, moines et empereurs (610-1054), Paris, 1993 pp. 167-240. ; C. HANNICK, « Les nouvelles chrétientés du monde byzantin : Russes, Bulgares et Serbe » in : *Histoire du Christianisme. Tome 4 Évêques moines et empereur (610-1054)*, sous la dir. de J. M. MAYEUR, CH., L. PIETRI, A VAUCHEZ et M. VENARD, Paris, 1993, pp. 867-940.

190 K. N. MAVROMMATI, « The 12th Century Physical Landscape and Climate of Bulgaria : The Case of Gregorios Antiochos », *Bulgaria Medievaelis*, 3, 2012, pp. 95-106.

191 LÉON LE DIACRE, IV.5, pp. 98-99.

capitale bulgare va être déplacée dans la région sud-ouest de l'empire après la prise de pouvoir de Samuel sur la Bulgarie, certains chroniqueurs vont alors décrire la prise de la dernière capitale bulgare : Ohrid. Le moment de la victoire de Basile II offre ainsi une occasion pour décrire de manière précise la ville. « *Achrida est une ville sise sur un rocher élevé, tout près d'un très grand lac d'où sort le Drinos, dont le cours se dirige vers le nord, puis s'infléchit vers l'ouest avant de se jeter dans l'Orinos près de la forteresse d'Eilissos. C'est à Achrida, métropole de toute la Bulgarie, qu'était établi le palais des empereurs de Bulgarie et c'est là qu'ils avaient leurs trésors. L'empereur les fit ouvrir. Il y trouva beaucoup d'argent, des couronnes avec des perles, des vêtements brodés d'or et cent kenténaria d'or monnayé, qu'il fit entièrement distribuer à son armée comme solde.* »¹⁹². La ville (μητρόπολις) est marquée par la place du palais des empereurs (Βασιλεία τῶν βασιλέων) et du trésor impérial bulgare qu'il contient, ce qui en fait un lieu de première importance à l'image de Constantinople. Pour marquer le triomphe du *basileus*, Jean Skylitzès dans une description topographique met en avant le rôle de la capitale. L'auteur expose le caractère unique de sa position stratégique mais aussi les richesses qui se trouvent dans son trésor et qui sont devenues les biens du souverain byzantin. La vision du chef lieu bulgare tranche par son originalité par rapport aux autres territoires barbares qui sont mis en scène dans les sources. Nous pouvons citer en particulier les espaces périphérique qui sont décrits par Léon le Diacre dans un contexte de renouveau des conflits entre Byzance et la Bulgarie.

La frontière thrace apparaît chez l'auteur byzantin du X^e siècle comme un espace déshumanisé, où la nature a repris ses droits. Le texte du secrétaire impérial est avant tout un panégyrique du *basileus* Nicéphore Phocas. Comme élément de comparaison nous pouvons voir dans cet espace une sorte de miroir occidental avec la frontière orientale elle aussi déshumanisée et qui fut définitivement intégrée à l'autorité byzantine. Contrairement à l'Orient, Nicéphore I^{er} n'a pas connu de conquêtes territoriales en Occident. Léon cherche cependant à montrer le discernement du souverain dans ce territoire inhospitalier. « *Au vu de ce pays, l'empereur Nicéphore pensa qu'il ne devait pas engager les forces romaines en ordre dispersé sur des terrains peu sûrs, comme des troupeaux que l'on mènerait se faire abattre par les Mœsiens, car on raconte que souvent des Romains ont été victimes en Mœsie de la difficulté du terrain, massacrés jusqu'au dernier.* »¹⁹³. Dans ce passage précis, Nicéphore renvoie à des éléments passés comme la défaite de Léon Phocas en 917, mais pas seulement. La chronique fut rédigée au cours du règne personnel de Basile II après 985. La référence n'est pas seulement un renvoi au passé lointain mais aux événements récents par rapport à la rédaction du document. Ainsi, Basile II est tombé dans le piège stratégique incarné par les

192 SKYLITZÈS, p. 299.

193 LÉON LE DIACRE, IV.5, p. 99.

difficiles territoires bulgares, contrairement à Nicéphore Phocas. La description est donc sujette à caution. Anthony Kaldellis considère les descriptions de l'expédition militaire comme fantasques et suppose que le *basileus* n'a jamais mené d'expédition militaire en Bulgarie¹⁹⁴.

La description n'est cependant pas dénuée d'intérêt. Tout d'abord, la difficulté du terrain bulgare est loin d'être exagérée dans le document. Le relief et les chaînes de montagne sont d'ailleurs directement nommées. En effet, le massif montagneux du Rhodope mais aussi l'Haimos qui correspond à la chaîne de montagne du Grand Balkan (Stara Planina en Bulgarie) rendent difficile la circulation dans les territoires et limitent les possibilités de déplacement pour les soldats¹⁹⁵. Si l'auteur ne fait pas allusion à des constructions humaines, la crainte du *basileus* est celle d'une guerre de guérilla où les Bulgares sont particulièrement efficaces.

Cet espace uniquement montagneux mais aussi boisé détonne par des éléments qui symbolisent un éloignement civilisationnel. En Bulgarie, il n'y a pas d'*asty* ni de *chora*, mais uniquement des territoires périphériques, des confins (*eschatiai*) ou des déserts (*eremeia*). La Bulgarie est un immense territoire de périphérie. La mise en scène de Léon le Diacre qui compare les potentiels assauts des Bulgares à un massacre de troupeaux prend ici tout son sens compte tenu de l'identité pastorale de la Bulgarie.

Michel Attaleiatès qui rédige sa chronique à une période où la Bulgarie a été incorporée à l'empire byzantin présente de manière similaire le territoire barbare comme un espace enclavé où la circulation est difficile. « *Leur territoire, qui est vaste et accessible par des passages étroits, et qui avait longtemps résisté aux empereurs précédents précisément parce qu'il était si difficile de sortir de ses défilés* »¹⁹⁶. Même sous la domination byzantine, l'ancien royaume des Bulgares reste un espace où le contrôle politique reste difficile d'accès à cause des variations du relief ; ces cols montagneux empêchent une circulation aisée.

Les sources byzantines semblent avoir été marquées par cette position militaire du territoire qui empêche un contrôle total de l'empire sur cet espace. L'histoire d'Attaleiatès dans le cadre des conflits va souligner plusieurs fois cette caractéristique spatiale. En Occident au cours du XI^e siècle, la péninsule balkanique avait vécu deux révoltes bulgares armées qui ont failli remettre en cause la domination politique dans ses provinces occidentales. Chez Attaleiatès, l'espace bulgare est une des raisons qui expliquent la difficulté de contrôle de l'empire sur ses nouvelles provinces occidentales.

194 A. KALDELLIS, *Streams of Gold, Rivers of Blood, The Rise and Fall of Byzantium, 955 A.D to the First Crusade*, Oxford, 2017, pp. 54-56.

195 K. MARINOW, « Mountain warfare in the Byzantine-Bulgarian military struggles, the end of 10th – the beginning of 11th century. Between theory and practice », in : *South-Eastern Europe in the Second Half of the 10th – the Beginning of the 11th Centuries : History and Culture* », V. GJUZELEV et G. NIKOLOV (éd.), Sofia, 2015, pp. 95-107.

196 MICHEL ATTALEIATÈS, *Historia*, p. 14-15: « *Their territory wich is large, broad accessed through narrow passes, and had for many years resisted previous emperors precisely because it is so difficult to exit from its defiles* ».

Cette position idéologique, qui verrait le territoire des Bulgares comme un désert civilisationnel, ne relève pas seulement d'un point de vue militaire. Nous l'avons vu dans le premier chapitre, quand Théophylacte d'Ohrid est arrivé dans le nouveau territoire qu'il allait administrer, il a qualifié la Bulgarie de Kédar, un territoire biblique infertile, où l'agriculture semble impossible. Théophylacte renforce cet aspect déshumanisé par un caractère pastoral quand il compare cet espace à un territoire où règne l'élevage de brebis : « *C'est pourquoi je descends chez les Bulgares, moi un vrai Constantinopolitain, et, chose étrange, un Bulgare qui exhale la puanteur tout comme ceux-là le remugle de peaux de brebis et, le plus terrible, c'est que ces gens-là s'imagineront que même toi, tu as eu la nausée devant moi* »¹⁹⁷. Dans cette présentation, la Bulgarie apparaît comme un espace de pâturage, situé en dehors du monde civilisé.

Nous noterons une absence générale d'éléments qui feraient état de la présence en Bulgarie de ville ou de champs pour l'agriculture. L'archevêque byzantin est sans doute l'auteur qui ménage le moins le territoire barbare dans des descriptions sombres de l'espace où il a vécu. La Bulgarie est à la fois une mer, un marécage, un désert ou une fournaise. Ce champ lexical de l'infertilité domine dans la transcription de l'espace.

Une seule activité est mise en avant par l'épistolier byzantin et il s'agit de l'élevage. Dans une lettre à Marie d'Alanie, l'auteur décrit le territoire comme un espace nauséabond dont les émanations attaquent les biens de l'archevêque, cette odeur qui résulte de l'activité pastorale des populations bulgares. Dans une autre lettre, Théophylacte décrit le territoire comme un espace minuscule et dépeuplé « *En effet, le thème d'Achrida, notre très auguste protecteur, s'il n'est pas ménagé par ta main puissante, disparaîtra du cœur de la Bulgarie plus tôt qu'on ne le pense. Car il est minuscule, misérable et peu peuplé* »¹⁹⁸. Comme nous l'avons dit dans la précédente partie, une telle affirmation ne doit pas être acceptée telle quelle ; dans le cadre des recrutements obligatoires de soldats l'archevêque a tout intérêt à dresser une image désastreuse de son territoire afin qu'il soit épargné par les levées byzantines ou par les prélèvements fiscaux.

Les correspondances de Théophylacte ne sont pas des sources qui ont pour objectif de dresser une vision précise et complexe de la Bulgarie. Si certaines affirmations montrent une vision peu flatteuse des populations des Bulgares, leur description ont avant tout pour rôle de créer un effet percutant pour les personnes à qui ces lettres sont destinées. Il n'est pas étonnant de voir l'auteur qualifier ses descriptions des Bulgares en peaux de brebis, comme une plaisanterie¹⁹⁹. Les premières lettres de Théophylacte, après avoir été muté en Bulgarie, sont des manifestes littéraires du désarroi

197 THÉOPHYLACTE D'OHRIID, *Traitées*, pp. 348-349.

198 THÉOPHYLACTE D'OHRIID, *Lettres*, 24, pp. 208-209.

199 F. BERNARD, « Humor in Byzantine Letters of the Tenth to the Twelfth Centuries : Some Preliminary Remarks », *Dumbarton Oaks Papers*, 69, 2015, pp. 179-196.

d'un Constantinopolitain qui regrette sa vie passée à la capitale. Ce type de correspondance rappelle les illustres homologues romains comme Ovide qui avait décrit de manière similaire son exil en Scythie Mineure à Tomis²⁰⁰. Comme dans le cas d'Ovide, nous devons nous méfier des descriptions littéraires misérabilistes qui vont parfois à l'encontre du développement économique ou de la climatologie réelle de cet espace²⁰¹. Ainsi lorsque nous sommes face aux nombreux conflits qui opposent l'archevêque aux praktores, ne sommes nous pas plutôt en présence des symptômes du développement économique de cette région ? Selon Théophylacte lui même, les praktores l'accusent de disposer d'une trop grande richesse : « *Il a en outre attesté avec serment que mes chemins ruissellent de fromages et mes collines de lait, que je dispose de je ne sais combien de talents pour mes approvisionnements et que je mène une vie de satrape ou plutôt que les richesses des Mèdes comparées à celle de l'archevêque auraient paru minables et que les palais de Suse et de Ecbatane étaient de simples cabanes à côté de mes demeures de plusieurs étages* »²⁰². Les reproches que fait l'archevêque aux collecteurs d'impôts sont révélatrices des difficultés auxquelles nous faisons face pour évaluer la richesse réelle d'un territoire.

Les lieux communs de nos sources doivent toujours nous amener à la plus grande des prudences. Comme le précédent chapitre, la domination quasi-totale de Constantinople dans nos sources est sans doute responsable de la vision extrêmement biaisée que les auteurs avaient de la Bulgarie. Si la Bulgarie apparaît comme un désert et un espace sauvage, les limites avec les autres territoires byzantins restent floues.

B) Un espace infertile précisément délimité ?

Au V^e siècle, la partie orientale de l'empire romain avait réussi à maintenir son hégémonie politique. La frontière naturelle de ses provinces occidentales, le Danube, avait été durement mise à l'épreuve par le déplacement de nombreuses populations. Pendant plusieurs siècles, le *limes* danubien a incarné de manière efficace une séparation claire entre le monde civilisé et le monde barbare²⁰³. Dans les sources de notre période, les limites de l'*oikoumène* ne sont pas aussi claires. Quand le royaume bulgare existait politiquement, l'espace était marqué notamment avec des bornes que le

200 Actuelle Constanța en Roumanie.

201 B. BABLER, « Greek and Barbarians on the Black Sea Shore: Material remains and literary perceptions. » In: *Pont-Euxin et polis : polis hellenis et polis barbaron. Actes du Xe Symposium de Vani, 23-26 septembre 2002 : Hommage à Otar Lordkipanidzé et Pierre Lévêque*. D. KACHARAVA, M. FAUDOT et E. GENY (éd.), Besançon, 2005. pp. 52-54.

202 THÉOPHYLACTE D'OHRIID, *Lettres*, 96, p. 486, voir aussi M. MULLET, *Theophylact of Ochrid, Reading the Letters of a Byzantine Archbishop*, London, 1997, pp. 102-106.

203 C. WHITTAKER, *Romes and it's Frontiers : The Dynamics of Empire*, London, 2004, pp. 182.

tsar Siméon avait posées près des territoires byzantins pour marquer les limites de sa domination²⁰⁴. Malgré l'existence de ces bornes, les sources sont relativement peu éclairantes sur les limites territoriales entre la Bulgarie et l'empire byzantin. Cet état de fait s'est maintenu même après les conquêtes des empereurs militaires entre le X^e siècle et le début du XI^e siècle.

À l'époque méso-byzantine, la manière dont les régions sauvages et les régions civilisées sont séparées paraît souvent floue. L'administration d'un territoire par Constantinople n'est pas la seule condition requise pour qu'un territoire soit considéré comme pleinement romain. Les récits de voyages des différents auteurs byzantins sont un excellent indicateur du flou de nos sources. Le voyage en lui-même est perçu chez les Byzantins comme une corvée, où les sens se retrouvent aliénés par leurs éloignements du nombril du monde ; Constantinople.

Grégoire Antiochos, alors qu'il se trouve en Bulgarie décrit le dégoût que lui provoque les aliments locaux comme le pain ou le vin²⁰⁵. Ce dégoût concerne aussi une impossibilité de s'exprimer dans un langage grec soigné. Le même auteur à Serdica²⁰⁶ décrit les discours locaux comme des cacophonies de moutons, de chèvres et de porcs²⁰⁷. Ici aussi, nous retrouvons le langage familier du monde de l'élevage, utilisé pour caractériser les territoires bulgares. Le même auteur ne parle de l'agriculture bulgare que pour la mettre en défaut. Ainsi dans la région de Serdica, Grégoire Antiochos expose que le sol de cette région est inadapté à toute forme de culture²⁰⁸. La mauvaise qualité du pain bulgare est un thème majeur de ses deux lettres en Bulgarie. Le voyageur byzantin a été particulièrement frappé par le pain cendré des Bulgares²⁰⁹.

Dans l'esprit des auteurs byzantins, c'est l'idée de l'infertilité qui caractérise cet espace. Ces phénomènes de rejet du territoire ne sont pas l'apanage de la Bulgarie ; le récit d'un Constantin Manassès en Orient présente de manière similaire l'aliénation du territoire. La seule limite importante de ces récits n'est autre que la muraille de Théodose²¹⁰. Ce résultat n'est que le produit de nos sources qui sont issues de la cour du palais mais il serait mal avisé de considérer les territoires

204 P. STEPHENSON, *Byzantium's Balkan Frontier : A Political Study of the Northern Balkans, 900-1204*, Oxford, 2000, p. 18.

205 GRÉGOIRE ANTIOCHOS, *Lettres*, p. 77 « *Le pain en effet demande parfois de longues recherches avant qu'on en trouve ; quand nous en trouvons, il est absolument immangeable, composé uniquement de barbes d'épi, de balle, du rebut de l'aire ; le pire, c'est qu'il est sec et dur comme une pierre* » ; C. GALATORIOU, « Travel and Perception in Byzantium », *Dumbarton Oaks Papers*, 47, 1993, p. 227.

206 Actuelle Sofia en Bulgarie.

207 C. GALATORIOU, « Travel and Perception in Byzantium », *Dumbarton Oaks Papers*, 47, 1993, p. 228

208 GRÉGOIRE ANTIOCHOS, p. 282 : « *Ainsi donc, du fait que Sardique est situé dans un lieu de climat rigoureux elle n'est bonne ni pour le travail du jardinier, ni pour la production des légumes en plate-bande, ni pour les arbres fruitiers, ni pour recevoir des viticulteurs le plant de vigne, le faire pousser et nourrir les grappes abondantes en des plantations serrées... Déméter n'a posé son pied en ce lieu* ».

209 Sur ce type d'aliment voir : N HRSSIMOV, « Food of Plant Origin in the Life of Early Medieval Bulgarians (End of 7th – Beginning of 11th century) », *Studia Ceranea*, 7, 2017, pp. 59-77, spéc. p. 73.

210 V. TREMBLAY, « L'identité Romaine est-elle exclusive à Constantinople ? Dichotomie entre Byzance et les Balkans à l'époque médiobyzantine (VI^e – XII^e siècle) », in : *From Constantinople to the Frontier, the City and the Cities*, N. S. M. MATHEOU, T. KAMPIANAKI et L. M. BONDIOLI (éd.), Leiden, 2016 pp. 33-40.

en dehors de Constantinople comme des territoires non-romains. Les conquêtes de Jean Tzimiskès rappellent comment le territoire bulgare a été intégré de force à l'empire byzantin. La prise de la capitale Preslav nous apporte de précieux renseignements dans ce domaine : « *Après l'avoir prise, l'empereur la releva, y établit une garnison considérable et la dota largement de tout ce dont elle avait besoin pour vivre. Il y célébra le jour de la sainte Résurrection, rebaptisa la ville Ióannoupolis, d'après son propre nom, puis, le lendemain, prit la route de Dorostolon, qui s'appelle aussi Dristra* »²¹¹. Jean I^{er}, après avoir conquis une partie importante du territoire bulgare, a voulu signifier la transition politique par un changement de nom grec. Preslav devient la ville de Jean, une ville byzantine à part entière, dotée d'une garnison et où sont célébrés les offices religieux, ici Pâques en 971. L'empereur est placé dans son rôle de monarque civilisateur héritier des souverains hellénistiques fondateurs de villes.

Cependant, cette "nouvelle ville" ne connut pas un développement urbain similaire à la période bulgare, en particulier à cause des moyens limités et des conquêtes bulgares qui avaient déplacé le cœur de leur empire dans le nord de la Macédoine²¹².

Le passage de la chronique de Skylitzès est aussi notable quant à la manière dont il nomme plusieurs fois la dernière ville encore occupée par les Rus, d'abord par son nom grec Dorostolon et ensuite par son potentiel nom bulgare (ou valaque) Dristra²¹³. Le premier nommait le nom de la forteresse danubienne à l'époque de Justinien, tandis que Dristra fut utilisé sous la domination bulgare. Ainsi, comme pour la fondation de la nouvelle ville, Skylitzès marque à la fois le nouveau caractère romain de ce territoire mais aussi l'ancienne appartenance du territoire à l'empire avant l'existence des migrations slaves.

Le Danube n'a pas perdu son aspect stratégique quand les Byzantins se sont emparés du territoire à la fin du X^e siècle et le XI^e siècle a été une période extrêmement tendue pour la défense frontalière du Danube face aux incursions nomades Petchénègues, Ouzes et Coumans²¹⁴. Les chroniques font souvent allusion à la traversée du Danube par les troupes nomades, Michel Attaleiatès par exemple rappelle plusieurs fois comment les Scythes (Petchénègues) habitent les régions du Danube après avoir traversé le fleuve²¹⁵. De manière similaire, quand ce sont les Ouzes, Michel Attaleiatès indique

211 SKYLITZÈS, p. 250.

212 N. OIKONOMIDÈS, « À propos de la première occupation byzantine de la Bulgarie (971 - ca 986) », in : *Eupsychia: mélanges offerts à Hélène Ahrweiler*, 2, Paris, 1998, pp. 581-589.

213 G. ATANASOV, « Durostorum – Dorostol(os) – Drastar/Dristra – Silistra. The Danubian Forteress from the Beginning of the 4th to the Beginning of the 19th c. », *Corpus of Ancient and Medieval Settlements in Bulgaria*, 2, 2014, p. 493-587, spéc. pp. 548-553.

214 P. STEPHENSON, *Byzantium's Balkan Frontier : A Political Study of the Northern Balkans, 900-1204*, Oxford, 2000, pp. 80-116.

215 MICHEL ATTALEIATÈS, p. 53 ; sur la politique de Byzance à l'égard des Petchénègues voir : N. BUCHS, « Soumettre des barbares par le sang ou les dominer pacifiquement : L'installation des Petchénègues dans l'Empire byzantin par le pouvoir impérial (1046-1049) », *Camemulae*, 22, 2019, pp. 1-16.

aussi la traversée du fleuve qui provoqua des exactions violentes dans les territoires Byzantins²¹⁶. Ces rappels systématiques montrent bien que le Danube a conservé idéologiquement la vision antique du *limes* romain. Le fleuve incarne toujours une borne naturelle entre le monde sédentaire et le monde nomade.

Cependant, à cette époque, le déplacement fréquent des populations nomades turcophones dans ces territoires fragilise politiquement l'empire. Michel Attaleiatès, dans sa description des faits militaires danubiens, montre le rôle de plusieurs communautés qui ne sont pas toujours en opposition brutale avec les Byzantins. Par exemple lors du retrait des Ouzes dans le Nord du Danube, l'écrivain byzantin décrit le massacre de l'arrière-garde par les populations bulgares et petchénegues²¹⁷. Dans ce cas-ci, l'exemple est frappant, car ces deux peuples, qui sont pourtant des potentiels ennemis de Byzance, servent les intérêts de l'empereur et vengent les Byzantins des exactions du peuple des Ouzes. Le Danube est donc une frontière certes instable, mais qui garde une forte force symbolique lors des luttes contre des populations nomades.

La frontière naturelle reste un lieu commun de barbarie chez les Byzantins. Dans l'*Alexiade*, Anne Comnène rappelle la traversée du Danube par les barbares nomades comme les Coumans²¹⁸, mais elle décrit aussi d'autres frontières naturelles dans une digression géographique remarquable par sa précision. « *La région de Thrace était souvent opprimée par les Scythes, en effet les barbares traversaient les cols de l'Haemus et envahissaient les plaines du dessous. L'Haemus est une très longue chaîne de montagne qui parcourt le long d'une ligne parallèle au mont Rhodope. Cette chaîne commence dans le Pont Euxin, laisse une cataracte un petit peu à côté, et continue tout droit dans l'Illyrie. Il y a une coupe vers la mer adriatique, j'imagine, et elle émerge encore dans le continent opposé et se termine directement dans la forêt hercynienne... Dans les temps anciens, les nomades scythes traversaient l'haemus avant que la lance d'Alexis et ses nombreuses batailles les mènent à l'extermination, ceux-ci s'accaparaient les territoires romains avec leurs larges armées et en particulier les villes à proximité.* »²¹⁹ On retrouve ici des éléments communs avec le *synopsis historion* de Léon le Diacre, la description du mont Rhodope et de l'Haemus. Cependant, la

216 *Ibid.*, p. 153.

217 *Ibid.*, p. 157 : « *Among those who were left behind, however, a vast horde still, some were devastated by an epidemic disease and hunger and were only half alive, while other has been defeated by the Bulgarians and the Pechenegs who were in proximity and were utterly annihilated by iron and the hooves of horses and were even crushed by their own wagons* ».

218 ANNE COMNÈNE, *Alexiade*, p. 170.

219 *Ibid.*, p. 272 : « *against the inroads of the Scythians by which the country of Thrace was often oppressed; for the barbarians crossed the passes of the Haemus and overran the plains below. This Haemus is a very long mountain range running along a line parallel to Mount Rhodope. The range begins at the Euxine sea, leaves the cataracts a little on one side and continues right into Illyria; there it is cut through by the Adriatic Sea, I fancy, and emerges again in the opposite continent and finishes right away in the Hercynian forests. In olden days the Scythian nomads would cross the Haemus, before Alexius' spear and his many battles brought them almost to extermination, and spoil the Roman territory with their large armies and especially the nearer towns* ».

description d'Anne Comnène est beaucoup plus précise et donne une importance accentuée aux rôles de la chaîne de montagnes du Grand Balkan. En effet, c'est la traversée de cet espace par les nomades scythes qui est perçue comme une atteinte directe et une perturbation de l'ordre byzantin. Le choix de cet espace n'est pas anodin, la chaîne de montagnes séparait au début l'empire bulgare et l'empire byzantin. Le Sud de cette chaîne de montagne donnait sur les plaines de Thraces plus fertiles et plus urbanisées avec des centres urbains, comme l'importante ville de Philippolis. Anne décrit d'ailleurs ce centre urbain comme une ville ancienne qui avait du être très belle, mais qui fut ravagée par les barbares. De même en 1070, période de grave instabilité politique, l'installation de populations nomades entre la chaîne de montagne et le Danube avait provoqué de nombreux raids dans la Thrace byzantine²²⁰.

La chaîne de montagnes peut ainsi apparaître comme une nouvelle frontière, un espace de transition entre le monde byzantin et le monde barbare. Dans l'*Alexiade*, la portée de la chaîne de montagnes est démesurée car à partir de la Mer Noire elle s'étend bien au delà de la Bulgarie. Elle traverse l'Illyrie, un autre territoire périphérique de Byzance, et se termine dans la forêt hercynienne. Chez les historiens de l'antiquité comme Diodore de Sicile, mais surtout Tacite, la forêt hercynienne était un espace intégralement sauvage de l'Europe centrale qui était perçu comme le cœur des territoires barbares du nord²²¹. Ainsi, la chaîne de montagnes peut être envisagée comme la limite qui sépare l'empire du territoire du *barbaricum*.

Nous pouvons donc constater qu'en fonction des sources, la Bulgarie apparaît comme un espace en lui-même flou. Chez Anne Comnène, les territoires de l'ancien empire bulgare se retrouve alors séparés en deux. Un espace qui est barbare mais trop près de Byzance pour l'être complètement. En fonction des auteurs, il est difficile de savoir précisément ce qui est entendu par Bulgarie. Le mot avait certes une valeur éminemment politique mais la diversité de l'espace dans une longue durée donne toujours à ce mot une valeur spatiale floue. La Thrace par exemple pouvait être à la fois un territoire barbare et un territoire byzantin en fonction de nos sources, l'espace était parcouru par des populations slavophones et hellénophones. Ses limites sont en elles-mêmes difficiles à définir, car elles varient en fonction des documents.

Hors des conflits avec les populations nomades, le Danube n'était plus considéré comme une frontière symbolisant pleinement une séparation entre les barbares et les civilisés²²². Si les

220 P. STEPHENSON, « Byzantine conception of Otherness after the Annexation of Bulgaria (1018) », in : *Strangers to Themselves : The byzantine Outsider*, D. C. SMYTHE (éd.), Brighton, 1998, pp. 247-248.

221 J. MAMBWINIKIVUILA-KIAKU, « Fleuves et Forêts dans la Germania de Tacite : Éléments représentatifs de l'espace germanique », *Revista Classica*, 29, 2016, pp. 81-98.

222 V. TREMBLAY, « L'identité Romaine est-elle exclusive à Constantinople ? Dichotomie entre Byzance et les Balkans à l'époque médiobyzantine (VI^e – XII^e siècle) », in : *From Constantinople to the Frontier, the City and the Cities*, N. S. M. MATHEOU, T. KAMPIANAKI et L. M. BONDIOLI (éd.), Leiden, 2016 pp. 33-40.

Byzantins contrôlaient la même frontière danubienne au V-VI^e siècles qu'aux XI-XII^e siècles, la perception de la barbarie n'était cependant plus ce qu'elle était à l'Antiquité tardive. Nous pouvons malgré tout observer des équivalences dans notre corpus de documents, la Bulgarie apparaît toujours de manière stéréotypée comme un espace vide démographiquement, peu agricole donc peu urbanisé, centré avant tout sur la culture de l'élevage, en somme des caractéristiques de civilisation nomade. Cette proximité avec le monde nomade la rend donc peu attractive même après les conquêtes. Ce lien avec les Scythes semble être une constante chez les Byzantins et c'est pourquoi nous allons revenir en particulier sur cette appellation qui est utilisée pour qualifier les populations bulgares.

2) *Les Bulgares entre l'homme et l'animal, comment qualifier et représenter la barbarie ?*

A) Scythe, un terme pour qualifier le nomadisme ?

Dans le *Strategikon* de l'empereur Maurice, quatre groupes ethniques étaient mis en avant, les Perses, les peuples blonds (Germaines), les Slaves et les Scythes. Chacun de ces groupes était caractérisé par des prédispositions militaires²²³. Si le traité a connu une très grande postérité, les conceptions militaro-ethniques qui étaient en place au VI^e siècle n'étaient plus d'actualité dans le courant de la fin du IX^e siècle. Les Bulgares se situent pourtant entre plusieurs catégories de peuples du *stratégikon* de Maurice : ils sont majoritairement slaves mais sont perçus d'abord militairement comme un peuple scythique. Les *Taktika* de l'empereur Léon VI reprennent donc l'illustre modèle mauricien en plaçant les Bulgares dans le groupe des « nations scythes » (*Σκυθικά ἔθνη*). Cependant, le *basileus* ne se contente pas de définir un peuple selon une simple appellation générique : « *Les nations scythes sont, pour ainsi dire, dans leur mode de vie et dans leur organisation ; constituées d'une multitude de souverains, et ils n'ont rien fait de digne de valeur, ayant vécu la plupart de leur vie comme des nomades. Seule la nation des Bulgares, mais aussi celle des Turcs (les Magyars), fait attention à une organisation militaire similaire, ce qui les rend plus forts que les autres nations scythes, car ils combattent en combat rapproché sous la direction d'un seul commandant* »²²⁴.

Le mode de vie est dans le texte le principal critère de définition. On retrouve comme toujours les éléments caractéristiques du monde des nomades, mais du point de vue militaire l'appellation n'est

223 G. DAGRON, « Ceux d'en face. Les peuples étrangers dans le Stratégikon de Maurice », in : *Idées byzantines*, G. DAGRON (éd.), Paris, 2012, tome I, pp. 305-328.

224 LÉON VI, *Taktika*, p. 452.

pas suffisante pour définir les éléments propres à l'empire bulgare. L'appellation générique ne se suffit pas à elle-même, car les peuplades scythes sont censées être divisées politiquement. Or malgré l'utilisation du terme pour qualifier les Bulgares cela n'est pas le cas, car le royaume reste sous le contrôle d'un seul souverain.

Hérodote est souvent considéré comme le père de l'histoire, mais il est aussi le père de l'ethnographie antique²²⁵. L'enquête a donné un nombre considérable d'informations sur les populations scythes, leur organisation, leurs modes de vie, leurs croyances. La transmission de l'œuvre d'Hérodote a joué un grand rôle dans la manière dont les auteurs grecs médiévaux pouvaient percevoir les peuples situés au nord de l'empire. Sa postérité est telle que les auteurs byzantins ont, plus d'un millénaire après la rédaction de son enquête, continué à utiliser la majorité de sa terminologie pour qualifier des ennemis politiques contemporains qui ne correspondaient pourtant plus militairement et culturellement à leurs homologues antiques.

L'« archaïsme » des auteurs byzantins n'est nullement une démonstration de leur ignorance des nouvelles réalités géopolitiques en périphérie de leur empire. L'appellation était à la fois imposée à des populations slavophones ou turcophones, mais les Turcs et les Slaves ne sont pas considérés uniquement comme des Scythes. Tout d'abord, nous devons envisager dans un premier temps cette appellation non pas dans un sens ethnique ou linguistique mais dans un sens géographique. Chez Hérodote, le terme servait à qualifier des peuplades indo-européennes qui vivaient principalement dans le nord de la Mer Noire et qui avaient un mode de vie pastoral²²⁶.

Leurs existences étaient l'incarnation d'un mode de vie diamétralement opposé à celui des Grecs de l'Antiquité. Comme le dit Gilbert Dagron « *Ce second modèle, déjà parfaitement au point dans l'œuvre d'Hérodote, a résisté à la fois aux débordements légendaires et aux résultats d'enquêtes étonnamment précises. Il s'est diversifié et complété, mais reste placé sous le signe de l'ambiguïté et de l'ambivalence.* »²²⁷ Une altérité teintée d'ambivalence, est ce qui correspond le mieux à l'idée qu'ont les auteurs antiques et médiévaux des populations semi-nomades qui vivaient dans cette région.

Hérodote présentait déjà les nomades scythes de son époque comme des figures paradoxales : ils vivaient à la fois dans un mélange de luxe et de rusticité, ils étaient en contact direct avec le monde sédentaire et pourtant vivaient hors de cet espace. En tant que symbole de l'ambivalence, utiliser le terme de Scythe pour qualifier les Bulgares n'est donc pas chez les Byzantins une utilisation qui est

225 P. J. GEARY, *Quand les nations refont l'histoire. L'invention des origines médiévales de l'Europe*, Paris, 2004, pp. 57-84.

226 F. HARTOG, « Les Scythes imaginaires : espace et nomadisme. », In: *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 34^e année, 6, 1979, pp. 1137-1154.

227 G. DAGRON, « Ceux d'en face. Les peuples étrangers dans le Stratégikon de Maurice », in : *Idées byzantines*, G. DAGRON (éd.), Paris, 2012, tome I, pp. 305-328, spéc p. 312.

dénuée de sens. Nous pouvons aussi comprendre la signification de l'appellation de la proximité géographique et culturelle que les Bulgares et le monde nomade ont entretenu durant l'intégralité de leur histoire médiévale. Nous allons voir au cours de notre analyse que des types de vêtements vont être associés à ces populations.

La *Souda* rappelle que les Bulgares portent encore aujourd'hui des vêtements d'origine avare, et qu'ils ont choisi ce type d'habit par attrait²²⁸. Comme l'a montré l'historienne Liliana Siméonova, les membres de l'empire bulgare en particulier l'aristocratie, portaient plusieurs types de vêtements, dont des habits byzantins²²⁹. Cet élément n'était pas inconnu des auteurs byzantins. La chronique de Skylitzès rappelle la grande richesse vestimentaire des soldats bulgares qui protégeaient le tsar Siméon lors de la rencontre avec l'empereur, après le siège de Constantinople²³⁰. On pourrait penser que cette remarque soit perçue de manière positive par le chroniqueur mais il n'en est rien. En observant la similarité entre l'habit des soldats bulgares qui est identique à celui des soldats byzantins, Skylitzès voit dans cette similarité, une volonté du souverain étranger de s'emparer de la capitale, caractéristique classique et stéréotype chez tout monarque étranger dans nos sources. Ici, ce n'est pas la ressemblance vestimentaire qui va nous intéresser, mais bien les vêtements comme marqueurs de l'altérité.

Dans le *Ménologe de Basile II*, un ouvrage réalisé dans le tournant des X-XI^e siècles, sont mis en scène plusieurs événements qui sont antérieurs à notre période. Le manuscrit qui est enluminé dans un contexte de luttes contre les Bulgares, choisit d'illustrer la mise à mort des martyrs chrétiens par des soldats bulgares sous les ordres du khan Omourtag (814-831)²³¹. Dans cet ouvrage, l'un des soldats païens est représenté avec des habits caractéristiques des guerriers nomades, le manteau en caftan, le pantalon, le chapeau de fourrure conique et la ceinture cloutée suspendue d'objets comme un couteau²³².

228 *Souda*, Beta, 423, Boulgaroi : ὅτι οἱ Βούλγαροι ἠρέσθησαν εἰς τὴν στολὴν τῶν Ἀβάρων καὶ μετημφιάσαντο αὐτὴν καὶ ἕως νῦν περιβέβληται.

229 L. SIMEONOVA, « The Avar Costume versus the Skaramangion : Symbolism of the Male Aristocratic Dress in Bulgaria, Ninth-Tenth Centuries », in : *State And Church Studies in Medieval Bulgaria and Byzantium*, V. GJUZELEV, K. PETKOV (éd.), Sophia, 2011 pp. 129-156.

230 SKYLITZES, pp. 184-185 : « Syméon vint lui aussi. Il amenait une troupe nombreuse répartie en plusieurs formations que distinguaient leurs tenues : certain soldats portaient des boucliers et des lances d'or, d'autres des boucliers d'argent, d'autres de Bronze, d'autres enfin avaient des ornements de diverses couleurs, chacun à sa fantaisie. Ils avaient mis Syméon au milieu d'eux, et, dans la langue des Romains, ils l'acclamaient comme un empereur. »

231 P. SOPHOULIS, *Byzantium and Bulgaria 775-831*, Leiden, 2012, pp. 301-306.

232 L. SIMEONOVA, « The Avar Costume versus the Skaramangion : Symbolism of the Male Aristocratic Dress in Bulgaria, Ninth-Tenth Centuries », in : *State And Church Studies in Medieval Bulgaria and Byzantium*, V. GJUZELEV, K. PETKOV (éd.), Sophia, 2011 pp. 135-138.



Figure 5 : L'exécution des chrétiens par deux soldats bulgares, Ménologue de Basile II, Constantinople (Vatican, Biblioteca Apostolica Vaticana, MS. Vat. gr. 1613)

Dans une scène d'une grande violence, les enlumineurs ont choisi de représenter les Bulgares comme des êtres essentiellement étrangers, en pleine incarnation de la sauvagerie nomade. Ce lien avec cette zone géographique identifiée pourrait expliquer pourquoi la dénomination scythique a été particulièrement utilisée par les auteurs byzantins pour qualifier leur ennemi. En ce qui concerne l'usage de ce mot, il faut souligner d'autres éléments.

D'abord, le terme n'est pas utilisé de manière systématique pour qualifier uniquement des Bulgares. La chronique de Théophane le confesseur qui est le modèle historique de toutes les chroniques de notre période n'utilise pas le terme de Scythes pour qualifier les Bulgares mais les populations de l'empire khazar, une entité géopolitique qui n'existait déjà plus un siècle après le début de notre période²³³. Être un Scythe chez un auteur byzantin semble correspondre avant tout à un mode de vie spécifique envers l'empire byzantin. Lors du traité de paix de 927 avec le royaume bulgare, dans un

233 THÉOPHANE LE CONFESSEUR, p. 410. Sur le lien entre les Khazars et l'empire byzantins voir : V. VACHKOVA, « Danube Bulgaria and Khazaria as part of the Byzantine Oikoumene », in *The Other Europe in the Middle Ages Avars, Bulgars, Khazars, and Cumans*, F. Curta (éd.), Leiden-Boston, 2008, pp. 339-363 ; C. ZUCKERMAN, « The Khazars and Byzantium-The First Encounter », in : *The world of the Khazars. New Perspective. Selected Papers from the Jerusalem 1999, International Khazar Colloquium Hosted By the Ben Zvi Institute*, actes du colloque (Jerusalem 1999), P. T. GOLDEN, H. BEN-SHAMMAI et A. RONA-TAS (éd.), Leiden-Boston, 2007, pp. 399-433.

contexte favorable pour les représentations des Bulgares, Théodore Daphnopatès prononce une allocution riche de sens : « *Celui qui a réconcilié les parties du monde qui étaient divisées et qui les a rassemblées dans l'unicité et la continuité, où nous ne sommes plus appelés scythes ou barbares* »²³⁴. Comme dans le cadre de la christianisation, la paix scellée entre Byzance et les Bulgares est perçue comme une pacification et de surcroît un changement d'état. Si le lien entre la barbarie et le Scythe semble évident, il apparaît presque comme un synonyme dans les mots de Théodore Daphnopatès. Un barbare peut devenir civilisé tout comme un Scythe peut ne plus être considéré comme tel. Le changement d'état résulte d'une pacification, comme le barbare est caractérisé par son attitude belliqueuse, le Scythe n'existe plus en tant que tel car il a arrêté de combattre l'empire. Il existe un lien privilégié entre l'appellation scythique et son rôle politique face à l'empire byzantin. Malgré les propos de Daphnopatès, les auteurs byzantins postérieurs ont continué à utiliser l'appellation scythique pour nommer les Bulgares²³⁵. La chronique de Léon le Diacre en est une preuve éclairante. L'exemple est d'autant plus intéressant que la guerre qu'il relate est le fruit d'une situation politique complexe où les Rus de Kiev et l'empire byzantin luttent pour le contrôle de l'empire bulgare²³⁶. Les Rus sont eux aussi appelés Scythes dans les autres sources byzantines, mais à aucun moment dans la chronique de Léon le Diacre les deux groupes ne sont confondus. Quand les Rus attaquent les Bulgares, ce sont eux les Scythes. L'auteur utilise l'appellation de Tauroscythes pour qualifier les Rus, de même dans ce cadre précis l'auteur privilégie toujours l'utilisation du terme Mœsiens pour qualifier les Bulgares²³⁷.

D'une certaine manière, la prophétie de Théodore Daphnopatès va connaître une réalisation en ce qui concerne le mot scythe. L'utilisation du mot pour les Bulgares va finalement décliner mais dans un contexte de pacification bien différent de celui de 927. Avec la domination byzantine en 1018, et jusqu'à l'avènement du second empire, les Bulgares ne seront que très peu évoqués dans les chroniques de règne des empereurs, à l'exception de certains événements précis. C'est dans le cadre des révoltes armées que les dernières manifestations du terme de Scythe vont se maintenir. Ainsi Michel Psellos, dans son *Historia Syntomos*, rappelle comment Basile II a triomphé des Scythes, c'est-à-dire des Bulgares²³⁸. Dans sa *Chronographia*, le même auteur, décrit de manière stéréotypée les Bulgares qui par arrogance décident de renverser la domination byzantine. C'est quand la révolte

234 I. DUJCEV, « On the treaty of 927 with the Bulgarians », *Dumbarton Oaks Papers*, 32, Washington D.C, 1978, p. 265.

235 Pour la position de l'auteur Constantin VII à l'égard des Scythes voir : L. P. ST-PIERRE, *L'identité romaine dans le discours impérial byzantin selon les œuvres et compilations de Constantin VII Porphyrogénète (913-959)*, Mémoire pour la Maîtrise ès arts (Histoire), sous la dir. de M. CARRIER, Sherbrooke, 2017, pp. 93-97.

236 B. TODOROV, « The value of empire: tenth-century Bulgaria between Magyars, Pechenegs and Byzantium », *Journal of Medieval History*, 30, 2010, pp. 1-15.

237 LÉON LE DIACRE, p. 114.

238 MICHEL PSELLOS, *Historia Syntomos*, p. 109.

évolue avec la mort de Pierre Deljan et le contrôle du mouvement revient au prince Alousianos que Michel psellos indique : "*Enfin, les Scythes de nouveau, étaient les sujets d'un seul maître*"²³⁹. C'est dans un moment où le mouvement est de nouveau uni et menaçant pour l'empire que le terme de Scythe revient dans nos sources. Nous retrouvons exactement le même schéma que Psellos dans la chronique universelle de Zonaras, plus d'un siècle plus tard.²⁴⁰

Quand les Bulgares ne menacent pas Byzance, le qualificatif n'apparaît pas dans nos sources. Théophylacte dans ses lettres ne qualifie pas ses sujets slaves du mot de Scythe. Quand il fait allusion à des Scythes, il évoque dans les faits le nouvel ennemi au nord des frontières de Byzance, c'est-à-dire les Petchénègues. Les Coumans remplaceront le rôle des Petchénègues au cours du XII^e siècle. C'est quand nous analysons la description des Scythes par ce même Théophylacte d'Ohrid que nous comprenons pourquoi les populations bulgares du XI^e et du XII^e siècles ne peuvent pas être identifiées ainsi. "*Pourtant, qui ignore la singularité des Scythes ? Leur attaque est celle de l'éclair, leur retraite à la fois lente et rapide, lente à cause de la masse de leur butin, rapide à cause de leur promptitude à fuir... Qui mieux est, ils courent les pays étrangers et n'en ont point qui leur soit propre. Tandis que les Scythes montreront qu'ils sont fils des rochers et des chênes.. À leurs yeux, une vie paisible est une calamité, et le repos une langueur ; ils s'imaginent fouler le sommet de la félicité chaque fois qu'ils ont une bonne occasion de faire la guerre ou qu'ils violent les traités. Chez eux, le meilleur guerrier est celui qui se montre le plus barbare et le plus déloyal, celui dont la main égorge avec fureur et qui n'a que maître la démence... Leur nombre : c'est l'incalculable*"²⁴¹. Le discours de Théophylacte à Alexis Comnène montre bien ce type de barbare comme une incarnation inverse du civilisé. Le document à la gloire du *basileus* vante ses actions militaires, lui qui a réussi à triompher des barbares du nord, une horde infinie et qui n'est soumis à aucune forme de règle. Les Bulgares ne pouvaient pas être qualifiés de la sorte car ils avaient été vaincus et intégrés de force dans l'hégémonie byzantine. Pour que le modèle du Scythe garde toute sa cohérence, il doit nécessairement concerner un peuple qui se situe hors de sa domination politique. Les Bulgares avaient rempli ce rôle jusqu'au début du XI^e siècle. L'extension des frontières byzantines a repensé le rôle des Bulgares avec l'empire.

Le terme de Scythe correspond donc à une notion beaucoup plus précise qu'une simple équivalence de barbares pour les territoires au nord. Avec la conquête bulgare la perception des populations nomades du nord du Danube a aussi changé²⁴². Il y a bien une notion militaire attachée à

239 MICHEL PSELLOS, *Chronographia*, p. 79.

240 ZONARAS, *Épitomé historion*, p. 944.

241 THÉOPHYLACTE D'OHRID, *Traités*, pp. 220-222.

242 S. A. KOZLOV, « More than Enemies. The Description of Nomads in the Byzantine Literature of the Epoch of the First Pecheneg Incursions into Byzantium », In : *Rules and Violence: On the Cultural History of Collective Violence from Late Antiquity to the Confessional Age*, C. DIELT, T. KNAPPER (éd.), Berlin, 2014, pp. 83–99.

l'appellation scythique et les Bulgares étaient d'ailleurs à l'origine des héritiers de confédérations nomades²⁴³. Leurs pratiques militaires avaient infligé de nombreux revers à Byzance grâce à leur cavalerie légère et les retraits stratégiques, mais c'est bien l'autonomie politique dans les confins qui caractérise le barbare scythe dans nos sources. Si les Bulgares ne sont plus appelés ainsi au XI^e et XII^e siècles, ils restent malgré tout dans nos sources les membres d'un espace situé au delà de la civilisation.

B) Un barbare animal sous plusieurs formes

Le caractère pastoral de la Bulgarie semble être une constante des descriptions de nos sources. L'espace semble avoir été perçu comme un lieu particulièrement doté pour l'élevage. Georges Acropolitès au XIII^e siècle rappelle les denrées qui furent acheminées dans la capitale lors des festivités : "*Ainsi, de toutes les provinces des Romains, on faisait venir des moutons, des porcs et des bœufs. De plus, comme ce sont les terres des Bulgares qui en élevaient le plus, on réclamait d'eux le plus grand nombre*"²⁴⁴. La remarque n'a en soi rien d'étonnant, l'espace bulgare étant un lieu important d'élevage durant la période médiévale et l'époque moderne²⁴⁵, mais les animaux qui sont mentionnés entretiennent un lien particulier avec les représentations byzantines des Bulgares. Théophylacte d'Ohrid et Grégoire Antiochos, deux auteurs qui ont été en Bulgarie pendant la domination byzantine, témoignent d'un lien privilégié entre les populations de l'ancien empire bulgare et le monde animal. Comme nous l'avons dit précédemment Grégoire Antiochos décrit le langage des personnes de Serdica comme des bruits de moutons, de chèvres et de porcs.²⁴⁶ Théophylacte est tout aussi acerbe à l'égard de ses fidèles quand il évoque la "*puanteur*" et les "*peaux de brebis*" des habitants²⁴⁷.

La peau de mouton semble être un élément récurrent qui a marqué les auteurs. Elle est à la fois évoquée par Grégoire Antiochos et par Théophylacte d'Ohrid²⁴⁸. Ce dernier en fait un symbole, l'odeur naturelle des Bulgares apparaît comme celle des moutons.

La comparaison animale n'est pas une exception des Bulgares car d'autres populations slaves comme les Serbes sont eux aussi assimilés à des animaux. De fait, on retrouve les mentions d'un

243 D. P. HUPCHICK, *The Bulgarian-Byzantine Wars for Early Medieval Balkan Hegemony*, New York, 2017, pp. 1-47, Spéc. pp. 9-15.

244 GEORGE ACROPOLITÈS, p. 15

245 A. P. KAZHDAN, A. W. EPSTEIN, *Change in Byzantine Culture in the Eleventh and Twelfth Centuries*, Berkeley, 1985, p. 29.

246 C. GALATORIOU, « Travel and Perception in Byzantium », *Dumbarton Oaks Papers*, 47, 1993, p. 228

247 THÉOPHYLACTE D'OHRID, *Lettres*, 4, p. 140.

248 GRÉGOIRE ANTIOCHOS, *Lettres*, p. 282 : « *Les habitants de la contrée, eux, on peut les voir porter sans cesse des fourrures et équipés de peaux de mouton, la tête couverte de bonnets de feutre épais, « vêtus de peau de peaux de brebis et de chèvre », comme dit l'Apôtre* ».

espace boisé et montagnard, d'une population comparée à un troupeau mais contrairement aux Bulgares, il y a un autre type de lexique, celui de la chasse en particulier et les Serbes sont ainsi perçus comme des loups²⁴⁹. C'est ici que se trouve la clé d'interprétation dans la mise en place de ces représentations. Les Bulgares sont certes comparés à des animaux mais ce sont des animaux apprivoisés, des animaux d'élevage. Quand les Bulgares n'étaient pas dans l'empire byzantin, les représentations de type bestial qui étaient employées par leur ennemi politique étaient d'une autre nature.

C'est la figure du prédateur qui dominait lorsque l'empire bulgare existait encore politiquement. « Où sont les rugissements de ta puissance, général de la Rome invincible ? Toi, qui étais par ta nature empereur, par tes actions porteur de la victoire, sors un instant de ton tombeau, et rugis, lion, apprends aux renards à rester dans leurs rochers »²⁵⁰. Le poème de Jean Géomètre est ici une réaction face aux défaites militaires que l'empire subissait lors des premières expéditions militaires de l'empereur Basile II en 986. Les renards (*άλωπέκας*) sont des animaux sauvages caractéristiques des confins. La référence à leur habitat de rochers rappelle les descriptions précédentes du territoire bulgare. L'empire incarné par le symbole de la suprématie, le lion, affronte ici des barbares à la nature sournoise représentés par des renards. Jean Géomètre n'est pas le seul auteur à effectuer un lien entre le renard et le bulgare. Un passage de la vie de Nil de Rossano évoque le saint vêtu d'une peau de renard pour masquer son identité et c'est en portant cette peau qu'il fut agressé par des enfants qui l'insultaient de moine bulgare²⁵¹. Déjà dans l'imaginaire collectif des Byzantins, la peau brute des animaux sauvages était le vêtement type du barbare bulgare. Le renard, personnification de la ruse n'est pas le seul prédateur qui incarne les Bulgares, le loup symbole de férocité, est aussi utilisé comme représentation de la sauvagerie. Liutbrand de Crémone dans son *Antapadosis*, évoque les rumeurs constantinopolitaines sur la royauté bulgare au temps du tsar Pierre Ier, en particulier autour de la famille impériale. Le frère du tsar, du nom de Baianus est décrit comme un puissant magicien capable de se transformer en loup ou en une autre bête sauvage²⁵².

L'influence antique de ces représentations lycanthropes est perceptible si on compare les propos de l'auteur latin avec les écrits des anciens auteurs grecs. Hérodote dans son enquête, rapporte qu'un peuple scythique, les Neuri (ou Neures) pratique la magie et se transforme en loup comme le fait le

249 E. BLANGEZ, E. MALAMUT, M. CACOUROS, « L'image des Serbes dans la rhétorique byzantine de la seconde moitié du XII^e siècle », in *Byzantium : Identity, Image, Influence*, Copenhague, 1996, pp. 97-122, spéc. p. 97 ; A. KALDELLIS, *Le discours Ethnographique à Byzance, continuité et rupture*, Paris, 2010, pp. 164-165.

250 JEAN GÉOMÈTRE, p. 163.

251 *Vie de Saint Nil*, pp. 62-63, dans la version d'origine italienne : *Ma la maniera ond' egli entrò in città si fu questa. Trovata per caso gettata in mezzo alla strada una pelle di volpe, e legatalasi intorno al capo, e messosi in spalla il bastone da cui pendeva il mantello, in tal guisa appunto fece il giro di tutta la città senza essere da nessuno riconosciuto. Sebbene fanciulli vedendolo andare in quella foggia, gliandavano dietro e lanciandogli sassi gridavano: « Ohil monaco Bulgaro! ».*

252 LIUTBRAND DE CRÉMONE, *Antapadosis*, 3-29, p. 213 :

frère du souverain bulgare²⁵³. L'exemple montre que les références bestiales peuvent aller beaucoup plus loin que dans le cadre de la poésie de Jean Géomètre, les Bulgares sont littéralement perçus comme des animaux à forme humaine. Ce type de comparaison pouvait se révéler très fréquent lors de descriptions d'actes violents commis par des soldats barbares, en particulier les nomades²⁵⁴. Cependant, comme pour les appellations, les conquêtes de la Bulgarie ont modifié ces représentations de ces habitants. Les animaux se sont rapprochés du modèle pastoral. Les Bulgares ne sont plus représentés comme des prédateurs mais comme des animaux domestiqués.

La sauvagerie n'a cependant pas complètement disparu. Encore une fois, Théophylacte d'Ohrid, symbolise le mieux le passage de cette domination politique. Dans une lettre adressée à Nicéphore Bryennos, l'archevêque byzantin évoque l'attitude d'un *parèque* bulgare du nom de Lazare, avec qui il entre souvent en conflit. Sa description est une représentation remarquable d'un homme bulgare des XI^e-XII^e siècles : « *De fait, comme il ne travaille pas, mais furète partout, fait métier de se froter aux praktores et n'a en vue comme les chiens domestiques et voraces, qu'une chose, à savoir ce qu'ils lui jetteront s'il aboie d'abord contre quelqu'un et s'il aboie ensuite pour quelqu'un, il est plus nu qu'une écrevisse* »²⁵⁵. Ce motif n'est pas unique car dans la correspondance de Théophylacte, dans une autre lettre, adressée à Adrien Comnène, l'archevêque se plaint aussi du comportement de deux Bulgares anonymes mais comme pour Lazare, il les compare à des chiens morts qui voudraient se révolter contre un lion²⁵⁶.

Le chien est ici une figure ambiguë qui correspond bien à la perception qu'ont les Byzantins des Bulgares. L'animal est certes domestiqué mais celui-ci ne perd jamais complètement sa sauvagerie intérieure. Il y a donc toujours une possibilité que le chien se révolte contre son maître et le menace. Chez Jean Géomètre et Théophylacte d'Ohrid, la symbolique animale est toujours mise en relation par la "personnification" de l'empire sous la forme d'un lion. Comme le roi des animaux, l'empire byzantin se perçoit idéologiquement comme une entité supérieure par rapport à ses autres homologues politiques. Le lion incarne cette volonté de contrôle sur les animaux inférieurs en particulier les chiens. La comparaison avec le chien, est probablement la représentation animale la plus acerbe dans la bouche d'un auteur byzantin. L'animal n'a pas toujours une valeur positive dans le monde byzantin. La définition de la souda de Κυνάϊος est riche de sens, il apparaît ainsi comme une créature *ἀναιδής*, irrévérencieuse, dénuée de honte, donc de peu de valeur²⁵⁷. Cependant, le

253 HÉRODOTE, Histoire, 1, 4, chap. 15 : « *Il paraît que ces peuples sont des enchanteurs. En effet, s'il faut en croire les Scythes et les Grecs établis en Scythie, chaque Neure se change une fois par an en loup pour quelques jours, et reprend ensuite sa première forme* ».

254 N. RADOSEVIC, « Les allophyloi dans la correspondance des intellectuels byzantins du XII^e siècle », *Recueil des travaux de l'Institut d'études byzantines*, 39, 2001-2002, pp. 89-101.

255 THÉOPHYLACTE D'OHRID, 96, *Lettres*, pp. 484-486.

256 *Ibid.*, 89, p. 464.

257 *Souda*, kappa, 2696, « *Κυνάϊος: ὁ ἀναιδής* ».

Bulgare est ici comparé à une bête à moitié sauvage non pas parce qu'il se situe en dehors de la domination politique byzantine, mais parce qu'il refuse l'autorité byzantine qui est dans ce texte incarnée par l'auteur, Théophylacte.

Les descriptions des Bulgares sont donc extrêmement diverses et peuvent tantôt exprimer une appartenance externe à l'empire comme une appartenance interne qui est conflictuelle.

3) *Les Bulgares : une population située en marge de la romanité*

Les Bulgares en tant que membres des *Allophyloi*, apparaissent par leurs descriptions et leurs appellations comme des êtres ambivalents dans le lien qu'ils entretiennent avec l'empire byzantin²⁵⁸. La conquête du royaume bulgare devrait alors se révéler comme un moment fondamental dans l'histoire des perceptions byzantines des Bulgares. Le territoire a ici une double appartenance, tout d'abord une appartenance ancienne à la romanité et une appartenance nouvelle avec les actions politiques de Basile II. Depuis l'Antiquité, la péninsule balkanique était sous autorité romaine et le Danube incarnait sa frontière. De la perte du territoire au VII^e siècle, jusqu'à la mort du dernier tsar, Ivan Vladislav en 1018, un État étranger a maintenu son autorité politique au nord de Byzance pendant près de quatre siècles. Une période d'indépendance aussi longue a donc du profondément transformer la vision qu'avait Byzance de ce territoire.

La durée de cette période explique pourquoi il est difficile de qualifier les conquêtes de Basile II comme étant des actions organisées dans un objectif de reconquête comme l'ont fait les historiens de l'époque romantique. Cependant comme nous le verrons cette idée peut potentiellement prendre source chez des auteurs byzantins. Ces questionnements sur la place des Bulgares dans cet ordre nouveau doit nous faire revenir sur le terme de Mœsiens utilisé pour qualifier les ennemis slaves et nous devons détecter les références dans nos sources qui rappellent l'ancienne appartenance à l'empire byzantin du territoire bulgare. Enfin, avec la conquête de 1018, nous devons envisager un changement de perception des populations bulgares par le biais des potentielles nouvelles appellations.

A) Les Mœsiens, un peuple barbare rattaché à la romanité ?

Le terme de *Μοσίοι*, qui est ici utilisé par les auteurs byzantins pour qualifier les Bulgares a de quoi dérouter au premier abord les historiens modernes. Ce qualificatif est à l'origine utilisé pour un peuple de l'antiquité qui était situé en Asie Mineure dans le Sud-Ouest de la Bithynie. Ce terme

258 N. RADOSEVIC, « Les allophyloi dans la correspondance des intellectuels byzantins du XII^e siècle », *Recueil des travaux de l'Institut d'études byzantines*, 39, 2001-2002, pp. 89-101.

employé par les Byzantins dans un contexte balkanique ne fait pas référence à ce peuple mais à un autre situé dans le nord de la Thrace dans une région appelé la *Μοισία*. Le grec byzantin ne semble pas faire de différence entre les deux territoires. Avec l'arrivée de la domination romaine dans le nord de la péninsule balkanique au premier siècle après J.C., les Romains fondèrent deux provinces de *Moesie* (inférieure et supérieure) situées entre la chaîne de montagnes du Grand Balkan et le Danube, entourées par les Monts Sar et la Mer Noire. Le territoire fut conquis progressivement par l'empire bulgare entre le VII^e et le IX^e siècles. Si le territoire n'était plus sous le contrôle de Constantinople, ce terme n'a pas pour autant disparu de nos sources. Le terme *Μοισία* qui a donné le latin *Mæsia*, sera toujours traduit par son équivalent français Mœsie. Cependant il en existe une forme qui pourrait prêter à confusion. Malgré l'emploi dans nos sources du mot *Μυσία*, nous ne le traduirons pas comme le font certains éditeurs par Mysia, le terme est incorrect parce que celui-ci ne correspond pas à un territoire balkanique mais bien à un ancien territoire de l'Asie Mineure. Cet usage s'accompagne évidemment de son équivalent pour qualifier la population et *Μυσοί* ne sera donc pas traduit par Mysiens, mais Mœsiens.

Dans l'œuvre satyrique byzantine, le *Timarion*, l'ouvrage anonyme décrit les différentes populations qui viennent se rendre à la foire de Thessalonique. « *Non seulement les foule natales et indigènes affluent, mais aussi les hommes de toutes les races et de tous les pays imaginables. Les Grecs de partout où ils vivent, toute la bande hétéroclite de Mæsiens qui sont nos voisins jusqu'au Danube et à la Scythie, les Campaniens, les Italiens...* »²⁵⁹ Dans cette description des voyageurs qui se rendent aux *Demetria*, il n'est pas étonnant de voir les Bulgares en tant que premier peuple étranger à se rendre à la foire. Une large communauté slave habitait la ville de Thessalonique. La référence aux Bulgares est cependant notable sur plusieurs points. Tout d'abord ils sont décrits comme les premiers voisins directs des habitants de Thessalonique. Ces populations aux statuts hétéroclites sont situées entre deux bornes géographiques. La Scythie comme le Danube est ici présentée comme un territoire qui délimite de manière nette l'espace où habite leur *ethnos*. Ainsi, les Mœsiens ne sont pas situés dans l'espace flou et nomade de la Scythie, mais dans un territoire qui leur est propre, voisin des territoires grecs. Nous pouvons aussi noter, que les potentielles datations du *Timarion*, le plaçant dans la première moitié du XII^e siècle, sont compatibles avec la terminologie employée dans cette description. Si les Bulgares sont décrits comme des populations hors de la Scythie, cela signifie sans doute que le territoire était sous domination politique byzantine de fait, au début du XII^e siècle ; ce sont les Coumans qui sont appelés Scythes²⁶⁰.

259 *Timarion*, p. 44.

260 I. VASARY, *Cumans and Tatars, Oriental Military in the Pre-Ottoman Balkans, 1185–1365*, Cambridge, 2005, pp. 13-54.

Dans la chronique de Gènesios écrite dans les environs du X^e siècle, celui-ci utilise le terme de *Mæsia* dans son œuvre au cours d'une digression étrange qui rappelle l'arrivée des Proto-bulgares dans l'empire byzantin. Ce curieux passage se situe au milieu de son œuvre alors que les Bulgares ont été maintes fois évoqués auparavant. Dans le texte de Gènesios, la région de Mœsie et la région de Dorystolon sont des appellations utilisés pour qualifier les territoires byzantins que les Bulgares ont occupés²⁶¹. Chez Gènesios, la séparation entre les deux territoires est déroutante. L'un fait référence au *castrum* danubien de Dorystolon tandis que l'autre évoque une ancienne division administrative de l'empire romain qui devait normalement inclure ce lieu stratégique qui deviendra plus tard le siège du thème du même nom. Gènesios dans sa digression a sans doute voulu souligner que l'empire bulgare à ses débuts se situait entre les deux bords du Danube. Le terme de Mœsiens est donc ainsi fortement marqué par l'idée de l'ancienne présence romaine sur les territoires que contrôlaient les Bulgares. Le même événement est décrit dans la version bulgare de la chronique de Manassès. Les versions grecques de la chronique ne précisaient rien sur l'établissement des Bulgares dans l'empire tandis que la version slave le décrit. Le copiste-auteur slave indique : « *Les Bulgares ont traversé le Danube, après avoir pris le territoire des Grecs... Ce territoire s'appelait auparavant la Mœsie* »²⁶². La « traduction » bulgare du XIV^e siècle a donc bien pris en compte l'enjeu du terme employé pour leur propre territoire.

Nos sources appellent la majorité du territoire contrôlé par les Bulgares la Moesie. Cet emploi n'est cependant pas systématique chez les chroniqueurs. Par exemple, dans l'œuvre de Skylitzès, si le terme de Mœsie est présent à plusieurs reprises pour évoquer les conflits dans ce territoire avec les Petchénègues²⁶³, l'auteur du XI^e siècle l'utilise finalement très peu par rapport à l'emploi de Bulgarie, plus fréquent dans nos sources. Skylitzès n'est pas non plus une exception, les chroniques universelles comme celle de Jean Zonaras ou de Constantin Manassès préfèrent toujours l'utilisation de Bulgarie plutôt que celle de Mœsie. Cet état de fait se retrouve dans les sources écrites qui ne sont pas des chroniques, comme les *Taktika* ou les œuvres de Constantin VII.

Cependant, ce terme ne qualifie pas uniquement un territoire, mais aussi un peuple comme l'a montré l'exemple du Timarion. Michel Attaleiatès indique dans son œuvre l'idée suivante : « *le nom conventionnel des Mœsiens est celui des Bulgares* »²⁶⁴. L'emploi du terme par le chroniqueur est une

261 GENESIOS, livre 4, 7, p. 77 : « *In the meantime the state was well governed by Michael and his mother Theodora, with the help of the aforementioned men. The ruler of the Bulgarians, a people descended from both Avars and Khazars who took their name from some lord named Bulgaros, had received from the Romans the land around Dorystolon and Mysia in which to dwell* ». Ce récit d'origine est assez similaire à celui que fait Michel le Syrien lorsqu'il raconte lui aussi l'origine mythique des Bulgares voir : MICHEL LE SYRIEN, chap. 21, p. 363.

262 CONSTANTIN MANASSES, *Chronique*, p. 156.

263 SKYLITZÈS, p. 319 : « *Les Petchénègues avient passé le Danube et mettaient à mal la Mysie* ».

264 MICHEL ATTALEIATÈS, pp. 12-13 : « *Μυσοι δέ, οἱς ἰδική προσηγορία τὸ τῶν Βουλγαρῶν καθέστηκεν ὄνομα.* »

indication claire que le mot est donc employé ici uniquement pour qualifier les Bulgares et non les populations grecques ou valaques qui ont habité le territoire de la Mœsie.

Parmi tout les auteurs byzantins que nous avons cités, aucun n'utilise autant ce terme que Léon le Diacre. En effet, lorsque celui-ci introduit les Bulgares dans son récit, ils sont décrits en premier lieu comme : « *Les émissaires arrivés de Mœsie* »²⁶⁵. Dans le récit du diacre byzantin, l'utilisation mœsienne est particulièrement fréquente. Ce terme est l'appellation la plus utilisée pour qualifier les Bulgares. Bulgares et Scythes sont aussi employés par l'auteur mais moins fréquemment que le terme de Mœsiens. Plusieurs éléments peuvent expliquer ce choix de l'historien. Tout d'abord, le terme avait une fonction de distinction tout particulière dans son récit. Lors de la campagne militaire de Jean Tzimiskès en Bulgarie, les soldats byzantins étaient en guerre à la fois contre les Bulgares et les Rus de Kiev, deux peuples scythiques. Si les deux sont parfaitement distingués par l'auteur, le terme permettait d'éviter de répéter les qualifications scythiques et de pleinement transmettre le rôle du scythe aux Rus et non aux Bulgares. Ces derniers étaient ainsi vus de manière passive, car ils étaient pris en étau entre ses deux voisins lors des conflits. Cet événement nous amène aussi à la deuxième raison qui a potentiellement motivé la préférence de l'auteur pour ce terme. Les auteurs byzantins précédents comme Génésios utilisent le terme géographique de Mœsie pour rappeler que ce territoire était au préalable une entité sous la domination de Constantinople et que cette autorité ne fut pas confisquée par mais bien confiée aux barbares bulgares²⁶⁶.

Léon le diacre écrit à une période où les Byzantins ont grandement étendu leur autorité politique dans le nord des Balkans. Grâce aux conquêtes de Jean I^{er}, les Byzantins ont pris le contrôle de territoires danubiens dans le nord-est des Balkans qui appartenaient au cours de l'Antiquité à la province de Mœsia. Des propres mots de l'auteur, la guerre que menait le *basileus* avait pour fonction de « *rendre la Mœsie aux Romains* »²⁶⁷. Dans le récit de Léon le Diacre, l'auteur reprend ainsi le même récit d'origine des Bulgares de l'historien Génésios²⁶⁸. L'usage de ce récit ouvre ensuite sur un rappel général des relations que Byzance entretenait avec la Bulgarie. La version de Léon le Diacre marque une rupture avec celle de Génésios, en faisant intervenir un autre récit de la migration bulgare où le rôle du *basileus* Justinien II est prééminent²⁶⁹. L'auteur y emploie l'action

265 LÉON LE DIACRE, p. 98.

266 GENESIOS, livre 4, 7, p. 7 : « *The ruler of the Bulgarians, a people descended from both Avars and Khazars who took their name from some lord named Bulgaros had received from the Romans the land around Dorystolon and Mysia in which to dwell* ».

267 LÉON LE DIACRE, p. 188.

268 *Ibid.*, pp. 137-138 : « *On dit en effet que les Mœsiens, populations détachées des Hyperboréens, Cotrages, Khazars et Chounabes, avaient changé de lieu de résidence, qu'après avoir erré à travers l'Europe ils en avaient pris possession et y avaient établi leur résidence à l'époque où Constantin, appelé Pôgônatos, dirigeait les Romains, et qu'ils avaient nommé le pays Bulgarie du nom de Boulgaros, le chef de leur tribu* ».

269 *Ibid.*, p. 138 : « *On fait entendre un autre son à ce propos, dont voici la teneur. L'empereur romain Justinien, qui avait le nez mutilé par Léon... Il s'était abouché avec la nation des Mœsiens dans les termes suivant : ils lui feraient recouvrer le pouvoir impérial et ils empocheraient de grandes récompenses. Ils le suivirent et, après qu'il eut investi la*

d'un empereur hautement controversé pour justifier une situation géopolitique défavorable à Byzance. Une situation qui n'a pu être inversée qu'au milieu de X^e siècle grâce à la politique militaire de Jean Tzimiskès.

Nous pouvons ainsi constater que c'est dans le triomphe de l'empereur Jean I^{er} à Constantinople que l'auteur insiste le plus sur l'utilisation de Mœsie et de Mœsiens. De manière parallèle, le terme de Bulgare n'est jamais utilisé dans le récit de triomphe alors que c'est sur la conquête de leur territoire que la victoire est célébrée. Le triomphe apparaît ainsi comme un retour à l'ordre politique ancien de l'empire, la guerre menée par le *basileus* n'est donc qu'une simple reconquête de territoire et l'empire bulgare n'aura donc été qu'une parenthèse historique.

Les victoires byzantines de 971 n'ont cependant pas eu l'ambition qu'elles devaient avoir. Juste une décennie plus tard, sous l'égide d'une nouvelle dynastie, les *Comitopouloi*, les territoires occidentaux de l'empire bulgare entrèrent en conflit avec l'empire byzantin pour s'emparer des territoires bulgares passés sous domination byzantine. C'est probablement dans ce contexte de conflit intense que Léon le Diacre a rédigé son œuvre. L'action des *Comitopouloi* n'était pas simplement interprétée comme un conflit entre deux entités politiques distinctes, mais bien comme un acte de révolte à l'égard de l'autorité politique de Constantinople qui était sensée avoir pacifié les Balkans après la conquête de la capitale bulgare et la fuite des Rus.

C'est dans un contexte tout à fait similaire que Jean Géomètre a rédigé ses poèmes qui se lamentent sur les défaites byzantines contre les armées bulgares. « *Je ne pensais pas que ça arriverait un jour, même si le soleil disparaissait : les arcs des Mysiens plus forts que les lances des Ausoniens. Périssent arbres, funestes montagnes, périssent rochers privés d'oiseaux où le lion frissonne à la rencontre avec les biches* »²⁷⁰. La défaite byzantine est perçue comme une atteinte directe à l'ordre naturel du monde et c'est sans surprise que les Bulgares sont dénommés par le terme de Mœsiens. Si une défaite face aux barbares est loin d'être considérée comme un événement inouï pour les auteurs byzantins, la bataille des Portes de Trajan est toutefois perçue comme un désastre politique car l'armée a perdu face à des ennemis qui sont censés avoir perdu leur légitimité politique à la fois par leur antériorité politique mais aussi après la prise de Preslav de 971.

Après la conquête byzantine, le terme de Mœsien n'a pas disparu de nos sources mais son utilisation s'est amoindrie. Quand Michel Attaleiatès parle du qualificatif comme d'un nom conventionnel, l'importance du terme apparaît alors comme ambigu. Michel Psellos est le seul auteur du milieu du XI^e siècle qui utilise le terme de Mœsien pour qualifier un peuple qui n'est pas Bulgare et qui n'est pas situé directement dans la domination politique byzantine. C'est dans la *chronographia* que

charge impériale, ils reçurent de lui tout le territoire de la Macédoine en deçà de la limite de l'Istros. Et après avoir migré ils procurèrent aux Romains maints ennuis. ».

270 JEAN GÉOMÈTRE, p. 160, *Sur le désastre des Romains dans le défilé bulgare*.

Michel Psellos évoque que des Barbares de l'Ouest qui : « *Dans des temps anciens, (ils) s'appelaient Moesiens, mais (ils) ont changé de nom pour celui qu'ils ont aujourd'hui* »²⁷¹ Michel Psellos n'indique pourtant pas le nom "actuel" des barbares de l'ouest. Son témoignage nous laisse donc dans le flou en ce qui concerne une campagne militaire de l'empereur Isaac Comnène en 1059. Comme pour les Goths dans l'antiquité tardive, Michel Psellos met en scène la traversée du Danube gelé par ce peuple pour immigrer vers les terres romaines. Ce peuple situé dans le nord-est du Danube ne peut être que les Petchénègues. La description des tactiques militaires de ce peuple dans la *chronographia* apparaît comme une perception typique des peuples nomades par les Byzantins. Dans l'ouvrage de Michel Psellos, le terme de Mœsien est devenu comme Scythe une appellation générique. Après le règne d'Isaac Comnène, sous Constantin Doukas, l'auteur décrit une alliance barbare entre les Mœsiens de l'Ouest et un peuple appelé Triballes, ce qui correspond à l'assaut de la confédération ouze vers 1064 à cette même époque. Le choix de Michel Psellos de transférer l'appellation de Moesien pour tous les peuples qui effectuaient des mouvements entre les rives du Danube semble unique. Michel Attaleiatès qui est son contemporain avait conservé le terme pour qualifier uniquement les Bulgares et les auteurs du XII^e siècle ne semblent pas avoir suivi le conseil des philosophes dans cette voie. Les événements décrits par l'auteur montrent un espace qui est sans cesse mis à mal par des confédérations nomades. Les Moesiens sont présentés comme les noms anciens des tribus nomades. Michel Psellos cherche ainsi à inclure les Bulgares dans la continuité des peuples nomades ennemis de Byzance, comme cela était le cas pour l'emploi du mot scythe. La fin de notre période se situe vers l'année 1186, l'année où les princes asénides réussissent à maintenir l'indépendance d'un nouvel État bulgare face à l'empire byzantin. Un auteur en particulier a laissé un témoignage important sur la révolte des populations bulgares et valaques et il s'agit de Nicéas Choniates. L'auteur, contemporain de la domination byzantine dans cette région, mais aussi de la révolte bulgare, décrit les efforts politiques des futurs princes asénides afin de renverser le joug byzantin. Il décrit leur pays d'origine comme étant celui de la Mœsie et qu'après avoir recruté des soldats Coumans: « *Ils ne se contentaient pas de préserver leurs propres biens et d'assumer le contrôle du gouvernement de la Mœsie; ils ont également été appliqués de faire des ravages contre les territoires romains afin d'unir le pouvoir politique de la Mœsie et de la Bulgarie en un empire comme autrefois.* »²⁷² Deux choses sont remarquables dans l'exposé de Nicéas Choniates : tout d'abord le territoire appelé Bulgarie ne correspond pas exactement à celui de la Moesie, ensuite, c'est l'union de ces deux territoires qui symboliserait un retour au premier empire bulgare. L'exposé de l'historien byzantin montre que le territoire entre les Balkans et le Danube appelé Moesie, n'est

271 MICHEL PSELLOS, *Chronographia*, 67.

272 NICÉAS CHONIATÈS, *Histoire*, p. 206.

pas entièrement bulgare car il conserve un lien fort avec la romanité. Tandis que les territoires aux alentours d'Ohrid et Skopje sont l'incarnation du cœur véritable de la Bulgarie. Ce n'est pas un hasard si Basile II lors de la conquête de la Bulgarie a maintenu un archevêque dans l'ancienne capitale bulgare d'Ohrid.

Le territoire où habitent les Bulgares apparaît alors comme protéiforme. Ainsi, si la Bulgarie est parfois appelée la Mœsie, la Mœsie ne correspond pas toujours à l'intégralité de la Bulgarie. Si les territoires du nord de la Macédoine n'étaient pas dénués d'intérêt stratégique, c'était avant tout à l'Est, dans son lien avec le Danube que les Byzantins conceptualisaient la place des Bulgares après avoir pris le contrôle de cet ancien territoire byzantin. Il est remarquable d'observer que quand l'empire byzantin s'est étendu sur les territoires bulgares en 971, ce sont les territoires orientaux à proximité du Danube qui furent les premiers conquis. Malgré l'apparente bigarrure du territoire que contrôlent les Bulgares, les auteurs byzantins n'ont jamais oublié que l'empire contrôlait cet espace durant l'Antiquité tardive. Il n'est pas étonnant de voir que quand l'empire byzantin était en expansion territoriale, les auteurs comme Léon le Diacre ont multiplié les références à l'ancienne province romaine.

B) Les *mixobarbaroi*, ou la possibilité d'une intégration ?

Le lien que la Bulgarie entretenait avec l'empire byzantin n'était pas uniquement pensé par les auteurs byzantins par l'existence d'une ancienne appartenance romaine de son territoire. Avec la conquête de 1018, les auteurs byzantins devaient bien prendre en compte que l'empire venait de faire entrer de force une importante population, qui à l'exception du critère de la foi était hors des critères culturels byzantins²⁷³. À cause des actions de Basile II, les Bulgares devenaient ainsi l'une des plus importantes minorités de l'empire.

Déjà dans la seconde moitié du X^e siècle, la volonté de l'empire de s'étendre sur d'autres populations non-grecques peut dérouter si nous la comparons avec des sources plus anciennes. Lorsque l'empire était mis en difficulté par le tsar Siméon au début du X^e siècle, Théodore Daphnopatès exposait une certaine idée de l'empire : « *Un nombre d'environ vingt mille Bulgares ont cherché asile auprès du pouvoir serein et paisible de notre empire... Est-ce pour cette raison que nous nous appellerons empereur des Romains et des Bulgares ? Dieu nous garde d'abandonner nos propres titres et de nous parer de ceux des autres... Il est vrai que tu imagines à part toi, en nous écrivant, que la perte de Dorystolon et d'autres forteresses mentionnées dans ta lettre, qui étaient occupées par les*

273 P. STEPHENSON, « Byzantine conception of Otherness after the Annexation of Bulgaria (1018) », in : *Strangers to Themselves : The byzantine Outsider*, D. C. SMYTHE (éd.), Brighton, 1998, pp. 245-269.

empereurs de jadis, ne nous accablent guère... Contente-toi des frontières de tes ancêtres. »²⁷⁴.

Dans ce discours au tsar, Théodore Daphnopatès critique les exactions du roi bulgare qui cherche à s'emparer des territoires romains, rendant ses actions illégitimes. Dans la lettre, l'empire joue un rôle passif car victime des attaques du tsar. L'empire byzantin est présenté comme un contraire de l'empire bulgare, belliqueux et expansionniste. Bien que l'empire bulgare se trouve sur d'anciens territoires romains comme celui de Dorystolon, certains territoires bulgares apparaissent légitimes dans la formulation de l'auteur par l'évocation de terre ancestrale. L'objectif de la lettre au tsar est de décourager les prétendues prétentions impériales de Siméon en décrédibilisant l'argument suivant ; on ne peut pas prétendre au gouvernement des Romains, par le fait que des populations romaines ont été intégrées de force dans l'empire bulgare. Chez Théodore Daphnopatès, les Bulgares se sont certes établis sur des territoires romains par le passé, mais leur tentative d'expansion doit cesser, car la Bulgarie est un territoire « ancestral » qui se trouve hors de la romanité. Quelques décennies plus tard, le *De administrando imperio* de Constantin VII, semblait confirmer que ce statut quo avec la Bulgarie devait rester inchangé. Le *basileus* voyait dans cette position géographique de la Bulgarie un espace approprié pour favoriser les invasions nomades dans le nord de l'empire bulgare²⁷⁵. Avec la théorie des *ethne*, les Bulgares étaient vus comme un *ethnos* à part entière. Comme nous l'avons exposé dans l'introduction, les *ethne* devaient vivre uniquement parmi les membres de leur communauté afin d'assurer sa continuité.

La conquête de l'empire bulgare pouvait remettre en question ce paradigme. L'empire byzantin malgré son discours idéologique de paix, venait d'étendre considérablement son hégémonie par la conquête militaire de nombreux territoires dans la péninsule balkanique. De même, la frontière avec les autres nations barbares venait d'être repoussée. Les Bulgares dans ce processus n'étaient pas seulement des acteurs passifs. Avec la pénétration des populations nomades vers le Danube, les Bulgares furent les premiers touchés par ces tentatives d'invasions dans le territoire byzantin. L'action des Bulgares au cours de ce processus est parfois évoquée dans nos chroniques. Par exemple, dans la chronique de Michel Attaleiatès, le massacre des Bulgares en fuite par les Ouzes a été particulièrement bien décrit²⁷⁶. De même dans le cadre de la défense du Danube, le même auteur indique à plusieurs reprises quand des soldats bulgares se trouvent dans les armées byzantines. Ainsi, les Bulgares sont des acteurs de l'empire byzantin et contrairement aux autres soldats étrangers dans l'armée, ils se battent sur leur propre territoire.

274 DAPHNOPATES, pp. 62-66.

275 CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, DAI, p. 53 : « *To the Bulgarians also the emperor of the Romans will appear more formidable, and can impose on them the need for tranquility, if he is at peace with the Pechenegs, because the said Pechenegs are neighbours to these Bulgarians also, when they wish, either for private gain or to do a favour to the emperor of the Romans, they can easily march against Bulgaria* ».

276 MICHEL ATTALEIATÈS, p. 157.

Après l'expansion territoriale dans le courant du XI^e siècle, ce processus s'est accompagné du retour de termes issus de l'Antiquité comme celui de *Mixobarbaroi*. Le terme servait à décrire des populations qui étaient situées dans un état intermédiaire entre la barbarie et la civilisation, soit dans le cadre d'alliances militaires avec des cités ou des populations qui vivaient dans les cités grecques parmi les civilisés²⁷⁷. Aux XI-XII^e siècles, le mot a maintenu l'idée d'un peuple intermédiaire entre le civilisé et le barbare. Anne Comnène, dans *l'Alexiade*, parle par exemple de soldats hellénophones, qui étaient alliés au sultan seldjoukide de Roum²⁷⁸.

En ce qui concerne les Bulgares, nous devons encore une fois projeter notre regard sur la zone danubienne, en particulier sur la région du thème de Paristrion. Ainsi, lors de la rébellion de 1072, les personnes qui participent à cet acte sont qualifiées par Michel Attaleiatès de *Mixobarbaroi*. L'usage que fait l'auteur byzantin de ce terme ne nous indique en rien la composante ethnique des populations de la région ; elle pourrait autant concerner les peuplades bulgares que les Valaques ou les Petchénègues, les trois étant attestées dans cette région²⁷⁹. L'appellation a été interprétée dans un premier temps par certains historiens comme un témoignage de la présence de populations mixtes dans la région²⁸⁰. Le terme rend alors compte du rôle important d'une population barbare dans un espace qui se situe dans la périphérie de l'empire. Leur rôle est d'autant plus essentiel qu'il est source de critiques quand celui-ci est défectueux comme le montre le témoignage de Michel Attaleiatès. Une autre approche verrait dans l'emploi du terme par Michel Attaleiatès et Anne Comnène les marques d'une fidélité d'une population pour la foi chalcédonienne dans une région frontalière menacée par les peuplades païennes du nord²⁸¹. Cette approche peut sembler discutable, car aucun des deux auteurs ne paraît remettre en cause le rôle de la foi byzantine dans la région, avant même la conquête de la Bulgarie. L'espace avait déjà été christianisé au sein de l'empire bulgare et les missionnaires byzantins semblaient avoir réussi à convertir des Petchénègues dans cette région du Danube²⁸².

277 P. STEPHENSON, *Byzantium's Balkan Frontier : A Political Study of the Northern Balkans, 900-1204*, Oxford, 2000, p. 110 ; A. MADGEARU, *Byzantine Military Organization on the Danube, 10th-12th centuries*, Leiden-Boston, 2013, p. 87.

278 C. MALATRAS, « The Making of an Ethnic Group : the Romaioi in the 12th-13th centuries. », in : *Identities in the Greek World (from 1204 to the present day)*, K. A. DIMADIS (éd.), Vol. 3, Athènes, 2010, p. 423.

279 A. MADGEARU, *The Asanids: The Political and Military History of the Second Bulgarian Empire 1185-1280*, Leiden-Boston, 2016, pp. 26-35 ; N. BUCHS, « Soumettre des barbares par le sang ou les dominer pacifiquement : L'installation des Petchénègues dans l'Empire byzantin par le pouvoir impériale (1046-1049) », *Camenulae*, 22, 2019, pp. 1-16.

280 Un point de vue défendu dans : J. BONAREK, « Le Bas Danube dans la seconde moitié du XI-ème siècle: nouveaux États ou nouveaux peuples? », in : *Byzantium, New Peoples, New Powers: The Byzantino-Slav Contact Zone, from the Ninth to the Fifteenth Century*, M. KAIMAKOVA, A., CRACOW (éd.) 2007, pp. 193-200 ; G. PAGE, *Being Byzantine : Greek identity before the Ottomans*, Cambridge, 2008, p. 54.

281 P. STEPHENSON, *Byzantium's Balkan Frontier : A Political Study of the Northern Balkans, 900-1204*, Oxford, 2000, p. 110.

282 R. BENOIT-MEGGENIS, *L'empereur et le moine, Recherches sur les relations entre le pouvoir impérial et les monastères à Byzance, du IX^e siècle à 1204*, Thèse de doctorat en histoire, Sous la direction de D. MENJOT, Lyon, Université Lyon 2, 2010, p. 98.

La notion de fidélité à l'empire est cependant intéressante, car elle est particulièrement fréquente qu'elle soit à la fois pour les *mixobarbaroi* grecs alliés aux Turcs chez Anne Comnène, et pour les rebelles danubiens de Michel Attaleiatès. Les Bulgares en devenant des *mixobarbaroi* se sont donc rapprochés d'une possible intégration dans l'empire byzantin. Cependant, ce n'était qu'une étape préliminaire afin d'être considérés comme pleinement Byzantins. Un service et une fidélité à l'État étaient attendus en retour. Il est frappant de voir que l'armée a continué d'être à l'époque byzantine, un des vecteurs majeurs de la romanité, alors qu'elle était une des institutions qui contenait le plus d'éléments étrangers. Cette possible intégration devra être mise en lien avec une autre qui concerne la place de l'aristocratie bulgare à la cour de Constantinople. Nous verrons ceci dans la troisième partie.

L'utilisation de la dénomination *mixobarbaroi* n'est nullement systématisée pour toute la Bulgarie. Certaines régions sont privilégiées et nous pouvons constater que c'est toujours l'espace danubien, car hautement militarisé qui est favorisé par nos sources byzantines. L'espace du grand thème de Bulgarie dont le cœur se situe à Ohrid est bien moins avantagé dans nos sources. Alors que nous disposons d'un témoignage clé comme celui de l'archevêque Théophylacte d'Ohrid, comme nous l'avons vu précédemment, celui-ci présente toujours son territoire comme un espace réduit et dépeuplé. C'est cet argument qui est employé par l'auteur pour demander la bienveillance du duc de Dyrrachium afin que celui-ci limite les levées de soldats dans le territoire bulgare²⁸³. Comme l'avait déjà remarqué l'historien Jacek Bonarek, l'utilisation du terme de Bulgares est plus homogène pour les territoires occidentaux que pour le thème de Bulgarie, mais lorsque que l'on se situe dans les territoires danubiens, les appellations employées sont bien plus diverses²⁸⁴. Cependant, il faut remettre en cause son hypothèse qui voyait dans l'appellation les marques d'un mélange byzantino-barbare qui remonterait un siècle avant, avec la conquête du *basileus* Jean I^{er}. Cette hypothèse pose de nombreux problèmes. La diversité ethnique des populations n'est pas seulement un fait qui remonte à l'extension renouvelée de l'empire byzantin. On pourrait alors s'étonner que dans le cadre des migrations slaves du VII^e siècle et de leurs répercussions aux VIII-IX^e siècles, jamais un auteur byzantin n'ait utilisé le terme de *mixobarbaroi* pour qualifier des populations mixtes qui existaient au sein même de l'empire.

Le terme de *mixobarbaroi* est ambigu et difficile à saisir mais il est lié à un espace. Comme nous l'avons vu dans les lettres de Daphnopatès du début du X^e siècle, l'orateur rappelait au tsar Siméon

283 THÉOPHYLACTE D'OHRID, *Lettres*, 24, pp. 208-209.

284 J. BONAREK, « Le Bas Danube dans la seconde moitié du XI-ème siècle: nouveaux États ou nouveaux peuples? » ,in : *Byzantium, New Peoples, New Powers: The Byzantino-Slav Contact Zone, from the Ninth to the Fifteenth Century*, M. KAIMAKOVA, A., CRACOW (éd.), 2007, pp. 193-200.

que la forteresse de Dorystolon appartenait anciennement à l'empire²⁸⁵. C'est aussi le même cas de figure dans la chronique de Génésios²⁸⁶. Même avant que l'empire s'empare de ces territoires, les régions danubiennes bénéficiaient des faveurs de l'empire. Ce territoire jouait un rôle clé pour l'empire et les populations de cet espace avaient donc une place majeure dans la défense de la frontière.

Que ce soit par la description de l'espace ou d'une population, nous devons constater que le monde des Bulgares pour les Byzantins est d'abord un monde voisin de leur empire, puis une partie même de leur empire qui est caractérisée par sa bigarrure. L'espace est souvent perçu comme vide, trop peu peuplé, trop grand ou trop petit selon les auteurs, pour résumer, il n'est jamais approprié à sa population. Il s'agit d'une immense zone de pâturage, mais aussi un lieu d'agriculture de mauvaise qualité. Les limites de cet espace barbare apparaissent floues et ce, même après la conquête byzantine.

Le Danube, s'il est toujours présent comme une borne entre le monde nomade et sédentaire, reste une séparation fragile au vu des nombreux passages des populations nomades entre le XI^e et le XII^e siècles. La diversité n'est pas uniquement dans la description du paysage car les auteurs byzantins disposent d'un nombre considérable d'appellations pour qualifier les Bulgares. Certaines avaient pour rôle de repousser la Bulgarie dans le monde barbare comme le terme de Scythes tandis que d'autres au contraire servent à ramener l'espace dans le giron de l'empire byzantin. Son emploi à l'époque où l'empire byzantin est en expansion n'est pas un hasard.

Léon le Diacre apparaît dans ce domaine comme l'auteur essentiel car son œuvre, rédigée dans un moment clé des relations entre Byzance et la Bulgarie, juxtapose toutes les formes d'expressions possibles pour décrire les Bulgares. En tant que membres de l'empire byzantin, les Bulgares n'étaient pas uniquement assignés à un rôle passif, ils restaient des intermédiaires de première importance dans leurs relations avec les peuples nomades²⁸⁷. Ainsi, une région de la Bulgarie se distingue par rapport aux autres, la région danubienne du thème de Dorystolon. Que ce soit dans l'archéologie ou dans les sources écrites, la région a définitivement été investie par les Byzantins, compte tenu de son rôle stratégique essentiel dans le maintien de l'empire²⁸⁸.

285 DAPHNOPATES, p. 64 : « *Il est vrai que tu imagines à part toi, en nous écrivant, que la perte de Dorystolon et d'autres forteresses mentionnées dans ta lettre, qui étaient occupées par les empereurs de jadis et qui sont maintenant ta possession, du fait que nous y sommes accoutumés, ne nous accable guère apparemment* ».

286 GENESIUS, livre 4, 7, p. 77 : « *The ruler of the Bulgarians, a people descended from both Avars and Khazars who took their name from some lord named Bulgaros, had received from the Romans the land around Dorystolon and Mysia in which to dwell* ».

287 T. STEPANOV, « From Steppe to Christian Empire, and back : Bulgaria between 800 and 1100 », in : *The Other Europe in the Middle Age, Avars, Bulgars, Khazars and Cumans*, F. CURTA (éd.), Leiden, 2008, pp. 363-378.

288 P. STEPHENSON, « Byzantine conception of Otherness after the Annexation of Bulgaria (1018) », in : *Strangers to Themselves : The byzantine Outsider*, D. C. SMYTHE (éd.), Brighton, 1998, pp. 13-18 ; A. MADGEARU, *Byzantine Military Organization on the Danube, 10th-12th centuries*, Leiden-Boston, 2013, pp. 59-99.

Les variations dans l'appellation montrent aussi que la position des Bulgares dans l'*oikoumène* a varié au cours de notre période. Malgré les rappels fréquents au monde pastoral, les Bulgares n'étaient pas considérés entièrement comme des Scythes, l'inverse civilisationnel des Byzantins. Progressivement, l'utilisation de ce qualificatif va décliner. Notre période qui va de la conversion de Boris à l'avènement du second empire bulgare n'aura été pour Byzance qu'une période où les Bulgares se sont renforcés en tant que figure intermédiaire dans le monde byzantin.

Les Bulgares ne sont pas directement entrés dans la romanité avec l'intégration militaire byzantine, cependant nous ne pouvons pas nier que leur position vis-a-vis de la barbarie a changé de forme, elle s'est déplacée. De la bête sauvage à la bête apprivoisée, du nomade au semi-nomade, la figure du barbare s'est complexifiée. Les Bulgares, en tant que peuple intermédiaire dans le monde byzantin, ont connu plusieurs personnalités notables qui ont été évoquées dans nos sources et qui dénotent par leur place ambivalente dans l'*oikoumène* byzantine. C'est ce thème que nous allons étudier maintenant.

Chapitre III. Le chef bulgare, un rôle ambigu dans l'ordre byzantin

« Si tu envisages la paix dans ton cœur (mon fils bien-aimé), alors ce que j'ai dit suffit. Mais si une fois pour toutes, tu t'es mis dans la tête que tu devais t'établir sur le trône de l'empire romain et si tu penses avoir l'assurance (d'où, je ne sais pas) que telle est la volonté de Dieu, laisse alors à Dieu sa volonté d'accomplir comme il en a décidé, juge de manière appropriée, et ne suppose pas que tu pourras atteindre ton but par des batailles et des massacres »²⁸⁹.

La déclaration que fait le patriarche Nicolas Mystikos au tsar Siméon, intègre ici plusieurs éléments caractéristiques qui sont attendus chez un souverain barbare, ennemi de Byzance. Sa personnalité est belliqueuse mais non dénuée d'audace et il convoite ainsi la capitale de l'empire. Cependant, à cause du document épistolaire, l'auteur byzantin a ici un lien privilégié avec le souverain bulgare. Cette relation d'homme à homme est utilisée par un auteur pour dissuader le tsar d'attaquer une nouvelle fois l'empire byzantin. Le lien entre les deux hommes est d'autant plus fort que Nicolas Mystikos aurait couronné le souverain étranger à Constantinople, ce qui est la raison de la nouvelle titulature du roi bulgare : tsar²⁹⁰. Ainsi, la place que celui-ci entretient avec l'empire byzantin est pour le moins floue. La rhétorique chrétienne employée à la fois par Nicolas Mystikos et Théodore Daphnopatès complexifie encore plus cette situation. Siméon n'est en aucun cas le seul souverain bulgare qui se situe dans une position ambiguë dans la hiérarchie du monde byzantin. Plusieurs chefs bulgares aux cours de leur histoire, apparaissent dans nos sources comme des êtres qui sont censés être situés en dehors de l'empire byzantin mais qui sont pour autant traités comme des sujets périphériques.

Avec la domination byzantine, le seul souverain légitime des Bulgares est devenu le *basileus*. Cependant, des révoltes ont remis plusieurs fois en cause cette autorité. Même dans le cadre de la domination politique byzantine, plusieurs personnalités bulgares ont pu émerger de nos sources. Ce sont tous ces chefs bulgares durant l'intégralité de notre période qui vont nous intéresser ici. L'empire byzantin à cause de ses prétentions universelles a toujours voulu maintenir les souverains étrangers dans une position d'infériorité. Cette vision théologique de l'empire était paradoxalement accompagnée d'une politique étrangère beaucoup plus pragmatique vis à vis des monarques

289 NICOLAS MYSTIKOS, *Lettres*, 19, p. 127 « *If you are considering peace in your heart (my beloved son), then what i have said is enough ; but if you have once for all got it into your head that you are to be established on the throne of the Roman Empire, and believe that you have the assurance (whence, I do not know) that this is God's will, then leave God's will to him to accomplish as He decides and sees fit, and do not suppose you can attain your end by battles and slaughters* ».

290 Sur ce couronnement plusieurs hypothèses sont formulées dans : M. WHITTOW, *The Making of Byzantium, 600–1025*, Berkeley–Los Angeles, 1996, pp. 288-289 ; F. CURTA, *Southeastern Europe in the Middle Age, 500-1250*, New York, 2006, pp. 225-226.

étrangers qui étaient de manière fréquente dans une position de supériorité militaire vis-à-vis de Byzance. Dans la majorité de notre période, ce rapport de force a été constant et a favorisé chacun des deux camps, le *basileus* et le tsar, ainsi, différentes représentations du monarque slave ont été mises en place pour que Byzance puisse continuer à maintenir une forme de supériorité. C'est par les différentes représentations des souverains bulgares que nous pourrions conceptualiser le place de cette personnalité illustre dans l'*oikoumène*.

1) *Le chef bulgare, la légitimation dans le lien avec l'empire byzantin*

A) Un roi chrétien chalcédonien

C'est dans une logique de soumission que la rhétorique byzantine a le plus employé l'idéologie chrétienne face au souverain bulgare. Comme nous l'avons déjà évoqué dans le premier chapitre du mémoire, la conversion de Boris I^{er} a été perçue comme une soumission du royaume barbare à l'empire byzantin. Cette soumission n'était pas pensée uniquement dans un rapport entre deux entités politiques, mais dans un rapport personnel entre deux souverains. Boris en réalisant sa conversion, acceptait le parrainage de son supérieur le *basileus* Michel III. La chronique de Skylitzès est probablement l'ouvrage historiographique qui donne le plus de détails sur les événements qui entourent cette conversion. De nombreux événements sont ici décrits pour justifier la conversion du monarque comme la conversion de sa sœur au christianisme lorsqu'elle était retenue prisonnière par les Byzantins. Le dernier événement qui précède la conversion définitive du prince est particulièrement riche en significations. « *Un autre événement vint contribuer à guider l'archonte des Bulgares vers la piété et confirma sa décision. Alors qu'il avait construit une nouvelle demeure, il donna l'ordre à un moine Méthode, un Romain, peintre de métier, de couvrir ce bâtiment de scènes peintes ; mais gouverné sans doute par Dieu qui l'inspirait, il n'indiqua pas clairement quelles sortes d'êtres vivants, il fallait représenter, se contentant d'ordonner au peintre de faire à son idée, pour peu que les scènes représentées fassent frémir et provoquent, chez le spectateur, stupeur et épouvante. Le moine qui ne connaissait rien de plus terrible que la deuxième Parousie du Christ, la représenta en cet endroit. La peinture une fois achevée, l'archonte des Bulgares, voyant d'un côté le chœur des justes avec leurs couronnes, de l'autre le châtiment des pécheurs, informé par le peintre du sens de cette scène, abjura aussitôt sa religion et, après que le saint évêque, comme je l'ai dit, lui eut enseigné les divins mystères, il reçut, au cœur de la nuit, le divin baptême* »²⁹¹. Comme nous pouvons le constater, la description qui est faite de Boris I^{er} est hautement positive, en tant que souverain qui a entraîné la conversion de son royaume, la qualité de

291 SKYLITZÉS, p. 81.

sa piété est de mise. Comme pour la conversion de sa sœur, la réussite de cette conversion est envisagée par l'action d'une personne issue du monde byzantin²⁹². Ce n'est pas uniquement le discours oral, mais bien le pouvoir des représentations figurées qui a pu favoriser l'entrée du roi bulgare dans le christianisme. Le récit de Skylitzès bien que postérieur aux événements, met en avant le triomphe de l'orthodoxie iconique après la mort du dernier souverain iconoclaste Théophile. Le règne de Michel III était perçu de manière négative par l'historiographe de la dynastie macédonienne²⁹³. Le moment qui suit son règne est cependant positif pour le triomphe de la vraie foi chalcédonienne. Si l'auteur a inséré cet événement dans le cours de sa chronique, c'est parce que celui-ci correspond à une partie de cet ensemble. Par l'intermédiaire de la puissance évocatrice des images du Christ, Boris a fait le choix de se convertir à la foi chalcédonienne. Il reconnaît ainsi les deux véhicules majeurs de la foi orthodoxe que sont les icônes et le moine. Nous pouvons aussi noter que le moine porte le nom de Méthode comme celui qui au même siècle a élaboré l'alphabet glagolitique. Boris va d'ailleurs aller loin dans cet attachement monastique, car il va devenir moine et laisser le pouvoir à son fils Vladimir²⁹⁴.

L'historiographie bulgare n'est donc pas la seule à voir de manière positive le monarque qui par son choix garantit "*une paix éternelle*"²⁹⁵. Cette image positive du souverain est d'autant plus étonnante que Boris est introduit pour la première fois dans les chroniques de Skylitzès et de Zonaras comme un prince barbare belliqueux qui profite de la régence de Théodora pour envahir facilement les territoires byzantins²⁹⁶. La conversion est ici représentée comme un véritable outil de pacification dans les relations qui unissaient Bulgares et Byzantins. Toute politique belliqueuse des Bulgares à l'égard de leur voisin byzantin pouvait être ainsi interprétée comme une rupture à l'égard de la hiérarchie spirituelle. Quand Constantin VII fait rédiger et compiler l'ouvrage *De Ceremoniis* vers le milieu du X^e siècle, nous nous situons dans une période où les empires bulgare et byzantin sont en paix. L'empereur rappelle les hommages qui sont attendus à sa propre fonction en tant que grand-

292 R. E. SULLIVAN, « Khan Boris and the Conversion of Bulgaria : a Case study of the Impact of Christianity on a Barbarian Society », *Studies in Medieval and Renaissance History*, 3, 1966, pp. 55-139 ; L. OLSON, « The Conversion of the Visigoths and Bulgarians compared », in *Religious Change, Conversion and Culture*, L. OLSON (éd.), Sydney, 1996, pp. 22-32 ; G. BAKALOV, « Religious Aspect of Medieval State Ideology in the European Southeast », in : *State And Church Studies in Medieval Bulgaria and Byzantium*, V. GJUZELEV et K. PETKOV (éd.), Sophia, 2011, pp. 31-46.

293 J. C. CHEYNET, « Byzance sur la défensive : la stabilisation des frontières (du VII^e s. au milieu du IX^e s. », in : *Le Monde Byzantin II*, J. C. CHEYNET (éd.), Paris, 2006, p. 20-22 ; E. MALAMUT, « De la mort aux funérailles de l'empereur à Byzance », in : *La mort du prince. De l'Antiquité à nos jours*, J. FOA, E. MALAMUT, C. ZAREMBA (éd.), Aix-en-Provence, 2016, pp. 40-43.

294 F. CURTA, *Southeastern Europe in the Middle Age, 500-1250*, New York, 2006, pp. 177-179 ; M. J. LEZKA, « The Monk versus the Philosopher From the History of the Bulgarian-Byzantin War 894-896 », *Studia Ceranea*, 1, 2011, pp. 55-70.

295 SKYLITZÉS, p. 82.

296 *Ibid.*, p. 81 ; ZONARAS, p. 884.

père spirituel (*πνευματικὸς πάππος*)²⁹⁷. Le règne de Boris a donc permis l'établissement d'une hiérarchie spirituelle qui est particulièrement favorable à Byzance.

Le tsar Pierre I^{er} est lui aussi dans la continuité de Boris et il est présenté par Léon le Diacre comme : « *un homme pieux aimant Dieu* » (*ἄνδρα θεοφιλῆ καὶ σεβάσιμον*)²⁹⁸. Les positions favorables des auteurs byzantins envers ces deux souverains sont le résultat de l'attachement du monarque au dogme byzantin et d'une relation pacifique avec son voisin politique. Le cas de Pierre I^{er} est d'autant plus intéressant que les dernières années de son règne furent plus difficiles entre les deux empires. La réputation de sainteté du tsar dépassait donc bien les cadres géographiques de la Bulgarie et elle ne fut pas mise en doute par l'auteur byzantin malgré le conflit renouvelé entre les deux États. Comme son illustre ancêtre, Pierre abdiqua en faveur de son fils Boris II et il devint moine²⁹⁹.

La vision peu défavorable des sources byzantines à l'égard de Boris I^{er} et de Pierre I^{er} n'est cependant pas toujours la norme dans les relations entre le monarque étranger et l'empire byzantin. Siméon, le fils de Boris I^{er}, est présenté sous des traits plus négatifs. « *Siméon, archonte des Bulgares, impatient de rompre les traités qui le liaient aux Romains, trouva le prétexte que voici* »³⁰⁰. Dans la même source qui présentait son père comme un souverain sage qui s'est rapproché de Byzance grâce à sa conversion. Siméon est ici dans le récit, présenté comme l'inverse de son père, un souverain belliqueux qui profite de la moindre occasion pour déclarer la guerre à un pays voisin avec qui son père avait pourtant signé un traité de paix. Cet aspect belliqueux est une caractéristique essentielle des représentations du souverain Siméon dans les sources byzantines. Les lettres de Mystikos et de Daphnopatès qui sont contemporaines des événements historiques, incitent précisément sur ce caractère belliqueux qui va à l'encontre de la paix éternelle qui était attendue avec la conversion de son père Boris. « *C'est pourquoi nous aussi, en marchant sur ses traces, nous cherchons la paix selon les termes du traité conclu par lui, et nous exhortons votre fraternité à partager notre sentiment. Si, en vrai chrétien, tu veux réussir, pour le salut de ton âme, cette grande entreprise qu'est la paix, confirme nous par écrit la restitution de tout notre territoire avec les cités qui s'y trouvent.* »³⁰¹ La rhétorique chrétienne employée à la fois par Mystikos et Daphnopatès, est le fruit d'un bras de fer entre Siméon et l'empire byzantin ; le tsar bien que dominant militairement, cherche à légitimer ses conquêtes par un traité qui lui serait favorable. Les secrétaires impériaux refusent cependant de légitimer toute forme de conquête qui est le fruit de conflits entre chrétiens. L'établissement d'une hiérarchie spirituelle a ainsi joué un grand rôle dans le jeu diplomatique qui a

297 CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, DC, 2, chap. 47, R681.

298 LÉON LE DIACRE, p. 115.

299 F. CURTA, *Southeastern Europe in the Middle Age, 500-1250*, New York, 2006, pp. 237-238

300 SKYLITZÈS, p. 147.

301 DAPHNOPATES, p. 66.

opposé les secrétaires impériaux et Siméon entre l'année 912 et l'année 927. Comme nous le verrons plus tard, les auteurs byzantins vont contester l'autorité terrestre du tsar sur les territoires byzantins. Avant cela, les auteurs byzantins vont devoir faire plusieurs références à la conversion de son père. Comme l'a montré Paul Stephenson depuis 894, les lettres empruntaient toujours des termes classiques dans les rapports entre un père et son fils spirituel (*τέκνον ἡμῶν*). ce qualificatif est omniprésent dans toute la correspondance de Nicolas Mystikos³⁰². Après 925 l'appellation fils spirituel est remplacée par la dénomination de frère spirituel (*Πνευματικοῦ μου ἀδελφοῦ*), titre bien plus élevé dans la hiérarchie spirituelle ce qui suggère au premier abord un rapport de parité³⁰³. Si les diplomates ont privilégié ces termes en fonction de certains instants, ce n'est pas dans l'objectif des Byzantins d'établir un rapport de parité entre le *basileus* et un tsar qui cherche à se faire légitimer. Certes, Daphnopatès emploie un terme plus élevé dans la hiérarchie spirituelle. Le contenu de ses deux dernières lettres montre un empire qui est déterminé à ne pas céder le moindre territoire byzantin au souverain étranger. La parenté spirituelle n'est d'ailleurs pas le seul outil employé pour maintenir Siméon dans un état d'infériorité.

Les références bibliques abondent dans leurs lettres. Ainsi l'obstination irraisonnée de Siméon le rend comparable au Pharaon de l'Exode ; le tsar a le cœur endurci. Le même constat est fait dans une vie de sainte Marie la Jeune qui présente le tsar comme un homme qui se revendique en tant que chrétien mais commet des massacres à l'égard des populations de l'empire³⁰⁴.

Plusieurs décennies plus tard, c'est cet aspect belliqueux qui sera aussi reproché au tsar Samuel. Comme nous l'avons vu dans le premier chapitre, Samuel est présenté comme un souverain "*qui aime la guerre*"³⁰⁵. L'idée d'une paix durable avec son homologue byzantin semble impossible. Les représentations du souverain bulgare employées sont cependant différentes de celles de Siméon. Tout d'abord, nous ne sommes pas situés quelques décennies après la conversion de Boris I^{er}. Celle-ci n'était plus un événement récent, ce qui fait que les références à cet acte historique ne sont plus appuyées. Samuel, dans le récit de Skylitzès n'a pas rompu de traité de paix contrairement à Siméon. Ce fait ne le rend pas pour autant légitime comme nous le verrons dans la seconde partie. Nous ne disposons pas de lettre envoyée au tsar Samuel comme c'est le cas pour Siméon. Ainsi nous en sommes réduits aux éléments des chroniques pour mettre en perspective ces représentations du souverain.

302 P. STEPHENSON, *Byzantium's Balkan Frontier : A Political Study of the Northern Balkans, 900-1204*, Oxford, 2000, pp. 37-38 ; NICOLAS MYSTIKOS, p. 93.

303 DAPHNOPATES, p. 81.

304 *Vie de Sainte Marie la Jeune*, p. 259 : « *At that time, Symeon, the ruler of the Bulgarians, in name a Christian but fully a bloody man, campaigned against the Romans and wrought great slaughter.* ».

305 SKYLITZÈS, pp. 275.

Samuel apparaît comme un souverain belliqueux comme Siméon, mais la qualité de sa foi n'est jamais remise en question par les auteurs byzantins. Au contraire, le passage de la chronique de Skylitzès qui évoque la prise de la dépouille de saint Anchilios par le tsar témoignerait plutôt du contraire³⁰⁶. De manière générale, si l'affrontement entre les soldats chrétiens, à l'époque de Siméon, apparaît de manière polémique dans nos sources, ce fait n'est plus autant investi dans les sources postérieures qui évoquent les actions néfastes de Siméon. Si les conflits entre les deux souverains chalcédoniens sont toujours présents, ces luttes armées ne remettent plus en cause l'attachement du tsar à la foi chrétienne. Ce changement d'état à la fin du X^e siècle a peut-être été facilité quand Byzance par pragmatisme s'est étendu dans les territoires bulgares à la fin du règne de Pierre I^{er}. De manière générale, les victoires militaires byzantines sur un autre peuple chrétien ont pu être légitimées par le principe de l'élection divine. Le tsar n'est cependant pas un outsider du monde byzantin au vu de son attachement à la foi chalcédonienne.

B) Un archonte au service de l'empire

Cette position subalterne n'est pas uniquement le fait de la conversion de la nation bulgare à la Foi chalcédonienne. Byzance en tant qu'État souverain supérieur ne peut concevoir un chef d'un *ethnos* étranger comme un supérieur voir un égal du *basileus*, lieutenant de Dieu sur terre³⁰⁷. La posture idéologique classique chez les auteurs byzantins, a pourtant été mise à mal plusieurs fois dans le cours du X^e siècle en particulier sous le règne de Siméon qui triomphait militairement face aux armées byzantines. Pour des auteurs comme Théodore Daphnopatès ou Nicolas Mystikos, ces victoires si elles mettent à mal l'autorité politique de Constantinople ne sont pas pour autant la manifestation du soutien de la divinité apportée au tsar bulgare, bien au contraire. Les victoires que remporte Siméon ne sont perçues que comme un état intermédiaire dans le schéma divin des luttes fratricides entre les Byzantins et les Bulgares. Les auteurs qui envoient leurs lettres au tsar appellent ici à la prudence du souverain qui pourrait alors perdre subitement tout ce qu'il a entrepris. « *Pour ne pas dire, en plaisantant, que tu fais comme la femme du conte, qui donna le nom de Polychronios à son fils qui mourut bientôt après* »³⁰⁸. Les actions du tsar ne sont pas des victoires, car elles ne sont pas vouées à durer. Dans la chronique de Skylitzès, au cours de la rencontre entre Romain I^{er} et Siméon, le *basileus* lui aurait rappelé le sort commun du genre humain : « *Aujourd'hui vous êtes ; demain vous serez dissous en poussière* »³⁰⁹. Le règne du premier des tsars bulgares a perturbé une hiérarchie qui semblait définitivement fixée avec la conversion de Boris I^{er}. Avant

306 *Ibid.*, pp. 275-276.

307 A. DUCÉLIER, *Le drame de Byzance, Idéal et échec d'une société chrétienne*, Paris, 1976, pp. 108-112.

308 DAPHNOPATÈS, p. 58.

309 SKYLITZÈS, p. 185.

même que celui-ci n'effectue sa conversion, sa titulature dans les sources byzantines était : "Archonte des Bulgares"³¹⁰. L'emploi d'un terme grec pour qualifier un souverain étranger pourtant détenteur d'une l'autorité politique autonome de Byzance n'est pas le fruit du hasard. L'utilisation de cette titulature sert à rattacher cette autorité politique directement à Constantinople. Les rois bulgares sont ainsi perçus comme des délégués du *basileus*, à qui leur domination a été incorporée avec l'installation des Bulgares sur des terres qui appartenaient à l'origine aux Byzantins. Il convient de prendre en compte que l'emploi de cette titulature ne relève pas uniquement d'un procédé littéraire. Les sceaux en plomb employés par Boris I^{er} utilisaient cette titulature³¹¹. Le terme a donc une portée diplomatique considérable.

À l'époque où l'empire bulgare ne s'était pas encore converti, il était encore marqué par ses caractéristiques nomades. Les chroniqueurs qualifiaient aisément les souverains de cette période du terme classique de Khan. L'emploi par les Bulgares de cette titulature d'origine turque va d'ailleurs décliner au début de notre période, tandis que les auteurs byzantins postérieurs vont en maintenir l'emploi lors des descriptions de la période païenne. Constantin Manassès dans sa chronique universelle du XII^e siècle, utilise les deux termes lorsqu'il introduit son premier personnage bulgare. Le souverain bulgare païen Tervel qui a permis le retour au trône de Justinien II est à la fois présenté sous le terme d'archonte des Bulgares (*Τέρβελιν τὸν ἄρχοντα τοῦ τῶν Βουλγάρων ἔθνους*) et sous celui de Khan (*τοῦ χαγάνου*)³¹². L'emploi de la titulature d'archonte est donc toujours à mettre en lien avec un rapport personnel entre les Byzantins et le monarque bulgare. Dans cet exemple précis il s'agit de la relation particulière entre Justinien II et Tervel. Skylitzès est l'un des chroniqueurs qui utilise le terme de manière répétée pour qualifier les chefs bulgares. Celui ci emploi la titulature dans un premier temps pour Boris I^{er}, afin de qualifier un souverain qui va être bientôt pacifié par le christianisme. Comme nous l'avons vu dans le premier chapitre cette pacification s'accompagne ainsi d'une donation d'un territoire pour que l'archonte puisse exercer son autorité pleinement³¹³. C'est dans ce type de représentations du souverain slave que nous pouvons constater que la Bulgarie peut être pleinement intégrée aux domaines impériaux byzantins. Les Bulgares ne font que régner au nom du même pouvoir qui leur a confié ces territoires.

Les enjeux dans les emplois de la titulature sont particulièrement importants. En effet, entre 912 et 927 il y a une véritable querelle de titulature entre l'empire bulgare et l'empire byzantin. En 912

310 *Ibid.*, pp. 80-81.

311 K. NENOV, « Early Medieval Bulgarian Seals from an Auction », *Bulgaria Medievalis*, 4-5, 2013-2014, pp. 23-37.

312 CONSTANTIN MANASSES, p. 170.

313 SKYLITZÉS, p. 81 : « *Quand Tout son peuple eut été convertie à la vrai religion, l'archonte des Bulgares écrivit à la souveraine pour lui demander de lui donner des terres, parce que ses sujets étaient fort à l'étroit, promettant en même temps d'assurer l'union des peuples et d'établir une paix éternelle et irrévocable. L'impératrice fit très bonne accueil à cette supplique et lui donna la terre, alors déserte, qui va du lieu du lieu dit Sidéra – qui marquait, à l'époque, la frontière entre Romains et Bulgares – jusqu'à Débeltos, que les Bulgares appelèrent Zagora* ».

Siméon, est supposé avoir été couronné par le patriarche Nicolas Mystikos. Après cet événement Siméon pris le titre de tsar grâce à l'appui d'une autorité aussi prestigieuse que le patriarcat de Constantinople. Cependant, en pleine période de régence, le même patriarche qui l'avait couronné fut expulsé du gouvernement de régence par l'impératrice Zoé Carbonopsina. Les conflits reprirent alors avec la Bulgarie et la querelle des titulatures se complexifia. Le changement du conseil de régence devait ainsi remettre en question le nouveau titre créé par Siméon. Cette hypothèse explique en partie pourquoi Siméon a guerroyé pendant plus d'une décennie avec l'empire byzantin, afin de pouvoir relégitimer ses prétentions. En 925, après plusieurs expéditions militaires infructueuses vers Constantinople, Siméon se proclama empereur des Bulgares et des Romains ((*βασιλέα Βουλγάρων και Ρωμαίων*)³¹⁴). La revendication du tsar avait tout pour susciter la colère des autorités byzantines. Théodore Daphnopatès qui était en correspondance avec Siméon à ce moment-là, reproche de manière forte ces prétentions illégitimes³¹⁵.

Ici nous intéresse la titulature employée par les auteurs byzantins dans un premier temps dans les lettres et ensuite les chroniques. Ce conflit, lié à la titulature du souverain slave, explique pourquoi nos auteurs dans leurs lettres sont extrêmement frileux dans l'emploi de la titulature pour qualifier l'autorité souveraine du monarque. Nicolas Mystikos qui écrit entre les années 912-925, n'utilise pas le terme d'archonte des Bulgares, beaucoup trop connoté comme nous l'avons vu, mais préférerait des termes plus neutres qui ne renseignent en rien sur l'origine de son autorité. Dans le corpus de lettres du patriarche que nous avons conservé, la première lettre est adressée au chef bulgare sous le terme de premiers des hommes (*Τῷ πρώτῳ ἀνθρώπῳ τοῦ Συμεών*³¹⁶), ce qui est révélateur de sa puissance de commandant. Ensuite, les lettres vont maintenir la même titulature en place jusqu'à la fin de la correspondance entre le patriarche et le tsar. En effet, Nicolas Mystikos va choisir une titulature moins prestigieuse qui fait uniquement référence à son *ethnos*. Ainsi Siméon va être nommé en tant que bulgare (*Συμεών Βουλγάρῳ*³¹⁷).

Théodore Daphnopatès qui va remplacer le patriarche dans la correspondance avec Siméon va lui aussi utiliser dans un premier temps un terme générique pour qualifier l'autorité du souverain sur les Bulgares. Le secrétaire impérial va employer le terme d'*ἐξουσιαστῆ Βουλγάρων*³¹⁸ que L. G. Westerink a traduit par potentat des Bulgares. La titulature indique seulement que Siméon règne sur l'*ethnos* bulgare. Dans les lettres suivantes, Théodore Daphnopatès va à son tour changer d'appellation et va enfin utiliser le terme d'archonte, pour qualifier la même personne : Siméon (*Τῷ*

314 DAPHNOPATES, p.59.

315 *Ibid.*, pp. 56-58.

316 NICOLAS MYSTIKOS, *Lettres*, 13, p. 88.

317 *Ibid.*, 14, p. 92.

318 DAPHNOPATES, p. 56.

αὐτῷ Συμεὼν ἄρχοντι Βουλγαρίας³¹⁹). La traduction de L. G. Westerink par « *prince des Bulgares* » ne transmet pas toute la portée du message de Théodore Daphnopatès. Cette lettre où apparaît le terme d'archonte met en exergue la volonté de fer de l'empire byzantin de ne céder aucune cité qui soit passée sous le contrôle des Bulgares. La titulature d'archonte qui est utilisée au début de la lettre sert à maintenir diplomatiquement un monarque en situation d'infériorité qui lutte en partie pour une titulature prestigieuse. De Mystikos à Daphnopatès, la titulature employée par les secrétaires impériaux témoigne de l'évolution d'une lutte acharnée pour une titulature impériale. Alors que Siméon était en pleine expansion de son empire vers les années 914-917, les dernières années se sont révélées plus infructueuses militairement et celui-ci ne pouvait qu'isoler la capitale sur terre³²⁰. Ici, le tsar n'est pas un élément étranger situé hors du domaine impérial de Byzance. Siméon domine certes un *ethnos* étranger mais l'origine de son autorité politique est parfois remise en question par le vocabulaire employé dans la diplomatie. Durant toute cette période, il est frappant de voir la manière dont la titulature souveraine n'emploie jamais un mot d'origine slave pour qualifier cette autorité alors que sous la période païenne du royaume, les sources byzantines employaient le mot de Khan pour qualifier le souverain. Les auteurs byzantins ne voulaient surtout pas que le titre de tsar devienne un équivalent hiérarchique du *basileus*.

En 927, les conflits qui opposaient Byzance et la Bulgarie prirent fin, le statut du souverain bulgare devait de nouveau être considéré. Avec l'alliance matrimoniale entre Pierre de Bulgarie et Marie Lécapène, le tsar devait renoncer à ses prétentions sur les territoires romains balkaniques, donc au titre d'empereur des Romains et Bulgares. Byzance à son tour devait faire des concessions pour pouvoir sceller un accord. Tout d'abord comme les lettres à Siméon le promettaient, un don annuel fut accordé à l'empire bulgare mais surtout le titre de tsar ne fut plus contesté par l'autorité de Constantinople. Comme l'a montré Jonathan Shepard, l'image du mariage impérial fut largement diffusée notamment par l'intermédiaire des sceaux en plomb que nous avons à notre disposition³²¹. La présence soutenue de l'impératrice Marie Lécapène dans cette iconographie liait toujours l'origine de l'autorité du tsar à la personne de *l'Augusta* qui l'avait épousée. Même si le début du règne de Pierre I^{er} marquait une victoire pour les premières revendications de Siméon, la place privilégiée de l'impératrice pouvait être interprétée comme son seul outil de légitimation face à Byzance. Il n'est d'ailleurs pas étonnant de remarquer que c'est après sa mort que les hostilités entre les deux empires reprirent. Si ces éléments ont été particulièrement bien notés par les historiens

319 *Ibid.*, p. 79.

320 P. STEPHENSON, *Byzantium's Balkan Frontier : A Political Study of the Northern Balkans, 900-1204*, Oxford, 2000, p. 24 ; F. CURTA, *Southeastern Europe in the Middle Age, 500-1250*, New York, 2006, pp. 226-227.

321 J. SHEPARD, « A marriage too far? Maria Lekapena and Peter of Bulgaria, » in : *The Empress Theophano. Byzantium and the West at the turn of the first millennium*, A. DAVIDS (éd.), Cambridge, 1995, pp. 121-149 ; K. NENOV, « Early Medieval Bulgarian Seals from an Auction », *Bulgaria Medievalis*, 4-5, 2013-2014, pp. 23-37.

modernes, c'est l'emploi dans les chroniques du terme d'empereur pour qualifier les souverains bulgares qui mérite notre attention. Les chroniques de Théophane Continué, mais aussi de Jean Skylitzès relatent de manière précise les prétentions impériales de Siméon tout en signifiant son aspect belliqueux. En ce qui concerne la datation de ces récits, nous en sommes moins sûrs pour Théophane Continué, mais il est clair que dans le cas de Jean Skylitzès, le chroniqueur byzantin rédige son récit dans la fin du XI^e siècle à un moment où l'empire bulgare n'est plus. On aurait pu alors s'attendre à ce que les chroniqueurs byzantins effectuent une réécriture complète du récit et présentent le tsar comme un archonte rebelle qui convoitait uniquement le trône de Byzance. Le vocabulaire employé est pourtant beaucoup plus ambigu.

Lors de la rencontre entre Romain I^{er} et Siméon, l'auteur de la fin du XI^e siècle présente les deux protagonistes de cette histoire comme deux empereurs (*τῶν βασιλέων*)³²². La comparaison va encore plus loin lorsque l'auteur relate un prodige qui vit s'affronter, au dessus du lieu de rendez vous des empereurs, deux aigles (symbole impérial par excellence) qui finalement se séparent pour aller l'un en direction de Constantinople et l'autre en direction de la Thrace³²³. A la suite de ce présage, le chroniqueur décrit le retour du tsar dans sa capitale à Preslav et son entourage à la cour est décrit comme composés d'archontes (*τοῖς οἰκείοις ἄρχουσι*)³²⁴. Ces événements précèdent la paix de 927, les chroniqueurs postérieurs ont pourtant employé un langage qui était réservé à l'empereur et à ses desservants militaires. Grâce à l'usage de termes grecs, les auteurs pouvaient signifier que le tsar bulgare était un desservant du *basileus*, donc soumis à son autorité. En fonction du contexte, l'idée contraire pouvait aussi être signifiée. Le chef bulgare était alors un souverain indépendant et son autorité était mise en relation avec celle de son homologue byzantin. Siméon dans cette diversité d'usage aura donc été définitivement l'alpha et l'oméga des représentations du monarque bulgare dans nos sources byzantines.

De tous les *topoi* qui présentent les chefs bulgares comme des desservants de l'autorité politique byzantine, nous allons nous intéresser aux descriptions contraires par le modèle du chef bulgare en rébellion contre l'autorité centrale de Constantinople.

322 I. THURN (éd.), *Ioannis Scylitzae Synopsis Historiarum*, Berlin-New York, 1973, p.220 ; THÉOPHANE CONTINUÉ, p. 409.

323 SKYLITZÉS, p. 185, « *Il se produisit alors un prodige tel qu'il vaut bien qu'on le raconte. Tandis que les empereurs s'entretenaient, deux aigles, à ce qu'on dit, les survolèrent en criant. Ils se réunirent, puis aussitôt se séparèrent, l'un allant vers la Ville tandis que l'autre volait vers la Thrace* ».

324 I. THURN (éd.), *Ioannis Scylitzae Synopsis Historiarum*, Berlin-New York, 1973, p.220.

2) Rébellion et remise en cause de l'autorité byzantine

A) Samuel, un monarque sans légitimité ?

Le tsar Samuel est un cas pour le moins complexe en ce qui concerne l'étude de ses représentations dans nos sources byzantines. Contrairement à Siméon, son autorité sur la Bulgarie était contestée par son lignage qui n'était pas celui de la dynastie régnant depuis le khan Kroum. Les derniers héritiers de cette dynastie étaient alors sous domination byzantine. La Bulgarie avait été intégrée théoriquement avec la campagne de Jean Tzimiskès en 971. Comme nous l'avons vu précédemment, le triomphe du *basileus* voyait l'intégration définitive du royaume slave à l'*oikoumène*, dans les faits cependant, il n'en fut rien. Les actions des fils du comte bulgare Nicolas remirent en question le statut de la Bulgarie. Samuel va être pendant plusieurs décennies le personnage central de cette « rébellion » contre l'autorité de Constantinople.

On pourrait alors penser que Samuel était envisagé comme un nouveau Siméon. Il convient de nuancer une telle vision. Tout d'abord, si Siméon pouvait être parfois perçu comme un rebelle à l'égard de Constantinople, comme l'a fait Théodore Daphnopatès dans le discours sur le traité de paix avec la Bulgarie avec une comparaison luciférienne, son autorité sur la Bulgarie en elle-même n'a jamais été remise en question par nos sources³²⁵. Samuel se trouvait être dans une position bien plus ambiguë par rapport à son prédécesseur Siméon qui n'était même pas son ancêtre. Les héritiers légitimes étaient prisonniers à Constantinople, ce qui limita les prétentions de Samuel à la couronne de tsar jusqu'en 997. La date est le moment où les conquêtes de Samuel sont dans son extension la plus grande³²⁶. C'est aussi au cours de ce moment que serait mort le dernier fils du tsar Pierre, Roman. La guerre contre l'empire byzantin a été le principale outil de légitimation dont disposait le nouveau souverain bulgare.

En ce qui concerne les sources, nous sommes particulièrement dépendants de la chronique de Jean Skylitzès qui fut reprise par ses successeurs, George Kedrenos et Jean Zonaras. Skylitzès introduit dans sa chronique le personnage de Samuel au début du règne de Basile II, peu de temps après la mort de Pierre de Bulgarie. « Peu après, il quitta cette vie, à la suite de quoi ses fils furent envoyés en Bulgarie afin de recueillir le trône de leur père et d'empêcher les Kométopouloi de se pousser plus avant. En effet David, Moïse, Aaron et Samuel, qui étaient les enfants d'un puissant comte

325 I. DUJCEV, « On the treaty of 927 with the Bulgarians », *Dumbarton Oaks Papers*, 32, Washington D.C, 1978, p. 255 ; K. MARINOW, « In the Shackles of the Evil One The Portrayal of Tsar Symeon I the Great (893–927) in the Oration On the treaty with the Bulgarians », *Studia Ceranea*, 1, 2011, pp. 157-190.

326 P. STEPHENSON, *Byzantium's Balkan Frontier : A Political Study of the Northern Balkans, 900-1204*, Oxford, 2000, p. 61.

bulgare, avaient fomenté une rébellion qui agitait la Bulgarie »³²⁷. La chronologie est ici particulièrement défectueuse. Nous sommes situés avant même la prise de pouvoir par Nicéphore Phocas et Jean Tzimiskès, pourtant l'auteur byzantin introduit déjà un homme qui sera le personnage clé de la lutte entre les Byzantins et les Bulgares. De manière opposée à ce que nous avons vu pour Siméon, Samuel n'est jamais évoqué comme étant affilié à Byzance que ce soit par le prisme de sa fonction politique ou de la titulature qui est employée pour qualifier son autorité politique. Skylitzès introduit très tôt la révolte des Comitopouloi pour l'intégrer dans un contexte qui semble purement bulgare. Les fils du comte ont pris la forme de perturbateurs permanents qui opéraient déjà à l'époque de l'empire bulgare. Les affirmations de l'auteur byzantin sont d'autant plus douteuses que les actions des Comitopouloi furent probablement liées avec la première conquête byzantine de l'empire bulgare³²⁸. La chronique de Skylitzès est avant tout construite de façon thématique plutôt que chronologique³²⁹. Après la mort de Jean I^{er} en 976, Skylitzès de manière presque incohérente avec sa chronologie et son discours précédent, remet en scène ses personnages et répète de nouveau l'origine de cette perturbation : « *Les Bulgares, dès la mort de l'empereur Jean, se rebellèrent et mirent à leur tête quatre frères, David, Moïse, Aaron et Samuel, qui étaient les fils d'un comte fort puissant chez les Bulgares* »³³⁰.

Après cette répétition, l'auteur évacue le rôle de chacun des autres frères de Samuel en décrivant leur mort respective. La chronique dans le cadre de ces luttes nous permet difficilement de reconstruire avec précision la chronologie de ces événements successifs. Samuel est ici la figure de proue de la révolte des Bulgares. D'après nos sources, nous ne pouvons déterminer précisément l'importance de son rôle dans le début des premiers affrontements militaires entre Byzance et la Bulgarie. Pour l'auteur byzantin, Samuel est dès le départ l'instigateur et l'ordonnateur de ce mouvement contre l'empire. Si la légitimité de ce souverain n'est appuyée que sur des victoires militaires, Skylitzès peut difficilement dissimuler dans sa chronique le fait que Samuel a infligé de nombreux revers militaires à l'égard de Byzance. Cette état de fait est visible en 986 après la défaite des portes de Trajan où l'auteur décrit, après la fuite du *basileus*, la prise de la tente de l'empereur avec les insignes impériaux à l'intérieur³³¹. Une telle humiliation pour l'empire byzantin n'était pas perçue sans conséquence. Dans la pensée médiévale, une victoire peut souvent être corrélée avec

327 SKYLITZÉS, p. 216.

328 N. OIKONOMIDÈS, « À propos de la première occupation byzantine de la Bulgarie (971 - ca 986) », in : *Eupsychia: mélanges offerts à Hélène Ahrweiler*, 2, Paris, 1998, pp. 581-589.

329 C. HOLMES, *Byzantine Political Culture and Compilation Literature in the Tenth and Eleventh Centuries*, Oxford, 2010, p. 1-40.

330 SKYLITZÉS, p. 275.

331 *Ibid.*, p. 277.

une élection divine. La poésie de Jean Géomètre sur les défaites militaires contre les Bulgares en est un exemple saisissant³³².

Samuel a réussi à maintenir une autorité bulgare jusqu'à sa mort en 1014. Il incarne dans la source de Skylitzès un ennemi particulièrement tenace même après des défaites militaires qui sont parfois le miroir des défaites de Basile II. Nous pouvons citer la défaite d'une expédition bulgare qui se termine par la fuite du souverain et la prise de la tente de Samuel comme à la bataille des portes de Trajan³³³. La difficulté des luttes entre les deux monarques est si marquée dans cette source que l'auteur raconte que chaque année le *basileus* effectuait des raids vers la Bulgarie pour soumettre Samuel à son autorité, une affirmation qui a été reconsidérée par des historiens comme Paul Stephenson³³⁴. Samuel est certes un très grand soldat qui est entouré de grands stratèges militaires comme Ibatzès, loué pour ses grandes capacités militaires par le chroniqueur³³⁵, mais sa légitimité reste toujours remise en cause dans le texte par la mention des fils du tsar Pierre. Après avoir décrit la révolte des Comitopouloi, Skylitzès décrit la mort accidentelle de Boris II tué par un archer bulgare qui l'aurait pris pour un Romain à cause de ses vêtements³³⁶. Son frère Roman de Bulgarie, est aussi décrit dans la chronique pour avoir œuvré contre Samuel : « *Quand à la ville de Skopia, elle fut remise à l'empereur par celui que Samuel y avait établi comme commandant: Romain, fils du basileus des Bulgares, Pierre, frère de Boris, qui avait pris le nom de son grand-père, Syméon. l'empereur le recompensa de cette décision en le nommant patrice et préposite, puis il l'envoya comme stratège d'Abydos* »³³⁷. Cette affirmation sur le rôle du frère de Boris n'est pas confirmée par d'autres éléments à notre disposition³³⁸. Au delà de la véracité des propos de Skylitzès, la description incarne la volonté d'intégrer la dynastie de Boris I^{er} dans le giron byzantin. Roman fils du tsar Pierre offre l'une des capitales impériales bulgares Skopje à l'empereur byzantin et accepte sa souveraineté. Bien que le tsar Pierre n'existe plus, son titre de *basileus* des Bulgares n'est plus remis en question, l'autorité bulgare légitime ne fait donc qu'un avec l'empire byzantin. Samuel qui a fondé sa propre dynastie est donc présenté comme un usurpateur d'une autorité qui a rejoint l'empire byzantin. Sa légitimité n'est fondée ni sur son appartenance à la dynastie bulgare ni dans une autorité byzantine qu'il aurait desservie.

332 JEAN GÉOMÈTRE, pp. 161-163.

333 SKYLITZÉS, p. 290.

334 *Ibid.*, p. 291 ; P. STEPHENSON, *Byzantium's Balkan Frontier : A Political Study of the Northern Balkans, 900-1204*, Oxford, 2000, pp. 68-71.

335 SKYLITZÉS, p. 296.

336 *Ibid.*, p. p. 275 : « *Boris, tandis qu'il traversait des fourrés, fut frappé d'une flèche par un Bulgare qui l'avait pris pour un Romain parce qu'il était vêtu à la façon romaine.* »

337 *Ibid.*, p. 290.

338 Selon l'auteur arabe Yahya d'Antioche, Roman de Bulgarie serait mort en 997, ce qui expliquerait le couronnement impériale de Samuel cette même année : YAHYA D'ANTIOCHE, 3, p. 115.

La construction élaborée par Skylitzès pourrait en rester là, cependant nous avons la chance de disposer de plusieurs manuscrits de la chronique. Un en particulier va retenir notre attention. Le manuscrit U de la chronique aurait été réalisé par un certain Michel évêque de la ville bulgare de Diabolis³³⁹. Ce manuscrit n'est pas une simple copie. De nombreux détails ont été ajoutés lors des passages qui concernent l'histoire de la Bulgarie. Si nous pouvons difficilement déterminer l'identité de Michel de Diabolis, les apports qu'il a effectués sur la chronique de Skylitzès montrent une image beaucoup plus précise de la Bulgarie. Par exemple lors d'une lutte entre Byzantins et Bulgares le manuscrit souligne l'ingéniosité des chefs bulgares³⁴⁰. En ce qui concerne la personne de Samuel, le manuscrit U est beaucoup plus précis sur la généalogie du futur tsar. Ainsi la mère de Samuel aurait été une Arménienne du nom de Ripsimé. Ce lien avec l'Arménie n'est pas anodin. Au sein de l'armée byzantine, les Arméniens ont joué un grand rôle lors des expéditions militaires en Bulgarie. Ces activités ont ainsi été documentées par de nombreux chroniqueurs arméniens comme Etienne de Taron³⁴¹. Ce dernier évoque ainsi des transferts de populations effectués par l'empire byzantin dans les régions bulgares nouvellement conquises afin de « *les opposer aux Bulgares* »³⁴². De même comme le manuscrit U, Étienne évoque lui aussi l'origine arménienne du tsar³⁴³. Malgré la construction de Jean Skylitzès, le rebelle Siméon n'est pas un être rebelle complètement dénué de liens avec Byzance. Skylitzès alors qu'il disposait de sources inconnues de nous, n'a pas voulu mettre en avant son origine ethnique pour ne pas entrer en contradiction avec l'idée d'une révolte qui précède la conquête byzantine de Jean I^{er}. Samuel dans le récit n'est ici conçu que par ses actes violents et sa ténacité face à Byzance. Ainsi, quand celui-ci est vaincu par les Byzantins comme à Sperchios en 997, il se cache parmi les cadavres avec son fils pour ensuite repartir dans la nuit afin de rejoindre les Bulgares³⁴⁴.

Samuel ne vit donc que pour combattre les Byzantins. C'est pourquoi même durant les périodes d'accalmie décrites par Stephenson, Skylitzès continue d'évoquer des raids ou des conflits. Cette vision d'une personne qui est comme une calamité pour l'empire n'est finalement pas si éloignée de la poésie de Jean Géomètre qui évoquait les ravages provoqués par une comète sur l'empire en effectuant un jeu de mots entre le mot comète (κομήτης) et la famille de Samuel qui est celle des Comitopouloi (κομητόπουλος).³⁴⁵

339 J. FERGULA, « John Scylitzes and Michael of Devol », *Zbornik radovz Vizantoloskog instituta*, 101967, pp. 163-170.

340 SKYLITZÉS, p. 289.

341 Les Arméniens ne sont pas les seuls auteurs orientaux à évoqué les conflits en Bulgarie voir YAHYA D'ANTIOCHE, 3, p. 217 ; MATTHIEU D'ÉDESSE, p. 205.

342 ÉTIENNE de TARON, chap. 20, p. 74.

343 *Ibid.*, chap. 22, pp. 124-125 : « *L'aîné se nommait Samouel, Arménien d'origine, du canton de Derdjan* »

344 SKYLITZÉS, p. 286.

345 JEAN GÉOMÈTRE, p. 163.

B) Les chefs bulgares du XI-XII^e siècle, un nouveau modèle de contestation ?

La domination byzantine sur le territoire bulgare a duré pendant près de deux siècles, mais elle a connu plusieurs mouvements politiques au cours de son histoire. Ces révoltes armées ont voulu remettre en question l'autorité des Byzantins sur cet espace. Ces phénomènes ont été incarnés par plusieurs personnalités que les chroniques ont mises en avant dans l'établissement de leur récit. Citons notamment la révolte initiée par Pierre Deljan en 1040 puis les actions de Constantin Bodin en 1072, enfin un siècle plus tard en 1185, ce sont les frères Asénides qui se révoltent contre l'autorité byzantine. Ils réussirent à maintenir leur autorité sur le territoire du nord de la Bulgarie en 1186 ce qui entraînera la naissance politique du second empire bulgare. Tout d'abord, nous allons porter notre attention sur les deux chefs bulgares qui ont dirigé les mouvements du XI^e siècle, Pierre Deljan et Constantin Bodin. Le premier, Pierre contrairement aux autres chefs des mouvements bulgares est expressément présenté comme étant un membre de ce même *ethnos*. La nature sournoise de Pierre Deljan serait la raison de son nom de Dolianos qui rappelle le mot grec pour la ruse et la tromperie (*dolos*) d'après une hypothèse de Michel Psellos³⁴⁶. Dans la chronique de Skylitzès, Pierre Deljan est présenté comme esclave d'un Byzantin qui aurait pris la fuite de Constantinople jusqu'à la frontière hongroise où il se serait proclamé descendant du tsar Samuel par la lignée d'une princesse hongroise³⁴⁷. La chronique universelle de Zonaras combine les éléments de Michel Psellos et de Jean Skylitzès. Deljan est présenté comme un Bulgare rusé d'origine inconnue venu de Constantinople et qui prétend à la royauté de par sa descendance avec la famille des Comitopouloï du côté d'Aaron, frère de Samuel³⁴⁸. La révolte est ainsi présentée par les chroniqueurs comme une libération du point de vue des Bulgares qui profitent alors de cette opportunité pour se venger des Byzantins. À l'image du Pierre Deljan de Skylitzès, les Bulgares sont comme des esclaves qui ne seraient plus placés sous l'autorité de leur maître. Les nombreuses violences décrites par les chroniqueurs byzantins ne doivent cependant pas masquer le caractère organisé du mouvement. Michel Psellos est d'ailleurs l'auteur qui traduit le mieux l'organisation des révoltes par l'attachement à la royauté des Bulgares. « *Puis, ayant acquis l'approbation de ces qualités, il (Deljan) ne lui restait plus qu'à prouver sa noble descendance pour devenir le dirigeant reconnu des Bulgares (c'était leur coutume de ne reconnaître en tant que dirigeants de la nation que des hommes de sang royal). Sachant que c'était la coutume nationale, il faisait remonter sa descendance au célèbre Samuel et à son frère Aaron, qui avaient gouverné la nation entière comme des rois, peu de temps avant. Il n'a pas prétendu être l'héritier légitime de ces rois, mais il a soit*

346 MICHEL PSELLOS, *Chronographia*, 40, p. 42.

347 SKYLITZÈS, pp. 338-339.

348 ZONARAS, *Épitomé historion*, p. 943.

inventé soit prouvé qu'il était une relation secondaire. Il a facilement convaincu le peuple avec son histoire, et ils l'ont élevé sur le bouclier. Il a été proclamé roi. À partir de ce moment, les projets bulgares se sont manifestés, ils ont fait sécession ouvertement. Le joug de la domination romaine leur a été arraché du cou et ils ont fait une déclaration d'indépendance, soulignant le fait qu'ils ont pris cette voie de leur plein gré. Sur quoi ils se lancèrent dans des attaques et des expéditions de pillage sur le territoire romain »³⁴⁹. Le mouvement n'est pas présenté comme une rébellion anarchique, mais bel est bien comme une organisation visant à obtenir une indépendance politique face à la puissance byzantine.

Le rôle du chef bulgare est central dans ce mouvement ; il doit incarner la continuité dynastique avec l'ancien empire bulgare qui avait été renversé par la puissance byzantine. Les Bulgares apparaissent alors comme un peuple particulièrement attaché au modèle de la royauté par primogéniture masculine. La description du couronnement rappelle ainsi le couronnement des *basileus* par l'armée.



Figure 6 : Deljan est proclamé empereur des Bulgares par les révoltés bulgares. *Chronique de Skylitzès de Madrid*, Palerme ? (Madrid, Biblioteca Nacional de Espana, Vitr. 26-2, f. 215r)

Jean Skylitzès poursuit son récit de la révolte bulgare en indiquant les causes profondes de ces événements. Ainsi, l'auteur byzantin souligne la continuité qu'il y a eu entre le tsar Samuel et le

³⁴⁹ MICHEL PSELLOS, *Chronographia*, 40, p. 42.

basileus Basile II. L'empereur byzantin a en effet maintenu la politique fiscale des tsars avec la continuité du paiement en nature de l'impôt en Bulgarie³⁵⁰. Le passage est un réquisitoire contre la politique fiscale et cupide de Jean l'Orphanotrophe.

Chez Psellos, la révolte bulgare est le fruit d'un choix politique conscient de ce peuple pour l'autonomie de leur *ethnos* tandis que du côté de Skylitzès elle est le fruit d'une révolte face à une mesure impériale difficile à supporter pour la population. La remarque de ce dernier est d'autant plus singulière qu'elle met en avant une situation antérieure paisible qui est de ses propres mots « *comme Samuel l'avait fixée* »³⁵¹. Ce même souverain, qui était présenté de manière si stéréotypée dans la chronologie précédente de Skylitzès, prend ici une forme plus nuancée lorsqu'une mesure fiscale est perçue comme un dysfonctionnement. Alors que Samuel incarnait une figure de rébellion, la conquête de la Bulgarie a paradoxalement maintenu sa légitimité pour l'empire bulgare. De manière plus générale, l'intégration de la famille des Comitopouloï en 1018 ne pouvait remettre en cause la légitimité dont avait bénéficié Samuel sur la Bulgarie pendant plus de quatre décennies³⁵².

Dans le cadre de la révolte fomentée par Constantin Bodin en 1072, nous retrouvons à la fois plusieurs similarités et divergences par rapport à celle de Pierre Deljan. Dans un premier temps, Constantin Bodin n'est pas un inconnu, car il est le fils de Michel I^{er} de Dioclée, prince de cette même région. La Dioclée était un territoire en périphérie de l'empire bulgare. Avec l'intégration de l'empire bulgare à Constantinople, la principauté de Dioclée entretenait des liens ambivalents avec l'empire byzantin. En 1072, dans un contexte de fragilisation généralisée de l'empire byzantin, le fils du prince de Dioclée se serait rendu à Skopje pour pousser la population bulgare à la révolte³⁵³. Comme pour Pierre Deljan, celui-ci aurait affirmé ses revendications grâce à son lignage impérial qui remonterait au tsar Pierre I^{er}. Lors de son couronnement en tant que tsar, Constantin Bodin prit le nom de son illustre ancêtre : Pierre.

Comme dans le cas de Pierre Deljan, nous retrouvons à la fois le lieu de la révolte (la région de l'Ouest de la Bulgarie) et l'attachement à la royauté bulgare. Lorsque se déroule une révolte de cette population, la continuité dynastique apparaît comme un élément obligatoire pour la continuation d'une lutte armée contre les Byzantins. Le révolté Constantin-Pierre n'est cependant pas placé dans la même lignée impériale que son prédécesseur Pierre Deljan. Au lieu de la dernière dynastie des

350 SKYLITZÈS, pp. 340-341.

351 *Ibid.* p. 341.

352 C. SETTIPANI, *Continuité des élites à Byzance durant les siècles obscurs. Les Princes caucasiens et l'Empire du VIIe au IXe siècle*, Paris, 2006, pp. 280-285.

353 P. STEPHENSON, *Byzantium's Balkan Frontier : A Political Study of the Northern Balkans, 900-1204*, Oxford, 2000, pp. 140-143 ; F. CURTA, *Southeastern Europe in the Middle Age, 500-1250*, New York, 2006, pp. 269-270 ; J. C. CHEYNET, « Les balkans », in : *Le Monde Byzantin II*, J. C. CHEYNET (éd.), Paris, 2006, p. 443-471 ; A. MADGEARU, *Byzantine Military Organization on the Danube, 10th-12th centuries*, Leiden-Boston, 2013, pp. 95-97.

Comitopouloi, Constantin a privilégié la dynastie qui précède les *Comitopouloi*, plus ancienne et qui comptait des personnalités notables comme le tsar et saint Pierre I^{er}. Cependant, tous les éléments de cette révolte restent sujets à caution, tout d'abord par le manque de sources dont nous disposons à son sujet. En effet, en ce qui concerne les sources byzantines, le seul document qui évoque la révolte semble être une continuation de Skylitzès. Il est curieux que les chroniques universelles de Kedrenos et de Zonaras n'aient pas fait un état des lieux des tensions politiques qui secouaient les régions balkaniques après les invasions turques et normandes. Comme l'a souligné Paul Stephenson, les deux révoltes de Deljan et Bodin partagent de nombreuses similarités dans leurs mises en scène respectives par Jean Skylitzès et le Skylitzes Continuatus³⁵⁴.

La dernière révolte qui mettra fin à la domination byzantine prendra cependant forme dans les provinces orientales des Balkans au nord du mont Haemus, un territoire que Nicéas Choniates appelle la Moesie. Dans le récit de Nicéas Choniates, la révolte des Bulgares est préfigurée par la révolte d'un autre *ethnos* de la région qui est celui des Valaques. L'auteur byzantin du début du XIII^e siècle présente les frères Pierre et Ivan Asen comme des Valaques qui auraient voulu rejoindre l'armée pour pouvoir disposer des revenus sur une propriété qui était située près du Grand Balkan. N'ayant pas pu rentrer dans l'armée, les frères se révoltèrent contre l'autorité byzantine³⁵⁵. Ce mouvement de rébellion apparaît dans un premier temps comme unique aux populations valaques. Les Bulgares sont finalement intégrés dans le récit de Choniates avec une mise en scène de l'impiété des chefs valaques. « *Au début, les Valaques étaient réticents et se détournèrent de la révolte invoquée par Peter et Asan, regardant de travers l'ampleur de l'entreprise. Pour vaincre la timidité de leurs compatriotes, les frères avaient construit une maison de prières au nom du bon martyr Démétrios. Ils y rassemblèrent de nombreux démoniaques des deux races. Les yeux croisés et injectés de sang, les cheveux ébouriffés et précisément tous les autres symptômes manifestés par les démons, on leur ordonna de dire dans leurs délires que le dieu de la race des Bulgares et des Vlachs avait consenti à leur liberté et avait consenti à ce qu'ils devraient se débarrasser après si longtemps du joug de leur cou ; et à l'appui de cette cause, Demetrios, le martyr du Christ, abandonnerait la métropole de Thessalonique et son église, ainsi que les lieux de prédilection des Romains, et viendrait à eux d'être leur aide et leur assistant dans leur prochaine tâche. Ces fous resteraient immobiles pendant un court moment, puis, subitement animés par l'esprit, deviendraient délirants comme des fous ; ils allaient commencer et crier et crier, comme inspirés, que ce n'était pas le moment de rester immobiles, mais de prendre les armes à la main et de se rapprocher des Romains. Ceux qui sont saisis au combat ne doivent pas être capturés ni conservés vivants, mais*

354 P. STEPHENSON, *Byzantium's Balkan Frontier : A Political Study of the Northern Balkans, 900-1204*, Oxford, 2000, p. 143.

355 NICÉAS CHONIATÈS, *Histoire*, p. 204

massacrés, tués sans pitié ; ils ne devraient pas non plus les libérer contre une rançon ni céder à la supplication, succombant comme une femme à la gémulation. Au contraire, ils doivent rester aussi durs que des diamants pour chaque plaidoyer et mettre à mort chaque captif »³⁵⁶. Les frères asénides apparaissent ici dans le récit comme des êtres impies qui construisent une anti-église remplie d'entités démoniaques pour déchaîner les pulsions guerrières des populations bulgares avec l'objectif de massacrer les populations byzantines. Les Bulgares apparaissent ici comme les objets des manigances de deux frères valaques. Les populations valaques faisant défaut, Pierre et Asen ont préféré favoriser les populations bulgares. Contrairement aux autres révoltes, c'est l'utilisation pervertie de la foi (en particulier envers saint Démétrios) qui réussit à détourner les populations bulgares contre l'autorité byzantine.

George Acropolitès, qui écrit dans le début de la seconde moitié du XIII^e siècle, dresse pourtant un portrait différent de la révolte des Bulgares. Tout d'abord, les références aux populations valaques sont particulièrement réduites tout comme la description de leurs chefs respectifs. Ce sont les Bulgares qui ont initié ce mouvement de contestation après que l'empereur Isaac Ange ait fait prélever le plus grand nombre de bêtes d'élevage pour célébrer les festivités de son mariage avec Marguerite de Hongrie³⁵⁷. Ivan Asen dans le récit d'Acropolitès est simplement présenté comme le chef de ce mouvement de contestation contre Constantinople. Comme dans l'œuvre de Nicéas Choniates, des renvois sont faits aux actions de conquête de Basile II³⁵⁸.

La révolte des Bulgares est donc perçue comme une invalidation des conquêtes militaires du *basileus*. Cependant Acropolitès va beaucoup plus loin, car il évoque les nombreuses années de luttes entre le premier empire bulgare et l'empire byzantin. Le portrait d'Asen et des Bulgares est ici beaucoup plus positif que chez Nicéas Choniates, car leur habileté stratégique face aux armées byzantines est mise en avant. Du point de vue de l'auteur « *Ayant planté là ses tentes, le basileus Isaac assiégeait les Bulgares, mais ces derniers se montrèrent supérieurs* »³⁵⁹. Enfin, leurs actions se retrouvent couronnées de succès par la prise des vêtements et des insignes impériaux en particulier une sainte croix et un reliquaire en or contenant une partie de la Vraie croix³⁶⁰. Chez Acropolitès, le butin et la fuite d'Isaac Comnène ont une signification tout à fait claire. L'empire bulgare venait de renaître dans la région. Contrairement à Nicéas Choniates, Georges Acropolitès de son vivant pouvait difficilement nier l'existence légitime d'un nouvel État qui se maintenait politiquement dans les Balkans depuis près d'un siècle. En fonction des sources le chef bulgare

356 *Ibid.*, p. 205.

357 GEORGE ACROPOLITÈS, p. 15.

358 Sur la mise en avant de la figure de Basile II dans les chroniques postérieures voir : P. STEPHENSON, *The legend of Basil the bulgar-slayer*, Oxford, 2003, pp. 81-113.

359 GEORGE ACROPOLITÈS, pp. 15-16.

360 *Ibid.*, p. 16.

apparaît autant comme le géniteur d'un mouvement de rébellions qu'un simple agent de cette même rébellion.

C) Alousianos, rebelle ou agent impérial ?

Il existe une dernière figure bulgare qui a incarné dans nos sources la position du rebelle à l'ordre byzantin. Son cas est probablement celui qui est le plus ambigu dans son rapport à l'ordre byzantin. Alousianos est le chef bulgare qui entretenait le lien le plus fort avec Byzance avant son entrée en rébellion en réaction à la révolte de Pierre Deljan en 1040. Contrairement aux chefs bulgares suivants de 1072 et de 1185, il est Bulgare d'*ethnos* et contrairement à son contemporain Pierre Deljan, son appartenance à la lignée impériale bulgare ne faisait aucun doute. Car il est le fils légitime du dernier tsar de la lignée des Comitopouloi, Ivan Vladislav. Quand la Bulgarie fut incorporée à l'empire byzantin, la lignée impériale bulgare fut directement intégrée à l'aristocratie byzantine grâce à l'intercession de la dernière impératrice bulgare, Marie³⁶¹. Au cours du XI^e siècle, les enfants d'Ivan Vladislav et de Marie vont tous jouer un rôle de premier plan à la cour de Constantinople. Alousianos apparaît donc comme un cas d'étude parfait car il a bénéficié d'une double appartenance, d'abord par sa lignée ensuite par son intégration à l'ordre byzantin. Puisque dès 1018 grâce à l'intervention de sa mère, il fut fait patrice par Basile II et exerça la fonction de stratège de Théodosiopolis³⁶². Sa fonction plaçait alors son rôle sur la frontière arménienne. Skylitzès et Zonaras nous relate qu'Alousianos ayant eu vent de la révolte qui se préparait en Bulgarie, décida de rejoindre la Bulgarie en passant par Constantinople, mais pour ne pas éveiller les soupçons, il se déguisa en serviteur arménien³⁶³. Les deux chroniqueurs indiquent que sa place était importante à la cour constantinopolitaine cependant sa relation avec l'empereur Michel IV semblait difficile, Alousianos ne pouvant intervenir sur ce qui se passait dans les provinces occidentales de l'empire. Les deux chroniqueurs byzantins narrent tous les deux la ruse du Bulgare pour rejoindre les révoltés mais n'expliquent jamais clairement les motivations premières qui ont justifié l'entreprise d'Alousianos en Bulgarie.

Arrivé à la rencontre du prétendant Pierre Deljan, Alousianos a fait valoir sa légitimité impériale en tant que membre de la lignée des Comitopouloi. La chronique de Zonaras rapporte que Alousianos dut prouver sa lignée royale face à un Bulgare qui connaissait la maison royale. Le prince avait alors montré une tache noire située sur son coude qui prouvait sa descendance³⁶⁴. Après cette

361 Sur le rôle de Marie de Bulgarie et l'importance de sa lignée voir C. SETTIPANI, *Continuité des élites à Byzance durant les siècles obscurs. Les Princes caucasiens et l'Empire du VI^e au IX^e siècle*, Paris, 2006, pp. 280-285.

362 C. HOLMES, *Basil II and the Governance of the Empire (976-1025)*, Oxford, 2005., pp. 96-98

363 SKYLITZÈS, p. 341 ; ZONARAS, p. 943.

364 ZONARAS, p. 944.

démonstration, Jean Zonaras indique que les deux prétendants simulèrent la mise en place d'un accord commun, chacun se méfiant de l'autre. Après un banquet, Alousianos profita de ce moment de faiblesse pour faire crever les yeux de Pierre Deljan, et après des négociations, il livra la personne de Pierre Deljan à l'empereur Michel IV qui le récompensa et célébra un nouveau triomphe à Constantinople.

Dans l'œuvre de Zonaras, la participation d'Alousianos à la révolte armée des Bulgares contre Byzance paraît bénigne, contrairement à l'œuvre de Skylitzès qui met l'accent sur son échec militaire à Thessalonique placé chronologiquement avant l'élimination de Deljan au banquet. L'importante expédition militaire dirigée par Alousianos est un échec considérable. Alors qu'un auteur byzantin comme Kékauménos expliquait cette défaite par un argument purement logistique³⁶⁵, Skylitzès quant à lui évoquait l'action du saint patron de la ville de Thessalonique, Démétrios³⁶⁶. Grâce aux prières des habitants de la ville, le saint se manifesta pour diriger et galvaniser les troupes byzantines qui mirent alors en déroute l'armée d'Alousianos. Saint Démétrios joue un rôle essentiel dans les descriptions des luttes armées entre les Bulgares et les Byzantins. Nous pouvons ainsi mettre en relation cette représentation avec celle de Nicétas Choniates qui utilise l'impiété des frères asénides et décrit une église dédiée à saint Démétrios. Dans ce modèle inversé, les Bulgares sont investis par des forces maléfiques au nom de Démétrios dont l'objectif est de tuer les Byzantins. Dans la chronique de Skylitzès, si Alousianos a réussi à se racheter en se rendant aux *basileus*, il a tout de même combattu les Byzantins, mais grâce à l'action de la divinité incarnée par la manifestation de Démétrios, son entreprise fut invalidée.

Il y a cependant un auteur byzantin qui dresse un portrait encore plus original de la figure d'Alousianos, Michel Psellos. Le consul des philosophes propose une image de l'homme bulgare particulièrement positive de sa personne. « *La guerre n'avait pas encore éclaté que la chose la plus étonnante s'était produite, quelque chose d'aussi incroyable que l'action de l'empereur. Le plus séduisant des fils d'Aaron (celui-ci avait été le roi de son peuple), nommé Alousianos, personne de caractère agréable, à l'esprit brillant et de condition distinguée, s'est prouvé principalement responsable dans la victoire de Michel.* »³⁶⁷ Dans la description de la révolte, après qu'Alousianos se soit déguisé la *chronographia* partage de nombreuses similitudes avec la chronique de Jean Zonaras en particulier lorsque Alousianos prouve sa royauté grâce à la marque sur son corps. Ce qui intéresse ici l'auteur, c'est la personne même du chef bulgare, ses grandes qualités physiques et intellectuelles. Comme l'a énoncé Eric Limousin, l'auteur et l'acteur du passage de cette chronique

365 KÈKAUMÈMOS, p. 90.

366 SKYLITZÈS, p. 342.

367 MICHEL PSELLOS, *Chronographia*, 45, p. 43.

se connaissaient probablement car ils partageaient le milieu de la cour impériale à Constantinople³⁶⁸. Michel Psellos incarne ici le point de vue le plus constantinopolitain sur le déroulement de la révolte bulgare.

Si la plupart des Bulgares sont sans intérêt pour Michel Psellos, Alousianos grâce à son appartenance au milieu de la cour impériale bénéficie des grâces de l'auteur. Par l'importance symbolique de son abandon dans la révolte, celui-ci a pu recevoir le titre de Magistre et ainsi augmenter la portée de son appartenance à la cour de Constantinople. Les nombreux renvois que fait l'auteur à sa famille et sa place dans la cour montrent que sa position est parfaitement compatible avec une intégration à l'empire byzantin. Il convient aussi d'ajouter qu'en tant que membre d'une rébellion qui s'est opposée à l'autorité de Michel IV, Alousianos a bénéficié des faveurs impériales à la fois par son appartenance à l'empire dans la chronique, mais aussi par l'importance de sa lignée royale qui est le thème récurrent de chacune des chroniques. Cette action réalisée par le chef bulgare est d'ailleurs mise sur le même plan que l'action du *basileus*. Dans les mécanismes de la légitimation de la lignée de Samuel, c'est la fin de l'empire bulgare en tant qu'entité géopolitique qui aura paradoxalement légitimé l'importance de cette famille impériale dans nos sources. Alousianos est donc un exemple saisissant car, même dans le cadre d'une rébellion, sa légitimité est entière. Dans le domaine de l'aristocratie constantinopolitaine, les fils et les filles d'Ivan Vladislav sont pleinement entrés dans le cercle de l'aristocratie. Les sources byzantines n'oublient jamais de légitimer un élément étranger quand celui-ci incarne un allié à l'ordre byzantin pour l'opposer à un autre élément étranger plus menaçant.

3) *L'élimination du chef bulgare : un retour à l'ordre*

A) La mort du roi étranger dans l'idéologie byzantine, un changement d'état dans les relations avec Byzance

Dans ce chapitre, nous avons évoqué les actions du vivant de ces divers chefs bulgares, ces actions qu'elles soient interprétées par les auteurs byzantins comme des faits légitimes pour l'ordre byzantin ou en opposition à cet ordre. Cependant, un élément en particulier n'a pas été traité, la vision ou plutôt les visions que nous offre la description de la mort des différents personnages qui ont incarné le peuple bulgare. La mort à l'époque médiévale n'est pas seulement un phénomène physique, mais avant tout un état transitoire où l'intervention de la divinité place le sujet entre le

368 E. LIMOUSIN, « Michel Psellos et la Bulgarie », in : *Bulgaria Mediaevalis*, 2011, Festschrift in Honour of Professor Vassil Gjuzelev, 2011/2 (2), pp. 517-528.

monde terrestre et le monde céleste dans l'attente du jugement dernier³⁶⁹. La mort, qu'elle soit naturelle ou le fruit d'un événement politique, n'est jamais perçue comme un élément sans conséquence dans le lien que l'humanité entretient avec Dieu. Les *basilei* ne font pas exception dans la manière avec laquelle leurs morts sont interprétées de plusieurs façons, en particulier nous savons que leur personne même est associée à celle de l'empire³⁷⁰. La mort de l'empereur peut autant être un événement moral qui conclut l'aspect caractéristique d'un règne, comme elle peut être perçue comme un événement jugé imprévisible qui pose alors les actions du souverain en question. De manière générale, la mort interroge la légitimité du souverain.

Les différentes personnes qui ont incarné le peuple bulgare de notre période ont toutes connu une certaine diversité quant aux représentations de la mort dans les sources. Du temps de l'empire bulgare, la mort du souverain bulgare renvoie souvent au rapport que celui-ci entretenait avec l'empire byzantin. Dans ce domaine-là en particulier, la place de la mort du souverain étranger doit être considérée grâce au changement d'état provoqué par la conversion du souverain Boris au christianisme. Nous l'avons vu précédemment, l'appartenance au christianisme des souverains bulgares n'est jamais remise en cause quand bien même le comportement d'un souverain pouvait être jugé non conforme à la foi chrétienne. Cela s'explique par le fait que c'est précisément parce que le sujet était un membre véritable de cette communauté. En ce qui concerne les deux souverains Boris I^{er} et Pierre I^{er}, nous avons vu que les sources byzantines ont une vision majoritairement positive de ces deux personnalités du fait de leur attachement respectif à la foi chrétienne.

La mort de Boris I^{er} telle qu'elle est mise en avant par les sources bulgares présente un souverain qui, satisfait de ses actions terrestres délègue la responsabilité du pouvoir à son fils, se retire du monde en devenant moine de son plein gré et meurt dans le monastère où il s'était retiré³⁷¹. Le choix de Boris de se tourner vers la vie monastique pouvait difficilement être critiqué du point de vue des auteurs byzantins. Théophane Continué et Jean Skylitzès ne décrivent cependant pas la fin de la vie de Boris-Michael, son œuvre dans les chroniques se limitant à l'avènement d'une paix soit disant éternelle après la conversion de ce souverain à la foi chalcédonienne. Dans un contexte de paix, la mort d'un souverain étranger importe peu au regard du récit général qui est établi par nos

369 Sur les représentations iconographiques de la mort byzantine voir : B. CVETKOVIC, « The Living (and the) Dead Imagery of Death in Byzantium and the Balkans », *IKON*, 4, 2011, pp. 27-44.

370 G. T. DENNIS, « Death in Byzantium », *Dumbarton Oaks Papers*, 55, Washington D.C., 2001, pp. 1-7 ; B. G. MALEON, « Imperial Death in Byzantium. A Preliminary View on the Negative Funerals », *Transylvanian Review*, 19, 2010, pp. 9-25. C. RAPP, « Death at the Byzantine Court: The Emperor and his Family », in : *Death at Court*, K. H. SPIEB, I. WARNTJES (éd.), Wiesbaden, 2012, pp. 267-286 ; E. MALAMUT, « De la mort aux funérailles de l'empereur à Byzance », in : *La mort du prince. De l'Antiquité à nos jours*, J. FOA, E. MALAMUT, C. ZAREMBA (éd.), Aix-en-Provence, 2016, pp. 29-60.

371 I. BILIARSKY, « ST. PETER (927-969), Tsar of the Bulgarians », in : *State And Church Studies in Medieval Bulgaria and Byzantium*, V. GJUZELEV et K. PETKOV (éd.), Sophia, 2011, pp. 173-188.

chroniqueurs, quand bien même le monarque disposait d'un rayonnement exceptionnel. Cette position est cependant beaucoup plus complexe quand il s'agit d'évoquer les circonstances exceptionnelles de la mort du tsar Pierre I^{er} dans une période où les deux empires sont ouvertement en conflit l'un contre l'autre.

Léon le Diacre donne une vision précise de sa mort qui survient après l'invasion de son empire par les troupes du Rus Sviatoslav I^{er}: « *C'est à ce moment-là, dit-on, que Pierre, le prince des Mæsiens, un homme pieux et aimant Dieu, très éprouvé par la soudaineté de la retraite fut victime d'une attaque d'épilepsie et, après avoir survécu peu de temps, quitta ce monde : mais ceci se produisit plus tard en Mæsie* »³⁷². Les circonstances de sa mort sont décrites comme un élément qui aurait foudroyé le souverain bulgare malgré son caractère pieux (ἄνδρα θεοφιλή και σεβάσμιον) précisé au même moment dans le récit. Cette aspect foudroyant de la mort des tsars est un motif récurrent de nos sources. L'auteur ne précise pas la signification de cette crise d'épilepsie, un phénomène qui dans l'imaginaire médiéval est perçu comme un lien particulier avec le divin. Comme pour Boris I^{er}, le chroniqueur ne précise pas non plus que le monarque s'est lui aussi fait moine peu de temps après sa mort. La chronologie qui suit sa crise à sa mort est ici peu précise, tout semble indiquer que le chroniqueur a souhaité évacuer le plus rapidement possible la mort du saint homme, dans un contexte où les Byzantins ont fait pression sur les Rus de Kiev pour qu'ils puissent envahir la Bulgarie. L'idée que les chroniqueurs étaient en difficulté pour décrire la mort d'un saint dont Byzance serait indirectement responsable est d'autant plus significative dans la chronique de Skylitzès. La mort est décrite uniquement du point de vue de la succession dynastique, sa cause n'étant jamais précisée³⁷³. Le passage de l'œuvre est d'autant plus significatif qu'il se situe exactement au même moment dans la chronologie « propre » à Skylitzès, où est introduite la révolte des Comitopouloi dans la suite de la succession de Pierre I^{er}. Ce choix est encore plus étrange quand on observe que Skylitzès décrit la mort d'un personnage et remet en avant le rôle de ce personnage dans les événements postérieurs de la chronique.

Jean Zonaras et Georges Kedrenos ont tous les deux repris la construction élaborée par Jean Skylitzès. La mort du tsar Pierre n'est qu'un événement dynastique en soi³⁷⁴. Un événement qui entraîne l'avènement de ses deux fils, Boris II et Roman, qui seront pourtant décrits par ces mêmes sources comme deux envoyés bulgares à Constantinople par leur père Pierre I^{er}. Dans la chronologie établie par ces sources, leur retour dans leur pays est autorisé par Constantinople car les deux fils du tsar doivent combattre la rébellion des Comitopouloi. La mort du tsar est donc organisée dans les chroniques du XI^e et du XII^e siècles comme un événement préliminaire à la révolte de Samuel et de

372 LÉON LE DIACRE, p. 115.

373 SKYLITZÈS, p. 215.

374 ZONARAS, p. 914 ; GEORGE KEDRENOS, p. 383.

ses frères. Les passages qui décrivent l'envoi des fils du tsar à Constantinople, rattachent d'emblée l'autorité bulgare à celle de Constantinople. Cette « simplification chronologique » dans la description de la mort du tsar Pierre a avant tout pour but de marquer une rupture dans le récit de ces chroniqueurs.

L'ancienne dynastie bulgare était marquée par un lien privilégié avec Byzance par la conversion de Boris ou le mariage impérial entre Pierre et Marie Lécapène. La nouvelle dynastie des Comitopouloï était au contraire marquée par une politique belliqueuse et allait régner jusqu'à son intégration à l'empire byzantin en 1018. Dans les chroniques des XI-XII^e siècles, la figure de Pierre I^{er} intéresse peu les chroniqueurs, sa mort est avant tout l'occasion d'introduire le personnage majeur de ces événements balkaniques : Samuel. Léon le Diacre qui est contemporain de ces événements et qui écrit dans la seconde moitié du X^e siècle, garde ainsi toute son originalité face aux autres auteurs byzantins. Quand la chronique des règnes des empereurs de Constantinople fut achevée aux alentours de 992, les conflits qui opposaient Byzance à la Bulgarie étaient loin d'être terminés. À cause de ce contexte en particulier, la mort de Pierre I^{er} pouvait difficilement être simplifiée chronologiquement comme le feront les auteurs postérieurs. Ainsi, la fin de son règne est mise en scène par la soudaineté de sa crise d'épilepsie qui doit entraîner une succession en Bulgarie alors que le royaume fait face à la poussée des armées des Rus. Dans l'œuvre de Léon le Diacre, la mort de Pierre le Bulgare n'est pas parasitée par la figure de Samuel.

La mort du souverain étranger dans les sources byzantines amène souvent à des conclusions morales sur le sort du genre humain. Comme nous l'avons vu précédemment, la rhétorique chrétienne a été particulièrement employée par les auteurs byzantins pour mettre en défaut le comportement belliciste du tsar Siméon. Si la mort peut frapper à chaque moment un être humain, elle peut aussi atteindre le souverain barbare belliqueux dans un moment où il est dans une position de prestige important. C'est cette rhétorique qui est utilisée par Romain I^{er} contre le tsar Siméon lors de leur rencontre en 924, d'après la description que nous avons dans les chroniques byzantines. L'utilisation de cette rhétorique permet ainsi à Byzance de conserver sa prééminence idéologique malgré des défaites militaires. Les actions naturellement illégitimes des Bulgares ne sont pas vouées à durer. L'empire byzantin eu égard à son idéologie est le seul État légitime car son autorité a été confiée par Dieu. Quand un souverain bulgare belliqueux meurt, les auteurs byzantins peuvent ainsi investir idéologiquement l'action néfaste du souverain qui a perturbé la *taxis* qui est entre les mains des Byzantins. Dans l'oraison de Daphnopatès, ce n'est pas seulement le mariage impérial qui est célébré, mais avant tout un changement d'état qui a amené vers une paix entre les deux entités

politiques. Il n'est donc pas étonnant de voir dans le discours du secrétaire impérial des références à la mort de Siméon, qui avait porté la guerre aux portes de Constantinople³⁷⁵.

B) L'intervention du divin dans la mort des tsars

Le divin joue un rôle dans la mort de chacun des membres de l'humanité dans la conception chrétienne du monde médiéval. Les chefs bulgares n'y font pas exception. Ce qui va être traité ici, c'est la mise en scène de la faveur divine qui est accordée à l'empire par l'intermédiaire de la mort soudaine du souverain slave. C'est par l'évocation du thème du châtement divin que les rapports de force entre l'empire byzantin et l'empire bulgare sont repositionnés en faveur de Constantinople. Le comportement belliqueux des différents souverains slaves a toujours été perçu comme une conduite déraisonnable qui se termine par la propre mort de l'homme belliqueux. Cette pensée est caractéristique de l'homme chrétien du Moyen Âge, incarné par l'injonction du Christ dans l'évangile selon Matthieu : « *car tous ceux qui auront pris l'épée, périront par l'épée* » (Matthieu 26:52). La mise en scène de la mort du tsar Ivan Vladislav incarne la vision classique de la mort d'un souverain barbare : « *Jean, trouvant là l'occasion d'agir librement, plein d'une présomption et d'une arrogance bien digne d'un barbare, partit assiéger Dyrrachion. Le siège établi, un engagement eut lieu au cours duquel il trouva la mort sans qu'on puisse savoir qui l'avait abattu* »³⁷⁶. La mort du tsar lors d'un siège contre une cité byzantine offre ici l'occasion de mettre en scène tout les lieux communs qui sont attendus dans la description de la mort d'un souverain ennemi de Byzance. A cause de son arrogance naturelle de barbare, le souverain a effectué des entreprises déraisonnables à l'égard de l'empire. Ses actions ont ainsi provoqué sa mort.

Les circonstances de la mort d'Ivan Vladislav restent un événement rare en soi pour nos sources. En effet, il est le seul tsar qui est mort en pleine action militaire contre l'empire byzantin. À cause du caractère présomptueux des barbares dans nos sources, la mort d'Ivan Vladislav apparaît comme « naturelle » à sa conduite, mais cet événement n'a pas été la norme pour les autres tsars bulgares. Siméon et Samuel ont tous les deux combattu les Byzantins pendant plusieurs décennies. Ils ont remporté de nombreuses victoires et ils ne sont pas morts sur un champ de bataille contre l'autorité de Constantinople. C'est dans ce cadre précis que la divinité intervient dans nos sources pour garantir symboliquement la victoire de l'empereur sur le tsar. "*Un astronome nommé Jean, venu trouver l'empereur, lui dit que s'il envoyait quelqu'un couper la tête de la statue, qui se dressait au-dessus de l'arc du Xérolophos et qui regardait vers l'Ouest, Siméon mourrait aussitôt, car cette*

375 I. DUJCEV, « On the treaty of 927 with the Bulgarians », *Dumbarton Oaks Papers*, 32, Washington D.C, 1978, pp. 223-237.

376 SKYLITZÈS, p. 298.

statue lui était magiquement liée. L'empereur se laissa persuader par ce discours. Il fit décapiter la statue et, à l'instant même - ainsi qu'il l'apprit après s'être informé avec exactitude -, Siméon, en Bulgarie, mourut victime d'une crise cardiaque³⁷⁷. La mort soudaine du tsar en Bulgarie est ainsi interprétée par les chroniqueurs comme une victoire impériale contre un adversaire belliqueux. L'action divine a lié le sort de la statue à celui du souverain étranger. En décapitant la statue, Romain I^{er} rétablit la taxis qui a été tant perturbée par les différentes actions militaires contre l'autorité de l'empire. La symbolique est d'autant plus forte que l'acteur qui est l'empereur lui-même effectue personnellement une action qui vise à rétablir la primauté de l'autorité de Constantinople sur celle des Bulgares. L'action effectuée par le *basileus* Romain I^{er} prend aussi son sens suite à la rencontre personnelle entre Romain et Siméon. Ce moment avait alors placé ces deux personnages sur un pied d'égalité dans la partie précédente de ce récit.

La mort soudaine de Siméon est perçue comme un rétablissement de l'autorité impériale après plusieurs années de conflits militaires. Comme Siméon, le règne de Samuel, tant marqué par les conflits avec Byzance, ne s'est pas terminé au cours d'une bataille contre Byzance³⁷⁸. Le tsar serait mort peu de temps après sa défaite militaire à la bataille de Kleidion en 1014. Après cette défaite militaire qui n'a pas remis en cause la survie de l'empire bulgare, les auteurs comme Skylitzès et Zonaras dont ils s'inspirent, relatent le geste terrible de Basile II à l'égard des soldats bulgares. Le *basileus* aurait ordonné que les 15 000 prisonniers bulgares aient les yeux crevés à l'exception d'un homme sur cent qui fut seulement éborgné afin que les Bulgares borgnes puissent guider le reste de la troupe vers le palais de Samuel à Ohrid³⁷⁹. La description de cet acte de mutilation généralisée a profondément marqué les historiens modernes qui ont essayé d'envisager la possibilité d'un tel geste pour une guerre à l'époque médiévale³⁸⁰. La réalité du geste n'est pas l'intérêt de cette mise en scène qui est propre à Skylitzès et qui a été reprise par les historiens byzantins postérieurs. Ce geste prend son sens après que les soldats mutilés ont été amenés devant Samuel. « *Quand Samuel les vit arriver (les prisonniers bulgares mutilés), il ne put trouver la vaillance et la force d'âme de supporter ce qu'on lui infligeait. Le cœur lui manqua, ses yeux s'obscurcirent, et il tomba à terre. Les gens présents avec de l'eau et des odeurs, parvinrent à lui faire recouvrer le souffle et à le*

377 *Ibid.*, pp. 186-187.

378 M. WHITTOW, *The Making of Byzantium, 600–1025*, Berkeley–Los Angeles, 1996, p. 388 ; C. HOLMES, *Basil II and the Governance of the Empire (976-1025)*, Oxford, 2005 ; pp. 73-75 ; F. CURTA, *Southeastern Europe in the Middle Age, 500-1250*, New York, 2006, pp. 245-246.

379 SKYLITZÈS, p. 291 ; ZONARAS, p. 933 ; la bataille est aussi évoqué par : KÈKAUMÈMOS, p. 83.

380 G. OSTROGORSKY, *Histoire de l'état byzantin*, Paris, 1956, p. 336 ; M. WHITTOW, *The Making of Byzantium, 600–1025*, Berkeley–Los Angeles, 1996, p. 388 ; P. STEPHENSON, *Byzantium's Balkan Frontier : A Political Study of the Northern Balkans, 900-1204*, Oxford, 2000, p. 72. ; P. STEPHENSON, *The legend of Basil the bulgar-slayer*, Oxford, 2003, pp. 33-35 ; J. C. CHEYNET, « Les balkans », in : *Le Monde Byzantin II*, J. C. CHEYNET (éd.), Paris, 2006, pp. 456-457 ; A. KALDELLIS, *Streams of Gold, Rivers of Blood, The Rise and Fall of Byzantium, 955 A.D to the First Crusade*, Oxford, 2017, pp. 20-152.

rappeler quelque peu à la vie. Revenu à lui, il demanda à boire de l'eau froide. On lui en donna, il la but et fut pris d'une crise cardiaque dont il mourut au bout de deux jours »³⁸¹. La mutilation des soldats bulgares est emprunte d'une portée symbolique plurielle. Tout d'abord, de manière superficielle, elle peut être perçue comme un manifeste de la puissance souveraine de l'empereur Basile. C'est sous ce premier angle que les historiens avaient interprété le geste décrit par le chroniqueur. Des mots de Dimitri Ostrogorsky lui-même, l'acte soulignait le caractère "impitoyable" de Basile II³⁸². Le grand byzantiniste confirmait déjà que la description violente de l'auteur byzantin ne correspondait pas forcément à la politique nuancée et pragmatique de Basile II pour pouvoir intégrer l'empire bulgare à l'empire byzantin. Le châtement des soldats bulgares a d'abord été interprété comme une punition à l'égard d'une autorité qui était perçue comme rebelle après les conquêtes de Jean I^{er}³⁸³.

L'approche plus approfondie des historiens suivants comme Mark Whittow et Paul Stephenson a éclairci plusieurs éléments de la construction historique de Jean Skylitzès³⁸⁴. Dans le *Synopsis historiôn*, la bataille de Kleidion de l'année 1014 est présentée comme le moment décisif des relations byzantino-bulgares. La victoire militaire de l'empereur byzantin est présentée comme l'événement majeur qui a entraîné la mort du souverain et la décomposition de l'empire bulgare. Cette construction du chroniqueur byzantin n'explique pourtant pas le maintien de l'empire bulgare jusqu'en 1018. La mutilation est donc interprétée par les Byzantins comme un acte de rupture qui marque le début de la fin pour l'empire bulgare. L'analyse ne doit pas cependant s'arrêter à ce niveau. La cible de l'acte de Basile II ne concerne pas tant les Bulgares que leur souverain lui-même. Les soldats qui sont seulement éborgnés ont avant tout pour rôle de guider leurs confrères vers le palais de Samuel à Ohrid pour que le tsar puisse voir de ses propres yeux l'acte qui a été ordonné par le *basileus*. Comme pour la mort de Siméon, l'action de l'empereur byzantin a réussi à provoquer la mort par crise cardiaque de l'ennemi politique de Byzance.

Même quand un tsar ne meurt pas sur le champ de bataille comme Ivan Vladislav, la mort du souverain étranger est toujours liée à une action effectuée par un empereur byzantin que ce soit par la mutilation de soldats bulgares ou par l'intermédiaire de la décapitation d'une statue. La providence intervient ici en faveur des empereurs byzantins pour vaincre un ennemi qui n'est pas mort lors des conflits militaires. Les crises cardiaques qui touchent les tsars dans nos sources prennent alors une allure de châtement divin à l'égard de personnes qui ont bouleversé l'ordre

381 SKYLITZÈS, p. 292.

382 G. OSTROGORSKY, *Histoire de l'état byzantin*, Paris, 1956, p. 336.

383 J. C. CHEYNET, *Pouvoir et contestations à Byzance (963-1210)*, Paris, 1990, pp. 389-392.

384 M. WHITTOW, *The Making of Orthodox Byzantium, 600-1025*, Berkeley-Los Angeles, 1996, pp. 387-388 ; STEPHENSON, *The legend of Basil the bulgar-slayer*, Oxford, 2003, pp. 33-35.

légitime incarné par Constantinople. La construction de Skylitzès qui décrit la mort de Samuel est si percutante qu'elle a été reprise par les chroniqueurs postérieurs comme Jean Zonaras ou George Kedrenos. L'histoire de la chronique universelle de Constantin Manassès est d'ailleurs un exemple de la réactualisation du mythe de la mutilation des soldats bulgares. Si la chronique grecque ne décrit pas l'acte de Basile II, seules des références classiques sont appuyées pour décrire le massacre des soldats bulgares tels des soldats troyens qui font face à la puissance d'Achille³⁸⁵. La traduction bulgare de l'œuvre au XIV^e siècle a repris la description de la mort de Samuel de Jean Skylitzès et de l'acte d'aveuglement de ses soldats. Dans la version bulgare, ce n'est pas la faiblesse physique face à l'acte qui provoqua sa crise cardiaque, mais la pitié que lui inspirait le spectacle de ses soldats mutilés³⁸⁶. Les Bulgares vaincus par les Byzantins ont donc eux aussi repris les constructions des chroniqueurs byzantins qui traitaient de l'histoire de leur nation.

La mort providentielle des tsars Siméon, Pierre et Samuel, par des attaques soudaines, souligne le soutien de la providence divine qui est accordée à l'empire byzantin par Dieu. Malgré la supériorité militaire des tsars, la providence divine a maintenu son appui à l'égard de Constantinople par la mort inattendue des souverains belliqueux. C'est par la mise en scène de ces événements que Byzance rétablit sa suprématie et met en scène sa propre légitimité politique. En ce qui concerne la mort soudaine du tsar Samuel, l'événement devient un acte précurseur à la conquête de l'intégralité du territoire bulgare. La réactualisation du mythe dans les chroniques traduites par les Bulgares est riche de sens, car malgré les violences de cet acte, la Bulgarie s'est révoltée contre le joug byzantin et a réussi à rétablir sa légitimité politique et invalider l'œuvre violente de Basile II. Les Bulgares ont donc intégré pleinement cette construction pour mieux l'employer dans un cadre nouveau : celui de l'autonomie politique des Bulgares contre l'autorité de Constantinople.

C) La mort des révoltés bulgares, de la rupture au retour à l'ordre

La première rébellion bulgare du XI^e siècle, en 1041, a vu opérer plusieurs chefs bulgares qui luttèrent à la fois contre l'empire byzantin mais aussi entre eux pour gouverner unanimement l'empire bulgare. Avant les événements qui conduisirent Alousianos à rejoindre le mouvement des révoltés bulgares, deux chefs incarnaient déjà une opposition frontale à Constantinople dans les Balkans. Dans le récit de Skylitzès, mais aussi dans les chroniques postérieures, la révolte de Pierre Deljan voit la position du stratège de Dyrrachion, Basile Synadénos, mise à mal par l'action des soldats du stratège qui se rebellèrent contre l'autorité de Constantinople³⁸⁷.

385 CONSTANTIN MANASSES, p. 235.

386 *Ibid.*, p. 234.

387 P. STEPHENSON, *Byzantium's Balkan Frontier : A Political Study of the Northern Balkans, 900-1204*, Oxford, 2000, pp. 130-132.

Les soldats en pleine sécession nommèrent un des leurs, Teichomèros, empereur des Bulgares. Avant même l'arrivée d'Alousianos, il y avait déjà deux potentiels empereurs de Bulgarie, ce qui posait un problème de légitimité au sein du mouvement contre Byzance. « *Lorsque les camps bulgares se furent réunis, Déléanos convoqua tout le monde et il demandait que, s'ils étaient convaincus qu'il était de la lignée de Samuel et qu'ils voulussent l'avoir pour roi, ils se défissent de Teichomèros. Si cela ne leur convenait pas, qu'ils se débarrassent de lui, et que Teichomèros ait le pouvoir : "Il n'y a pas, disait-il, deux rouges-gorges dans le même buisson, et on ne verra pas plus réussir un pays gouverné par deux chefs." A ce discours, il y eut un grand tumulte et les Bulgares dirent qu'ils voulaient l'avoir, et lui seul, pour chef et souverain. À peine cette décision prise, ils ramassèrent des pierres et lapidèrent le malheureux Teichomèros qui, après avoir rêvé de régner, perdit à la fois le trône et la vie tandis que tout le pouvoir revenait à Déléanos* »³⁸⁸.

La mort du prétendant bulgare Teichomèros est aussi représentée pour symboliser l'attachement des populations bulgares à la royauté, car il est fait référence à la lignée de Samuel. Il convient cependant de noter que la mise en scène de la réunion des deux chefs et de son exécution n'est pas ici un récit sans incohérence. Tout d'abord la présence d'un officier slave comme Teichomèros dans le thème aussi important stratégiquement que celui de Dyrrachium est curieuse compte tenu de la politique de Basile II visant à placer les notables bulgares dans les provinces orientales. De même, l'alliance puis le conflit entre les deux révoltés est lacunaire ne serait ce que par l'absence de statut des soldats de Teichomèros. La construction de Skylitzès met en avant la personnalité de Deljan qui est aussi présentée par Michel Psellos comme un être : « *rusé, et capable de pratiquer n'importe quelle tromperie sur ses compatriotes* »³⁸⁹. Le passage ne renseigne pas tant sur les faits objectifs de cette rébellion que sur une certaine vision de la légitimité politique byzantine. Ce passage doit ainsi être mis en relation avec la mise en image de la chronique de Skylitzès. En effet, cette scène a été considérée par les enlumineurs comme remarquable car elle a bénéficié d'une mise en image.

388 SKYLITZÈS, p. 339.

389 MICHEL PSELLOS, *Chronographia*, 40, p. 42.



Figure 7 : Pierre Deljan, Teichomèros et les révoltés bulgares. *Chronique de Skylitès de Madrid*, Palerme ? (Madrid, Biblioteca Nacional de Espana, Vitr. 26-2, f. 215v)

Comme l'indique l'image les chefs bulgares sont considérés grâce au soutien que leur apportent les Bulgares qui sont représentés sur la gauche de notre image. Le regard des notables bulgares est porté vers les deux chefs sur leur trône qui se font face respectivement jusque dans la position symétrique de leur membres respectifs (Deljan, barbu, lève son bras gauche et sa jambe droite, tandis que Teichomèros, imberbe, lève son bras droit et sa jambe gauche). Les notable bulgares sont habillés comme leurs chefs. Ils portent des tuniques de plusieurs couleurs, bien que le bleu domine car elle est la couleur des chlamydes des deux chefs. Leurs jambes sont habillées de pantalons rouges et longues bottines noires. L'élément le plus remarquable est le chapeau conique rouge que portent chacun des Bulgares, un élément déjà présent dans les miniatures précédentes du manuscrit. Le chapeau rouge semble être caractéristique de l'identité bulgare. Cependant, la forme précise du chapeau apparaît seulement dans le manuscrit de Madrid³⁹⁰. Les notables bulgares aux bras croisés font ici le choix du souverain unique qui va se porter sur la personne de Deljan qui est face aux Bulgares. Cet acte va entraîner la mort de Teichomèros dont la position est située dos aux Bulgares. Les enlumineurs n'ont pas choisi de représenter la mort de Teichomèros, mais ont avant tout choisi de mettre en scène le moment qui précède son exécution, le moment du choix des Bulgares pour

390 T. DAWSON, *By the emperor's hand Military Dress and Court Regalia in the later Romano-Byzantine Empire*, Barsley, 2015, pp. 71-72.

représenter le rôle d'empereur des Bulgares. Par l'utilisation du proverbe du rouge-gorge que Skylitzès met dans la bouche de Déléanos, c'est avant tout une vision du régime politique idéal byzantin qui semble apparaître. La rébellion est ici dans une impasse car elle n'est pas incarnée par un seul chef, mais par plusieurs. Le fonctionnement des Bulgares apparaît ainsi comme assimilé à celui des Byzantins et le gouvernement ne peut être que dans les mains d'un seul homme pour pouvoir assurer son bon fonctionnement. Cette vision autocratique des auteurs byzantins était déjà perceptible dans la chronique de Skylitzès quand l'auteur centrait uniquement son regard sur le rôle de Samuel alors que celui-ci avait trois frères qui gouvernaient de leur vivant les différentes parties de l'empire bulgare³⁹¹.

La mort de Teichomèros apparaît comme un processus naturel pour le fonctionnement politique de la révolte bulgare. C'est ce même fonctionnement byzantin qui est mis en place lorsque Alousianos va rejoindre les révoltés bulgares³⁹². Skylitzès va donc effectuer un transfert d'autorité de Deljan à Alousianos. Ce transfert est d'autant plus curieux qu'Alousianos apparaît fragile politiquement après une défaite militaire à Thessalonique. La fin de Deljan a pourtant lieu et voit le révolté, aussi rusé soit-il, enivré à un banquet, se faire crever les yeux par son rival. L'aveuglement de Pierre Deljan prend ici la forme d'une véritable élimination politique. Sa personne et celle de Manuel Ibatzès, un autre général bulgare qui se serait révolté, est amenée en mains propres par Alousianos au *basileus* Michel IV. Le transfert de l'autorité politique est ici complet après l'élimination de Deljan. Elle est revenue à Alousianos qui l'a transmise à l'empereur byzantin. La description par Skylitzès a la portée d'un véritable retour à l'ordre politique pour Byzance. Lors du triomphe de Michel IV, celui-ci fit amener les deux rebelles à Constantinople.

Dans la révolte initiée par Pierre Deljan nous pouvons constater qu'il y a un nombre conséquent de personnalités bulgares qui ont rejoint le mouvement politique. Parmi ces révoltés, Skylitzès nous indique que figurait un homme qui avait rejoint le mouvement après la mort de Teichoméros. Cet homme était un familier de l'empereur et portait le nom de Manuel Ibatzès³⁹³. Le nom de famille de ce personnage n'est pas inconnu car il fait référence à un autre Ibatzès, un général expérimenté de Samuel, qui avait continué à combattre l'empire byzantin et ce, malgré la politique de la reddition de Marie de Bulgarie après la mort d'Ivan Vladislav en 1018. La description de la mort d'Ibatzès, qui est mise en place par la chronique, est au cœur de la question de la légitimité politique de son action à l'égard de Byzance. L'histoire de la fin d'Ibatzès dans la chronologie établie par Skylitzès est l'un des derniers événements qui marque la fin des campagnes bulgares de Basile II et la

391 A. MADGEARU, *Byzantine Military Organization on the Danube, 10th-12th centuries*, Leiden-Boston, 2013, pp. 46-47.

392 SKYLITZÈS, pp. 341-342.

393 *Ibid.*, p. 340.

pacification de la Bulgarie pour les vingt prochaines années. Ibatzès, refusant de se rendre à l'empire byzantin, se réfugia dans le palais de Pronitsa, dans les régions montagneuses dans le sud d'Ohrid, afin de préparer une nouvelle révolte et prendre le titre d'empereur des Bulgares.

La mort de ce personnage et son cadre sont abondamment décrits dans l'histoire de Jean Skylitzès et font intervenir un autre personnage, Eustathe Daphnomèlès qui était en 1018 en fonction en tant qu'archonte d'Ohrid. L'événement mérite notre attention, car il porte en lui-même plusieurs contradictions. C'est durant la fête de la dormition de la Vierge que Eustathe Daphnomèlès se rendit dans la demeure d'Ibatzès en feignant de le rejoindre politiquement. Dans cet acte de ruse, le Byzantin attendit de se retrouver seul avec Ibatzès pour pouvoir l'immobiliser, ramener deux de ses serviteurs pour l'assister et ensuite crever les yeux du Bulgare. Se réfugiant dans la cour, les trois hommes ne purent conserver leur discrétion et les Bulgares qui avaient rallié Ibatzès menacèrent de les tuer. Skylitzès prête alors ce discours à Eustathe Daphnomèlès face aux Bulgares qui le menaçaient : « *Vous qui êtes assemblés, vous conviendrez à coup sûr qu'il n'y avait aucune inimitié personnelle entre votre prince et moi-même. Il est bulgare, moi romain, et non pas un Romain habitant la Thrace ou la Macédoine, mais l'Asie Mineure, et ceux d'entre vous qui la connaissent savent combien cette terre est lointaine. Si je me suis jeté dans une telle entreprise, ce n'est pas légèreté ou folie, mais parce que je ne pouvais faire autrement : les plus avisés d'entre vous sauront le comprendre ... Ce que j'ai fait, sachez-le, je l'ai fait sur ordre de l'empereur, auquel j'ai obéi et servi d'instrument* »³⁹⁴. Le gouverneur byzantin défend ici un acte qui est difficilement justifiable quant à la manière dont il a été mis en œuvre. En pleine fête religieuse, il a trompé et aveuglé une personne qui l'avait accueilli dans sa demeure. Pour justifier son geste, le gouverneur byzantin nie l'origine d'une vengeance personnelle. La violence déréglée de l'acte est donc bien perçue comme telle par ses homologues bulgares. L'absence de lien entre sa personne et celle du Bulgare est défendue par l'appartenance géographique d'Eustathe Daphnomèlès à la romanité du côté de l'Asie Mineure. Un territoire qui contrairement à la Macédoine ou à la Thrace n'a pas de lien privilégié avec la Bulgarie. L'acte déloyal est justifié ici par la fonction attendue vis à vis de l'empereur Basile II. Le *basileus* cherche à pacifier définitivement la Bulgarie et ne peut permettre les régions slaves d'être reconduites par des chefs bulgares renégats.

Le rôle d'Eustathe Daphnomèlès était de pacifier les Bulgares et de mettre fin aux cycles des luttes enclenchés depuis le règne de Jean Tzimiskès. Le discours se termine ensuite par l'évocation d'une vengeance de Basile II si la personne de Daphnomèlès était mise en danger par les Bulgares. La réaction de peur décrite par Skylitzès indique ainsi le transfert de l'autorité des Bulgares à celui de Basile II. En laissant le gouverneur d'Ohrid partir et livrer le prisonnier mutilé directement à

394 *Ibid.*, p. 301.

l'empereur, les Bulgares ralliés à Ibatzès ont accepté le *basileus* comme souverain³⁹⁵. Le cas d'Ibatzès montre que l'acte même d'éliminer personnellement un notable bulgare rebelle est ici perçu comme une pacification de l'ordre byzantin.

La date de 1018 incarne donc ici une véritable rupture pour la légitimité politique des Bulgares. Toute action politique autonome de la Bulgarie doit prendre fin pour préserver la taxis. Si les chefs bulgares pouvait être conceptualisés dans l'ordre byzantin avant cette date, la seule autorité légitime est devenue ensuite celle du *basileus*. Un modèle qui va pourtant être mis en difficulté avec la révolte des frères asénides de 1185 qui va réussir à établir une nouvelle autorité politique dans les Balkans aux dépens de Byzance et ce malgré *l'ethnos* d'origine des révoltés qui n'étaient pas des Bulgares³⁹⁶.

395 *Ibid.*, p. 302.

396 A. MADGEARU, *Byzantine Military Organization on the Danube, 10th-12th centuries*, Leiden-Boston, 2013, pp. 159-161 ; A. MADGEARU, *The Asanids: The Political and Military History of the Second Bulgarian Empire 1185-1280*, Leiden-Boston, 2016, pp. 26-35.

Conclusion

« *En Bulgarie, c'est la nuée qui accouche mille fois par jour, avec ondée sur ondée, neige sur neige. Et si l'aurore aux doigts de rose s'oublie parfois jusqu'à paraître, comme regrettant d'avoir offert sa vue aux spectateurs, à la manière des adolescents fanfarons, sourcilleux et insensibles, elle s'étale de ses doigts la tunique des nuages et voile son beau corps de noirs vêtements* »³⁹⁷.

La Bulgarie de Grégoire Antiochos apparaît ici comme la terre de l'hiver éternel et du dérèglement climatique. La vision que nous dépeint le voyageur byzantin ne cherche pas à dresser une représentation objective du territoire bulgare. La description poétique de cet espace peu fertile est éloquente quant à la manière qu'a un lettré byzantin de percevoir un espace périphérique. Cette région est pourtant directement intégrée politiquement à l'empire byzantin. Les lettres bulgares de Grégoire Antiochos sont datées de l'année 1173. Du point de vue chronologique, nous nous situons à la fin de notre période d'étude, alors que la Bulgarie est un territoire byzantin depuis presque deux siècles. L'image qui nous est donnée dans cette lettre apparaît peu favorable à la Bulgarie. L'espace bulgare semble jouer un rôle dérisoire au sein des provinces de l'empire byzantin. Cette vision négative précède d'une décennie l'avènement du second empire bulgare. Le propos de Grégoire Antiochos serait-il la preuve que durant toute notre période de quatre siècles les représentations des Bulgares n'ont connu aucune forme d'évolution ? L'enjeu de cette étude aura été de montrer que si les modes de représentation des Bulgares ou de la Bulgarie n'ont pas connu de rupture brutale, que ce soit dans la conversion ou dans la domination politique, de subtiles transformations se sont pourtant produites et ont apporté une vision différente de ces barbares périphériques chrétiens. Le poids de l'identité chrétienne a été plusieurs fois souligné au cours de notre étude. Nous ne pouvions nous dérober à ce problème. Après tout, le début de notre période commence chronologiquement avec l'entrée de la Bulgarie dans le monde chrétien. Si nous avons choisi cette date, c'est parce qu'elle était potentiellement porteuse de transformations. Du point de vue de l'historiographie, cette question apparaissait difficile. En effet, les conséquences de la conversion du peuple bulgare ont été interprétées de façon contradictoire par un certain nombre d'historiens. La conversion était parfois perçue comme une rupture majeure pour l'idéologie byzantine. L'événement politique voyait des opposants aux portes de Byzance sortir du statut de la barbarie. Ce moment politique pouvait être perçu autrement par d'autres historiens. La conversion était alors entendue comme un élément insignifiant pour une identité byzantine conçue comme exclusive.

397 GRÉGOIRE ANTIOCHOS, *Lettres*, 1, p. 282.

L'appartenance du roi, mais aussi de son peuple, à la foi chrétienne n'est jamais remise en cause par nos sources. Nous avons même pu observer que les documents sous-entendaient le contraire. Dans les situations de conflits défavorables, des auteurs byzantins ont investi une rhétorique chrétienne pour délégitimer le souverain slave. C'est parce que le souverain bulgare est inscrit dans la communauté religieuse byzantine que les sources mettent en valeur les formes de sa piété ou de son impiété. Les correspondances de Nicolas Mystikos et de Théodore Daphnopatès sont fascinantes, car elles remettent en cause la position des ennemis musulmans qui sont aussi évoqués dans les lettres. Repenser un ennemi de l'ordre byzantin revient ainsi dans ce schéma à reconsidérer tous les autres ennemis de la *taxis* byzantine. L'empire byzantin n'était pas un État inspiré d'une idéologie manichéenne qui mettait en avant des conflits basés uniquement sur le critère de la foi. Pour Byzance, notre période aura été un moment de recomposition idéologique par rapport à ses voisins périphériques chrétiens. Les Bulgares ne font pas exception dans ce vaste groupe qui est composé des Serbes, des Géorgiens voire même des Hongrois.

Notre période nous aura montré que les auteurs byzantins ont pleinement intégré l'idée d'un conflit entre deux nations qui partagent pourtant la même foi. Cependant, des réticences religieuses étaient perceptibles dans certaines sources du début de notre période.

Les auteurs byzantins ont continué à construire l'originalité de leur *ethnos* malgré des voisins méridionaux qui se sont ralliés au dogme fixé par Constantinople. L'attachement des Bulgares et des tsars au dogme chalcédonien n'a jamais été remis en cause par les auteurs byzantins pendant l'intégralité de notre période. Dans la continuité de cette thèse, l'exemple de l'hérésie bogomile doit nous guider vers la plus grande des prudences. Les Byzantins n'ont jamais lié un phénomène d'hérésie dualiste à la simple existence de l'*ethnos* bulgare. Le poids de l'hérésie bogomile dans l'historiographie a joué pour beaucoup dans la construction d'un récit qui présentait les Bulgares comme des êtres naturellement en dehors du dogme chrétien. Nos sources byzantines ne font pourtant jamais un constat d'une telle simplicité. Un auteur comme Théophylacte d'Ohrid montre que l'expression de la foi bulgare comme le choix de sa langue liturgique slave n'a jamais été perçue comme un vecteur d'opposition à l'autorité de Constantinople³⁹⁸.

La diversité est un des aspects récurrents de notre analyse. Cette diversité est perceptible par les éléments employés pour définir les Bulgares. C'est d'abord une très grande variation dans les dénominations qui sont remarquables. Barbare, Bulgare, Scythe, Mœsien, les termes employés pour qualifier à la fois un ennemi et son territoire abondent dans nos sources. Les emplois ne sont pas simplement des synonymes dans un procédé littéraire. L'utilisation qui est faite de ces termes par les auteurs byzantins révèle une signification qui est riche par les nombreuses possibilités

398 M. MULLET, *Theophylact of Ochrid, Reading the Letters of a Byzantine Archbishop*, London, 1997, chap. 5.5.

d'interprétation des constructions byzantines. Il n'est donc pas étonnant de voir que les diverses utilisations de ces nombreux termes ne sont jamais restées constantes durant les quatre siècles qui caractérisent notre période. Notre étude a donc essayé de mettre en avant les variations, mais aussi les raisons qui motivèrent cette même diversité lexicale dans la nomination.

En prenant en compte la longue durée de notre étude, il n'est pas étonnant de voir que les Bulgares ont incarné de nombreux rôles par rapport à leur voisin byzantin. Les Bulgares ont été à la fois des alliés et des frères spirituels des Byzantins dans la conversion de Boris. Ils sont redevenus des ennemis politiques sous le règne de Siméon ou de Samuel. Enfin, ils ont été des sujets directs de l'empire après les conquêtes militaires de Basile II. Les représentations des différents souverains bulgares suivent ce mouvement général. Les monarques bulgares apparaissaient dans un premier temps comme des ennemis de Byzance. Cependant, ils peuvent aussi être perçus comme des desservants de l'autorité politique du *basileus*. Siméon est l'un des souverains bulgares qui aura le plus incarné toutes ces représentations.

Cette grande variété de représentations a été rendue possible par les conceptions mêmes des Byzantins. Des conceptions qui voyaient l'espace bulgare comme un espace de la bigarrure situé dans une zone floue entre le monde des nomades et le monde des sédentaires.

Les sources byzantines de notre période indiquent progressivement un déplacement idéologique des Bulgares de la steppe nomade vers l'aire culturelle des Byzantins. La disparition de la nomination scythique employée pour les Bulgares dans le courant des XI^e et du XII^e siècles est à cet égard riche de sens. Dans ce domaine précis, nous pouvons affirmer que la conquête militaire de ce territoire a contribué à ces variations de représentations. Les sujets slaves ont été ainsi amenés dans l'orbite byzantine.

L'entrée de la Bulgarie dans le domaine de l'empire byzantin n'a cependant pas entièrement dissipé la zone floue qui caractérisait l'espace barbare de l'espace romain. Au cours de notre étude nous avons essayé à plusieurs reprises de penser l'existence du royaume bulgare par rapport à l'existence d'une frontière qui séparait les deux mondes. Malgré l'existence de lieux communs issus de l'antiquité tardive, les perceptions idéologiques étaient différentes. Quand les Byzantins se sont accaparés la frontière danubienne au tournant du X^e-XI^e siècles, cet acte politique n'a pas provoqué la résurrection idéologique d'un *barbaricum*. À l'époque méso-byzantine une telle conception du monde n'avait plus cours. Il n'existait pas une séparation aussi stricte entre l'univers des barbares et l'univers des Byzantins. Cette diversité prend donc aussi forme dans l'expression du territoire de la Bulgarie. Ainsi, il n'y a pas une frontière mais des frontières qui peuvent être à la fois naturelles et politiques.

Constantinople, sans surprise, a continué d'être le lieu essentiel de ces représentations bulgares. En tant que nouveau centre du monde dans l'idéologie byzantine, les Bulgares étaient situés dans une position particulièrement délicate. D'abord dans un cadre militaire, car ils avaient menacé plusieurs fois l'autorité de la capitale. Cette position était aussi due à un cadre géographique plus général. L'espace bulgare était un espace éloigné en lui-même, car il était situé en dehors de la capitale. Les récits des auteurs byzantins ont fait de la Bulgarie un espace de la sauvagerie. Cette nation était donc naturellement enclavée et éloignée de la civilisation, de Constantinople. Un éloignement qui est aliénant pour les auteurs des sources qui nous sont parvenues. Les lieux communs employés par les voyageurs byzantins ne sont pas propres à la Bulgarie. Pour nos auteurs, l'éloignement de Constantinople est un malheur en soi, peu importe la destination du voyage³⁹⁹. Indubitablement, les différentes capitales bulgares ne sont pas des espaces qui sont entièrement dénués d'intérêt. Les descriptions par Skylitzès du rattachement de ces villes à l'autorité de l'empire nous laisse entrevoir des centres importants de richesses qui n'étaient pas sans valeur aux yeux des Byzantins. Cependant, les auteurs byzantins ne sont pas allés aussi loin que les auteurs bulgares qui présentaient leur capitale comme une nouvelle Constantinople⁴⁰⁰.

Les actions ambiguës de l'héritier rebelle Alousianos sont des exemples du pouvoir d'attractivité dont disposait la capitale impériale. L'ancienne appartenance à l'empire bulgare n'a donc pas empêché les membres les plus haut-placés de l'aristocratie bulgare d'obtenir un rôle majeur au sein de la cour de Constantinople. L'existence de la dynastie des Comitopouloi dans nos sources met en jeu les nombreux mécanismes de la légitimité des chefs bulgares. Les textes sont employés dans nos sources tantôt pour décrédibiliser, tantôt pour légitimer des personnalités bulgares. Les nombreuses circonstances politiques résultent de ces variations dans les représentations des Bulgares.

Les descendants de Samuel sont caractéristiques de cette ambiguïté, alors que l'action du nouveau tsar bulgare a ébranlé l'autorité politique de Constantinople. Dans un second temps la grande résistance militaire qu'il a entreprise lui et ses descendants contre les armées byzantines ont profondément renforcé sa légitimité. Ainsi, si ses actions sont dépeintes comme des actes illégitimes politiquement, c'est l'intégration de sa famille après sa mort qui lui a permis d'assurer la prospérité de celle-ci au sein de Constantinople. Résister à l'autorité de l'empire byzantin revient paradoxalement à favoriser une position tout autre et est ici un mécanisme de légitimation politique. Nos sources sont certes biaisées par la domination idéologique de Constantinople mais il nous est permis de déceler le rôle de certains Bulgares au sein des lieux les plus importants de l'empire. La seconde moitié de notre période, du XI^e au XII^e siècles, est un moment privilégié pour une partie

399 C. GALATORIIOU, « Travel and Perception in Byzantium », *Dumbarton Oaks Papers*, 47, 1993, pp. 221-241.

400 F. DALL'AGLIO, « Shifting Capitals and Shifting Identities : Pliska, Preslav, Tarnovo, and the Self-Perception of a Medieval Nation », *Bulgaria Medievalis*, 2, 2011, pp. 587-601.

des aristocrates bulgares qui sont pleinement intégrés au lignage dynastique des grandes familles byzantines.

Génésios, dans son ouvrage sur le règne des empereurs, évoquait un phénomène particulier d'assimilation d'un *ethnos* sous le terme de disparition (*aphanismos*). C'est dans le cadre de migrations des populations perses dans l'empire byzantin que l'auteur évoquait la disparition des Perses après avoir fusionnés avec les populations byzantines. Ce phénomène d'assimilation voit les membres d'un *ethnos* minoritaire disparaître dans un autre *ethnos* majoritaire⁴⁰¹. Une assimilation qui voit l'extinction de l'identité précédente dans une longue durée, est perceptible dans les dynasties aristocratiques byzantines de la fin du XI^e siècle. De nombreuses familles aristocratiques de l'époque des Commènes portaient en elles des ancêtres bulgares⁴⁰². L'*aphanismos* byzantin s'est bien produit dans le cadre d'une certaine aristocratie bulgare. Le processus ne s'est pas réalisé ailleurs dans les territoires bulgares sous presque deux siècles de domination byzantine. En tant que groupe déterminé dans l'empire byzantin, les Bulgares se sont maintenus grâce à leur démographie, leurs caractéristiques identitaires propres au sein d'une nouvelle hégémonie politique. La Bulgarie sous domination politique, a continué à être perçue par les Byzantins comme un des lieux d'expression de la culture pastorale. Les Bulgares comme les Valaques ont été pleinement identifiés au cours de cette époque comme un peuple de bergers par excellence. Avant la domination byzantine, le territoire bulgare était le lieu de la sauvagerie barbare. Les comparaisons animales ont montré une forme d'évolution dans les représentations des Bulgares. Avec la domination politique, cette sauvagerie propre au barbare n'a pas entièrement disparue. Elle a été apprivoisée par la manière dont les auteurs byzantins mettent en avant les populations bulgares.

Les différents mouvements de révoltes bulgares qui ont touché l'empire byzantin ont été des moments opportuns pour déterminer dans les sources la place des Bulgares dans ce nouvel ordre politique. Les événements deviennent ainsi des moments où s'expriment les mécanismes de la légitimité politique. L'attachement des Bulgares envers le système dynastique témoigne de l'intérêt des Byzantins pour ce même fonctionnement, qui s'est définitivement imposé à la fin de la période macédonienne. Les chroniques du XI^e siècle tenaient pour acquis le contrôle que devait exercer Constantinople sur tous ses territoires balkaniques. Les victoires militaires ont traditionnellement été présentées comme des éléments qui légitimaient une nouvelle domination politique. Cependant, les auteurs byzantins n'ont pas oublié de faire intervenir des personnalités bulgares comme

401 GENESIOS, p. 55 : « *Such was the conclusion of the Persian affair, for after their malicious revolt they were dispersed and almost entirely vanished.* ».

402 J. V. A. FINE, *The Early Medieval Balkans, A Critical Survey from the Sixth to the Late Twelfth Century*, Ann Arbor, 1983, pp. 198-199.

Alousianos ou les autres membres de sa famille pour signifier le transfert de l'autorité bulgare vers l'autorité byzantine.

Les Bulgares, en quatre siècles, n'ont nullement tenu un rôle statique qui les aurait cantonnés à une simple position de barbare dénuée de toute forme de liens avec l'empire byzantin. Les plus grands facteurs d'opposition ont été caractérisés par les nombreux conflits militaires des Bulgares. Ce type d'événements politiques les plaçaient de facto en conflit avec l'autorité centrale de Constantinople.

À l'image des soldats bulgares dans les enluminures byzantines de Skylitzès, il est difficile de différencier les représentations des soldats byzantins et des soldats bulgares. La conquête de la Bulgarie n'a pas repoussé la barbarie au-delà de l'*oikoumènè*. Elle a rapproché les barbares du monde byzantin. Les Bulgares en tant que sous-groupe des barbares, sont la preuve que la vision byzantine médiévale de la barbarie n'était plus conceptualisée comme un bloc monolithique de représentations qui faisait des barbares de stricts opposés des civilisés.

Deux chroniques auront été essentielles à cette étude. *L'Historia* de Léon le Diacre est une œuvre médiane de premier plan pour détecter et comprendre les représentations bulgares. La diversité lexicale des appellations employées par l'œuvre est précieuse pour la compréhension que nous avons de ces peuplades barbares. L'auteur est un témoin majeur de l'extension de la domination byzantine sur le nord de la péninsule balkanique, mais ce début d'extension amorcé par Jean Tzimiskès va connaître des résistances dans les décennies suivantes. C'est précisément parce que la domination byzantine sur la Bulgarie est inachevée que le propos de Léon le Diacre est digne d'être mis en avant. Le regard qui est porté sur la Bulgarie est ici focalisé sur les territoires occidentaux du royaume slave. Un choix qui n'est pas anodin compte tenu de son importance comme lieu d'expression majeur de la cour bulgare. L'œuvre du secrétaire impérial propose ainsi un regard différent sur le territoire barbare et ses habitants. Il existe une autre œuvre historiographique majeure de l'empire byzantin qui propose un autre regard sur la Bulgarie.

Le *Synopsis historiôn* de Jean Skylitzès est indubitablement l'un des ouvrages historiques majeurs et des plus ambitieux de son temps. Son auteur qui avait lu les historiens précédents comme Léon le Diacre, annonçait vouloir réécrire une nouvelle histoire épurée des défauts de celle de ses prédécesseurs. La postérité de l'ouvrage est conséquente et les chroniques universelles du XII^e siècle ont puisé dans cette source. Lorsque Constantin Manassès, Jean Zonaras ou George Kedrenos se situent au même niveau chronologiquement que le *Synopsis historiôn*, de nombreux passages seront repris par les chroniques universelles. Chez Skylitzès, c'est une autre idée de la Bulgarie qui prend forme dans son écrit. La Bulgarie est particulièrement marquée par ses territoires orientaux centrés sur la dernière capitale impériale bulgare, Ohrid. Avec la chronique de Skylitzès, l'imaginaire bulgare de Byzance voit le déplacement de la Bulgarie des régions danubiennes vers les régions

montagneuses d'Ohrid et de Skopje. L'action politique du tsar Samuel en est principalement la cause.

La construction historique de Skylitzès n'oublie jamais de penser la Bulgarie dans son lien avec l'empire byzantin, que ce soit par l'intermédiaire des actions des monarques ou de leurs motivations. En ce qui concerne la figure de Samuel et de ses descendants, la chronique de Skylitzès est ici un ouvrage essentiel pour pouvoir interpréter le rôle de la Bulgarie en tant qu'État rebelle puis simple région de l'empire byzantin. Skylitzès et donc par conséquent ses successeurs ont été des outils essentiels pour établir une vision des Bulgares au sein de la domination byzantine. Les Bulgares avaient un statut pour le moins flou. En tant que barbares, ils vivaient pourtant en permanence au contact des Byzantins. Un certain nombre de Bulgares étaient même au service direct de cet empire. L'appellation employée par Michel Attaliatès et Anne Comnène de *mixobarbaroi* est une preuve remarquable du flou qui caractérisait les nouvelles relations qu'entretenait Byzance avec ses barbares de l'intérieur.

Un témoin privilégié a su se démarquer au cours de notre étude, l'auteur prolifique : Théophylacte d'Ohrid. La grande diversité de ses écrits qui concernent la Bulgarie témoigne du rapport complexe que l'auteur entretenait avec ses ouailles slaves et le territoire bulgare de manière générale. À cet égard, les propos de Théophylacte contre la pauvreté générale de sa population sont peu différents des accusations de Michel Choniatès alors que celui-ci gouvernait une population hellénophone. La condamnation de l'archevêque à l'égard d'un territoire infertile n'est nullement une exception. La foi commune au dogme chalcédonien des Byzantins et des Bulgares a favorisé la mise en valeur d'éléments culturels proprement bulgares au sein de la région d'Ohrid alors que celle-ci était sous domination étrangère⁴⁰³. La récupération de l'hagiographie bulgare par ce même auteur byzantin est à cet égard riche de sens. Certains historiens avaient caractérisé les écrits contre la Bulgarie de Théophylacte comme un manifeste de son chauvinisme typiquement byzantin. L'affirmation manque pourtant d'établir toutes les nuances portées par sa vision de la barbarie. Dans un procédé qui est certes rhétorique, les lettres de l'archevêque n'épargnent pas non plus sa propre personne. C'est en vivant parmi les barbares que l'auteur en est devenu un. Ce *topos* littéraire est pourtant significatif d'une vision qui caractérise la barbarie. Le barbare est un état précis en lien avec un espace donné. Les Bulgares ne sont donc pas par essence des éléments qui doivent être situés hors de Byzance. La conversion de Boris, le mariage de Pierre I^{er} et la carrière byzantine des enfants de Marie de Bulgarie montrent que l'empire peut légitimer des éléments étrangers dans son ordre politique.

403 M. MULLET, *Theophylact of Ochrid, Reading the Letters of a Byzantine Archbishop*, London, 1997, Chap. 5.5.

Nous avons essayé de définir les contours du statut des Bulgares par le biais de leur image dans les sources. Au cours de notre étude, c'est souvent par des éléments inexistants plutôt que par des caractéristiques positives que nous avons tenté de mettre en avant la singularité des Bulgares dans nos sources. Dans le domaine de la foi, une analyse plus poussée des œuvres hagiographiques de Théophylacte d'Ohrid comme la *Vie de Saint-Clément d'Ohrid* ou *Les Quinze Martyrs de Tibériopolis* pourraient nous apporter potentiellement de précieux éclaircissements sur les particularités culturelles des Bulgares. L'hagiographie de manière générale méritait une attention plus importante. Malgré l'emploi d'ouvrages hagiographiques comme la vie de Saint Nil ou la vie de Marie la Jeune, ces exemples ne sont certainement pas les seuls qui évoquent les Bulgares de près ou de loin. En quatre siècles, notre période a dû connaître de nombreux hagiographes qui ont dressé une vision des Slaves dans une situation donnée. En tant que littérature la plus populaire de l'époque médiévale, ce type d'œuvres littéraires, pourrait décrire ces personnages dans des circonstances qui peuvent être riches en signification. En ce qui concerne l'hérésie nous avons déconstruit la tradition historiographique qui établissait des liens automatiques entre le bogomilisme et l'existence des Bulgares dans l'empire byzantin. Les liens entre les éléments allogènes et l'hérésie ne sont pourtant pas entièrement inexistants. La description de la ville de Philippopolis par Anne Comnène est à cet égard un portrait particulièrement signifiant de la manière selon laquelle l'hérésie s'installe progressivement avec le déplacement non pas d'un mais de plusieurs groupes allogènes. La péninsule balkanique a été perçue dans l'historiographie comme l'un des théâtre majeurs des mouvements dualistes. Quand Théodore Balsamon évoque des places fortes et un espace périphérique qui sont sous le contrôle des hérétiques⁴⁰⁴, il faudrait évaluer précisément ce propos et remettre en question les affirmations de l'auteur byzantin du XII^e siècle. Au sein de notre corpus de documents, une autre vision de la périphérie barbare est-elle envisageable ?

Les territoires occidentaux de l'empire byzantin ne constituaient pas un espace homogène et les Bulgares ne vivaient pas uniquement sur un espace monolithique dans l'empire. À la fin de notre période, la révolte des Bulgares nous est décrite par Nicéas Choniates. Nous pouvons constater que la Mœsie et la Bulgarie sont séparées alors que sous Léon le Diacre les deux termes étaient utilisés de manière synonymique.

Une vision plus régionale des espaces où sont situés les Bulgares aurait pu nous aider à établir des variations dans la façon dont ils sont présentés. Cet objectif reste cependant extrêmement complexe, car, à l'exception peut-être de Théophylacte d'Ohrid, nos sources écrites sont le produit de milieux constantinopolitains. Le poids idéologique de la capitale impériale a été le principal obstacle dans la

404 D. OBOLENSKY, *The Bogomils: A Study in Balkan Neo-Manichaeism*, New York, 1948, p. 229 ; J. C. CHEYNET, « Les limites du pouvoir à Byzance: une forme de tolérance? », in : *Toleration and Repression*, K. NIKOLAOU (éd.), Athènes, 2002, p. 24.

connaissance d'une place précise des Bulgares au sein de *l'oikoumène* byzantine. Les lieux communs sur la barbarie sont une chose fréquente et rares sont les sources qui avaient un intérêt à dresser une image sensible du barbare. D'autres territoires auraient sans doute mérités une attention redoublée. Tout d'abord, il y a la capitale impériale. À l'exception de la carrière des fils d'Ivan Vladislav, nous avons peu d'exemples de Bulgares situés à Constantinople. Cependant, une autre ville importante nous est connue par la considérable communauté slave dont elle disposait. Thessalonique, la seconde ville de l'empire, a connu une histoire mouvementée dans les relations qu'elle entretenait avec les populations slaves, en particulier les Bulgares. Le saint patron de la ville, Démétrios, est une figure importante du fait de son rôle lors des différents mouvements de révoltes bulgares. Nous l'avons vu dans les sources, quand la ville est menacée par des armées bulgares, le saint patron intervient dans la défense de la cité contre les Bulgares. Ces manifestations ne se limitent pas à notre période. Au XIII^e siècle, George Acropolitès relate les conditions de la mort du Tsar Kaloyan (1196-1207). L'auteur byzantin expose que suite au siège de Thessalonique le tsar décéda d'une pneumonie. Peu de temps avant sa mort le souverain aurait fait un rêve où saint Démétrios frappa le tsar avec sa lance⁴⁰⁵. Basile II n'est pas donc pas la seule figure *bulgaroctone* qui s'est construite au cours de ce siècle pour symboliser le triomphe des Byzantins sur les Bulgares. Dans l'ouvrage *Basil the Legend of the Bulgar-Slayer*, l'historien Paul Stephenson avait démontré que le titre de *bulgaroctone* de Basile II n'était pas contemporain de son règne. Ce n'est qu'à la fin du XII^e siècle que le titre avait été investi par les auteurs byzantins pour justifier le retour de la domination byzantine sur la Bulgarie⁴⁰⁶. Le saint patron de Thessalonique est comparable à Basile II car, comme lui, Nicétas Chonatiès et Georges Acropolitès l'ont investi d'un rôle majeur dans les luttes qui opposaient les Byzantins et les Bulgares. L'avènement du second empire bulgare a donc eu un impact majeur sur la manière dont a été perçue l'histoire des relations byzantino-bulgares. Lors de la révolte de 1041, Jean Skylitzès avait affirmé que Démétrios était intervenu pour défendre et galvaniser les troupes de Thessalonique contre les Bulgares⁴⁰⁷. Chez Georges Acropolitès le geste du saint est encore plus fort. Le *mégalomartyr* tue personnellement le chef barbare qui menace l'empire. De la fin du XII^e jusqu'à la fin du XIV^e siècle, cette période apparaît propice à l'observation des utilisations nouvelles des figures du passé comme Basile II et saint Démétrios.

Au-delà des Bulgares, les peuples des principautés serbes et de la Russie de Kiev partagent un nombre important de similarités culturelles, mais avec des parcours historiques différents. Les Bulgares ont en effet été les populations slaves les plus intégrées à la domination byzantine contrairement à leurs homologues Serbes et encore plus les Rus de Kiev qui jouissaient d'une

405 GEORGE ACROPOLITÈS, p. 19.

406 P. STEPHENSON, *The legend of Basil the bulgar-slayer*, Oxford, 2003, pp. 83-96.

407 SKYLITZÈS, p. 342.

autonomie politique totale face à Byzance. Une approche comparative de ces différents peuples slaves et chalcédoniens, pourrait être une des pistes les plus intéressantes pour la compréhension que nous avons des fonctionnements de l'idéologie byzantine face à des peuples qui sont à la fois proches de son rayonnement culturel, mais aussi vis à vis de son autorité politique.

La question de l'autonomie politique doit ainsi nous amener à une nouvelle piste d'étude pour observer une image nouvelle des Bulgares. La fin de notre période s'ouvre sur l'autonomie nouvelle des Bulgares et la naissance du second empire bulgare. Cet acte politique voit la Bulgarie continuer un parcours historique original. Après une longue période de domination politique, les Bulgares vont de nouveau incarner le rôle principal d'ennemi politique en Occident avec les Latins.

Il serait particulièrement intéressant d'analyser les sources byzantines qui ont été utilisées pour décrire des ennemis qui se situaient idéologiquement dans la continuité de luttes anciennes envers l'autorité du *basileus*. Dans les siècles qui suivent, voit-on les Byzantins utiliser les mêmes représentations des Bulgares qu'au début de notre période, ou observe-t-on la mise en place de modèles originaux ? Par exemple, un usage renouvelé du terme de Scythe serait alors particulièrement riche en signification. Nous avons vu que cette qualification des Bulgares avait décliné après la fin de l'empire bulgare en tant qu'entité géopolitique. Ainsi, en fonction de l'utilisation de ce terme dans les sources postérieures, nous pourrions déterminer si les Bulgares sont redevenus le modèle type de l'ennemi politique du nord, c'est-à-dire le guerrier nomade scythique.

Dans l'introduction de notre mémoire, nous avons évoqué le propos de l'historienne Gill Page qui affirmait que les Bulgares avaient échoué le test de l'identité byzantine. Les Bulgares n'avaient pas été choisis au hasard dans son ouvrage. Il s'agissait de l'*ethnos* qui avait le plus de chance d'être intégré dans l'empire par le prisme de l'identité romaine. L'existence même des Bulgares pose la question de l'existence de cette identité byzantine. Si les Bulgares qui partageaient pourtant de nombreux éléments avec les Byzantins, n'ont pas réussi le test de l'identité byzantine, quels autres peuples ont bien pu y parvenir ? Peu importe notre postulat de départ dans l'historiographie récente ; le Bulgare garde une position trop floue dans la hiérarchie byzantine. Nous pouvons interpréter nos sources par le biais de la construction d'un État Nation byzantin comme le fait un chercheur comme Anthony Kaldellis⁴⁰⁸. Nous pouvons aussi l'interpréter par le biais de la thèse de Yannis Stouraitis qui fait intervenir le rôle central d'une élite Constantinopolitaine dans la formation d'une identité romaine⁴⁰⁹. Dans les deux approches, il ne fait

408 A. KALDELLIS, « The Social Scope of Roman Identity in Byzantium: An Evidence-Based Approach », *Byzantina Symmeikta*, 27, 2017, pp. 173-210.

409 Y. STOURAITIS, « Reinventing Roman Ethnicity in High and Late Medieval Byzantium Yannis Stouraitis », *Medieval Worlds*, 5, 2017 pp. 70-94.

pas de doute que c'est avant tout une vision restrictive qui est envisagée par les prismes identitaires byzantins.

L'étude d'un peuple comme les Bulgares montre à quel point il est difficile pour nous de déterminer des éléments dans nos sources qui font figure à nos yeux de phénomène d'intégration. Byzance a été un phénomène historique qui a duré pendant plus d'un millénaire. Ainsi, définir une vision précise et cohérente de l'identité byzantine est une tâche difficile.

Ces caractéristiques ont évidemment varié dans le temps. La description des événements qui suivent la quatrième croisade par Nicéas Choniatès montre à quel point les territoires de l'empire étaient divisés à l'intérieur de sa domination⁴¹⁰. L'existence de l'empire n'est pas la seule raison de ce problème identitaire. Les sources qui nous sont parvenues en sont aussi fautives. Elles sont le produit d'un milieu donné, et sont riches d'une signification que nous pouvons difficilement comprendre entièrement. Pourtant, une chose reste certaine, les Byzantins au cours de leur histoire millénaire, n'ont pas fossilisé leurs représentations dans leur connaissance de l'Antiquité.

Byzance a continué à construire sa propre identité par rapport à celle des autres. L'ethnicité byzantine était un phénomène d'une très grande complexité qui dépasse les cadres présumés d'une simple affiliation politique religieuse et culturelle. Chacunes de nos sources exposent à leur manière une certaine idée de Byzance et de son empire par l'intermédiaire de la Bulgarie. La très grande durée de notre période nous a révélé un empire qui s'est étendu géographiquement dans la péninsule balkanique. L'empire byzantin n'a pas pour autant transmis les marqueurs de son identité aux Bulgares qu'il avait conquis. Les conquêtes de la dynastie macédonienne se révèlent paradoxales. Elles n'ont jamais autant rapproché les populations barbares de l'orbite politique des Byzantins. Ainsi, à l'image des lettres de Théophylacte d'Ohrid, le civilisé s'est accoutumé à vivre parmi les barbares.

410 NICÉTAS CHONIATÈS, *Histoire*, pp. 342-344.

Bibliographie

I Sources

1. Sources grecques

- ANNE COMNÈNE, *Alexiade* = ANNE COMNÈNE, *Alexiade*, E. A. S. DAWES (éd.), *Anna Comnena. The Alexiad*, Cambridge, 2000.
- ARETHAS DE CÉSARÉE, *Discours*, R. J. H. JENKINS, B. LAOURDAS, C. MANGO (éd.), « Nine oration of Arethas from Cod. Marc. Gr. 524 », *BZ*, 47, 1954, p. 1-40, repris dans R. J. H. JENKINS, *Studies of Byzantine History of the 9th and 10th Centuries*, Londres, 1970, VI.
- CONSTANTIN MANASSES, *Chronique* = CONSTANTIN MANASSES, *Chronique*, I. BEKKER (éd.), *Breviarum Historiae Metricum*, Bonn, 1837
- CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, *DAI* = *De administrando Imperio* : G. MORAVCSIK (éd.), *Constantine Porphyrogenitus, De administrando Imperio*, Washington D.C., 1967 ; commentaire par R. J. H. JENKINS, *Constantine Porphyrogenitus, De administrando Imperio II : Commentary*, London, 1962.
- CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, *DC* = *De Cerimoniis* : I. REISKE (éd.), *Constantini Porphyrogenitii Imperatoris De Cerimoniis Aulae Byzantinae libri duo*, V. II, Bonn, 1829. trad. fr. A. VOGT, Paris, 1939.
- DAPHNOPATES = THÉODORE DAPHNOPATÈS, *Lettre* : J. DARROUZÉS et L. G. WESTERINK (éd.), *Théodore Daphnopatès, Correspondance*, Paris, 1978.
- EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Vie de Constantin* = « EUSÈBE DE CÉSARÉE. Vie de Constantin », in : *Sources chrétiennes*, 559, Paris, 2013, pp. 413-415.
- EUTHYME ZIGABÈNE, *Panoplie Dogmatique* = EUTHYME ZIGABÈNE, « Extracts From Euthymius Zigabenus Dogmatic Panoply against the Bogomils », in *Christian Dualist Heresies in the Byzantine world c. 650-c.1405*, J. HAMILTON et B. HAMILTON (éd.), Manchester, 1998, pp. 180-206.
- GEORGE ACROPOLITÈS = GEORGE ACROPOLITÈS, *Chronique*, J. DAYANTIS (éd.), *Acropolitès. Chronique du XIII^e siècle*. Paris, 2012, pp. 15-20.
- G. T. DENNIS, *Three Byzantine Military Treatises. Text, Translation and Notes*, Washington D.C., 1985, pp. 289-293.
- GENESIOS = GENESIOS, *Sur le règne des empereurs*, A. KALDELLIS (éd.), *Genesios, On the Reigns of the Emperors*, Canberra, 1998.

- GEORGE KEDRENOS = GEORGE KEDRENOS, *Chronique*, E. BEKKER (éd.), *Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae*, Bonn, 1939
- GRÉGOIRE ANTIOCHOS, *Lettres* = GRÉGOIRE ANTIOCHOS, *Lettres*, J. DARROUZÈS (éd.), « Deux lettres de Grégoire Antiochos Écrites de Bulgarie vers 1173 », *Byzantinoslavica*, 23, 1962, pp. 276-284
- JEAN CAMINIATÈS = JEAN CAMINIATÈS, *Sur la prise de Thessalonique*, trad. fr. P. ODORICO, *Thessalonique. Chroniques d'une ville prise*, Toulouse, 2005.
- JEAN GÈOMÈTRE = JEAN GÈOMÈTRE, *Poèmes*, E. M. VAN OPSTALL (éd.), *Jean Géomètre. Poèmes en hexamètres et en distiques élégiaques*, Leyde, 2008.
- JEAN KINNAMOS = JEAN KINNAMOS, *Chronique*, C. M. BRAND (éd.), *Deeds of John and Manuel Comnenus*, New York, 1976
- JEAN TZÉTZÈS, *Chiliades* = JEAN TZÉTZÈS, *Historiarum variarum Chiliades*, T. KIESSLING (éd.), Leipzig, 1835
- KÈKAUMÈMOS = KÈKAUMÈMOS, *Strategikon*, P. ODORICO (éd.), *Kèkauménos, Conseils et récits d'un gentilhomme byzantin*, Toulouse, 2015.
- LÉON VI, *Taktika* = LÉON VI, *Taktika* : G. DENNIS (éd.), *The Taktika of Leo VI*, Washington D.C., 2010.
- LÉON LE DIACRE = LEO DIACONUS, *Historia* : R. BOUDOUX et J.-P. GRÉLOIS (éd.), *Léon le Diacre, Empereurs du X^e siècle*, Paris, 2014.
- MICHEL ATTALEIATÈS = MICHEL ATTALIANES, *Historia* : A. KALDELLIS, D. KRALLIS (éd.), *The History*, London, 2012
- MICHEL PSELLOS, *Chronographia* = MICHEL PSELLOS, *Chronographia*, E. RENAULT (éd.), *Michel Psellos, Chronographie*, V. II, Paris, 1967.
- MICHEL PSELLOS, *Historia Syntomos* = MICHEL PSELLOS, *Historia Syntomos*, W. J. AERTS (éd.), *Michaelis Pselli Historia syntomos*, Berlin-New York, 1990
- NICÉPHORE BRYENNE, *Histoire* = NICÉPHORE BRYENNE, *Histoire*, M. COUSIN (éd.), *Histoire de Constantinople, depuis le règne de l'Ancien Justin jusqu'à la fin de l'Empire*, Tome 3 Paris, 1685,
- NICÉPHORE OURANOS, *Lettres*, J. DARROUZÈS (éd.), in : *Épistoliers byzantins du Xe siècle*, Paris, 1960, pp. 217-248.
- NICÉTAS CHONIATÈS, *Histoire* = NICÉTAS CHONIATÈS, *Histoire*, H. J. MAGOULIAS (éd.), *O City of Byzantium, Annals of Niketas Choniates*, Detroit, 1984

- NICOLAS MYSTIKOS, *Lettres* = NICOLAS MYSTIKOS, *Lettres* : R.J.H. JENKINS, L. G. WESTERINK (éd.), Nicholas I Patriarch of Constantinople, *Letters*, Washington D.C., 1973, pp. 93-215.
- SKYLITZÈS = JEAN SKYLITZÈS, *Histoire* : I. THURN (éd.), *Ioannis Scylitzae Synopsis Historiarum*, Berlin-New York, 1973 ; traduction française B. FLUSIN et J.-C. CHEYNET, Jean Skylitzès, *Empereur de Constantinople*, Paris, 2003.
- Souda = Suda On Line, (<http://www.stoa.org/sol/>)
- THÉOPHANE CONTINUÉ = Théophane Continué, *Histoire* : I. BEKKER (éd.), *Théophanes Continuatus, Ioannes Cameniata, Symon Magister, Georgius Monachus*, Bonn, 1838, Trad. Anglaise A. KAMBYLIS, *THEOPHANIS CONTINUATILIBER VITA BASILII IMPERATORIS*, Berlin, 2011
- THÉOPHANE LE CONFESSEUR = Théophane le Confesseur, *Chronographie* : C. DE BOOR, I. LEIPZIG (éd.), 1883, Trad. Anglaise H. TURTLEDOVE, *The Chronicle of Theophanes Confessor*, Philadelphia, 1982, pp. 55-59.
- THÉOPHYLACTE D'OHRID, *Lettres* = THÉOPHYLACTE D'OHRID, *Lettres*, P. GAUTIER (éd.), *Theophylacte d'Achrida: Lettres*, Thessalonique, 1986
- THÉOPHYLACTE D'OHRID, *Traité*s = THÉOPHYLACTE D'OHRID, *Traité*s, P GAUTIER, *Theophylacte d'Achrida: Discours, Traité*s, *Poésie*, Thessalonique, 1980
- Timarion = B. BALDWIN (éd.), *Timarion. Translated with Introduction and Commentary*, Detroit, 1984, p. 133
- Vie de Saint Nil* = D. ANTONIO ROCHI M. B. (éd.), *Vita di San Nilo abate fondatore della badia di Grottaferrata*, Roma, 1904.
- Vie de Saint Luc de Steiris* = C. L. CONNOR, W. R. CONNOR (éd.) *The Life and miracles of Saint Luke of Steiris, text, translation and commentary*, Brookline, 1988
- Vie de Sainte Marie la Jeune* = E. LAIOU, « Life of St. Mary the Younger », in : *Holy Women of Byzantium, Ten Saints Lives in English Translation*, A. M. TALBOT (éd.), Washington, 1996, pp. 240-290
- ZONARAS, *Épitomé historion* = JEAN ZONARAS, *Épitomé historion*: J. MAUMONT (éd.), *Les Histoires et chroniques du monde, tirées tant du gros volume de Jan Zonaras, aucteur byzantin, que de plusieurs autres bons et anciens scripteurs hebrieus et grecs, et mises de leurs primes et naïfves langues hébraïques et grecques en langage françois... par Jan de Maumont... Avec annotations mises sur la marge pour les diverses lectures grecques, et aussi autres indices et avertissemens des choses plus mémorables*, Paris, 1561, pp. 884-934.

2. Sources non grecques

- ARISTAKÈS LASTIVERTSI, *History*, R. BEDOSIAN (éd.), *Armenians sources, Aristakes Lastivertc'i's History*, New York, 1985
- CHERNORIZETS KHRABUR, *Of The Alphabet*, = CHERNORIZETS KHRABUR, « Of The Alphabet », I. DUICHEV (éd.), S. NIKOLOV (trad. anglaise), *Kiril And Methodius : Founders of Slavonic Writing. A collection of Sources and Critical Studies*, New York, 1985, pp. 157-160.
- Chronique de Nestor = *Chronique des temps passés*, V. P. ADRIANOVA-PERETTS et D. S. LIKHACHEV (éd.), *Povest' vremennykh let*, Moscou, 1950, éd. corrigée par M. B. SVERDLOV, Saint-Pétersbourg, 1996. *Chronique de Nestor, Naissance des mondes russes*, J.-P. ARRIGNON (éd.), Toulouse, 2008.
- ÉLIE de NISIBE, *La Chronographie d'Élie Bar Šinaya, métropolitain de Nisibe* : L. J. DELAPORTE (éd), Paris, 1910.
- ÉTIENNE de TARON = ÉTIENNE de TARON , *Histoire universelle* : F. Macler (éd), Étienne de Taron, *histoire universelle*, V. II, Paris, 1917.
- IBRAHIM IBN AL YA'QUB, *Relatio Ibrāhīm b. Ya'qūb de itinere slavico, quae traditur apud al-Bakrī*, T. Kowalski (éd), Cracovie, 1946.
- KONSTANTIN PRES LAVSKI, *Annunciation of the Evangel*, = KONSTANTIN PRES LAVSKI, « Annunciation of the Evangel », I. DUICHEV (éd.), S. NIKOLOV (trad. anglaise), *Kiril And Methodius. Founders of Slavonic Writing. A collection of Sources and Critical Studies*, New York, 1985, pp. 143-146.
- LIUTBRAND DE CRÉMONE, *Antapadosis* = LIUTBRAND DE CRÉMONE, *Antapadosis*: F. Bougard (éd), Liutbrand de Crémone, *Œuvre*, Paris, 2015, pp. 77-335.
- LIUTBRAND DE CRÉMONE, *Ambassade à Constantinople* = LIUTBRAND DE CRÉMONE, *Ambassade à Constantinople* : F. Bougard (éd), Liutbrand de Crémone, *Œuvres*, Paris, 2015, pp. 365-423.
- MATTHIEU D'ÉDESSE = *Chronique*, E. DULAURIER (éd), *Chronique de Matthieu d'Édesse*, continuée par Grégoire le Prêtre, Paris, 1858. Trad. ang. A. E. DOSTOURIAN, *Armenia and the Crusades, tenth to twelfth centuries : the Chronicle of Matthew of Edessa*, Londres, 1993.
- MICHEL LE SYRIEN = *Chronique*, J.-B. CHABOT (éd), *Chronique de Michel le Syrien, patriarche jacobite d'Antioche (1166-1199)*, 4 vol., Paris, 1899-1910, réimp. Bruxelles, 1963
- *Panegyric to tsar Simeon* = *Panegyric to tsar Simeon*, I. DUICHEV (éd.), P. DINEKOV (trad. anglaise), *Kiril And Methodius. Founders of Slavonic Writing. A collection of Sources and Critical Studies*, New York, 1985, pp. 157-160.

-RÉGINON DE PRÜM, *Chronique*, F. KURZE (éd.), Berlin, 1890. Trad. anglaise S. MACLEAN, *History and Politics in Late Carolingian and Ottonian Europe. The Chronicle of Regino of Prüm and Adalbert of Magdeburg*, Manchester, 2009.

-YAHYA D'ANTIOCHE =YAHYA IBN SA'ID AL-ANTAKI, *Histoire*, 1, éd. et trad. fr. I. KRATCHOVSKY, A. VASILIEV, *Patrologia Orientalis*, 18, fasc. 5, 90, 1924, p. 701-834 ; 2, ID., *Patrologia Orientalis*, 23, fasc. 3, n° 114, 1932, p. 345-520 ; III, éd. I. KRATCHKOVSKY et trad. fr. F. MICHEAU et G. TROUPEAU, PO, 47, fasc. 4, n° 212, 1997, p. 372-559.

3. Sources iconographiques

-V. TSAMAKDA, *The Illustrated Chronicle* = V. TSAMAKDA, *The Illustrated Chronicle of Ioannes Skylitzes in Madrid*, Leyde, 2002.

II Travaux

-H. AHRWEILER, *L'idéologie politique de l'Empire byzantin*, Paris, 1975, pp. 9-24, 37-59.

-H. AHRWEILER, « Byzantin Concepts of the Foreigners : the Case of the Nomads », in : *Studies on the Internal Diaspora of the Byzantine Empire*, H. AHRWEILER, A. E. LAIOU (éd.), London, 1998, pp. 1-17.

-A. ALADZHOV, « The Byzantine Empire and the establishment of the Early Medieval City in Bulgaria » in : *Byzanz - das Römerreich im Mittelalter: Pracht und Alltag eines Weltreiches (Römisch Germanisches Zentralmuseum / Monographien des Römisch-Germanischen Zentralmuseums)*, F. DAIM, J. DRAUSCHLKE (éd.), Berlin, 2010.

-C. ANDO, « Decline, Fall, and Transformation », *Journal of Late Antiquity*, 1, 2008, pp. 30-60.

-P. ANGELOV, « The Byzantines as Imagined by the Medieval Bulgarians », in : *State And Church Studies in Medieval Bulgaria and Byzantium*, V. GJUZELEV et K. PETKOV (éd.), Sophia, 2011, pp. 47-81.

-M. ANGOLD, *Byzantium : The Bridge from Antiquity to the Middle Ages*, Londres, 2005, pp. 1-45.

-D. ANGUÉLOV, *Le bogomilisme en Bulgarie*, Toulouse, 1972.

-J. P. ARRIGNON, « Les Églises slaves des origines au XV^e siècle », *Bibliothèque d'histoire du christianisme*, 27, 1991, pp. 55-83.

-G. ATANASOV, « Durostorum – Dorostol(os) – Drastar/Dristra – Silistra. The Danubian Forteress from the Beginning of the 4th to the Beginning of the 19th c. », *Corpus of Ancient and Medieval Settlements in Bulgaria*, 2, 2014, p. 493-587, spéc. pp. 548-553.

- M. ATANASOVA, « Être « hérétique » à Byzance à l'époque des Comnènes », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 87, 2009, pp. 533-545
- M.F. AUZÉPY, « Les aspects matériels de la *taxis* byzantine », *Bulletin du Centre de recherche du château de Versailles* [En ligne], 2005, mis en ligne le 16 juin 2008, URL : <http://journals.openedition.org/crcv/2253> (consulté le 24 octobre 2018).
- B. BABLER, « Greek and Barbarians on the Black Sea Shore: Material remains and literary perceptions. » In: *Pont-Euxin et polis : polis hellenis et polis barbaron. Actes du Xe Symposium de Vani, 23-26 septembre 2002 : Hommage à Otar Lordkipanidzé et Pierre Lévêque*. D. KACHARAVA, M. FAUDOT et E. GENY (éd.), Besançon, 2005. pp. 49-62.
- G. BAKALOV, « Religious Aspect of Medieval State Ideology in the European Southeast », in : *State And Church Studies in Medieval Bulgaria and Byzantium*, V. GJUZELEV et K. PETKOV (éd.), Sophia, 2011, pp. 31-46.
- R. BENOIT-MEGGENIS, *L'empereur et le moine, Recherches sur les relations entre le pouvoir impérial et les monastères à Byzance, du IXe siècle à 1204*, Thèse de doctorat en histoire, Sous la direction de D. MENJOT, Lyon, Université Lyon 2, 2010.
- N. BEREND, P. URBANCZYK et P. WISZEWKI, *Central Europe in the High Middle Ages : Bohemia, Hungary, and Poland*, Cambridge, 2013, pp. 111-138.
- F. BERNARD, « Humor in Byzantine Letters of the Tenth to the Twelfth Centuries : Some Preliminary Remarks », *Dumbarton Oaks Papers*, 69, 2015, pp. 179-196
- I. BILIARSKY, « ST. PETER (927-969), Tsar of the Bulgarians », in : *State And Church Studies in Medieval Bulgaria and Byzantium*, V. GJUZELEV et K. PETKOV (éd.), Sophia, 2011, pp. 173-188
- I. BILIARSKY, « L'Héritage romain et constantinopolitain en Bulgarie et l'idée de la sauvegarde de l'empire et du peuple » in : *Proceedings of the 23rd International Congress of Byzantine Studies* Belgrade, actes du colloque (Belgrade, Serbian Academy of Sciences and Arts, 22-27 Août 2016), 2016, pp. 207-223.
- I. BILIARSKY, « Le tsar sur la montagne », in : *Histoire, mémoire et dévotion. Regards croisés sur la construction des identités dans le monde orthodoxe aux époques byzantine et post-byzantine*, R. G. PAUN (éd.), Seyssel, 2016, pp. 53-71.
- E. BLANGEZ, E. MALAMUT, M. CACOUROS, « L'image des Serbes dans la rhétorique byzantine de la seconde moitié du XII^e siècle », in *Byzantium : Identity, Image, Influence*, Copenhague, 1996, pp. 97-122,
- E. N. BOECK, *Imagining the Byzantine Past: The Perception of History in the Illustrated Manuscripts of Skylitzes and Manasses*, Cambridge, 2015, pp. 66-70.

- J. BOGDANOVIC, « The Relational Spiritual Geopolitics of Constantinople, the Capital of the Byzantine Empire », in : *Political Landscapes of Capital Cities*, sous la dir. De J. J. Christie, J Bogdanovic et E. Guzman, Boulder 2016, pp. 97-154.
- J. BONAREK, « Le Bas Danube dans la seconde moitié du XI-ème siècle: nouveaux États ou nouveaux peuples? » ,in : *Byzantium, New Peoples, New Powers: The Byzantino-Slav Contact Zone, from the Ninth to the Fifteenth Century*, M. KAIMAKOVA, A., CRACOW (éd.), 2007, pp. 193-200.
- F. BOURGEOIS, « La théorie de la guerre juste : un héritage chrétien ? », *Études théologiques et religieuses*, 81, 2006, pp. 449-474.
- Z. BRZOZOWSKA, « The Image of Maria Lekapene, Peter and the Byzantine-Bulgarian Relations between 927 and 969 in the Light of Old Russian Sources », *PALAEOBULGARICA*, 41, 2017, pp. 40-55.
- N. BUCHS, « Soumettre des barbare par le sang ou les dominer pacifiquement : L'installation des Pétchéniègues dans l'Empire byzantin par le pouvoir impériale (1046-1049) », *Camenuiae*, 22, 2019, pp. 1-16.
- A. CAMERON, « Byzantium and the Limits of Orthodoxy », *Proceedings of the British Academy*, 154, 2008, pp. 129-152.
- A. CAMERON, *Byzantine Matters*, Oxford, 2014.
- V. CASAMIQUELA GERHOLD, « Hétérodoxie théologique, orthodoxie ecclésiologique. Les procès d'hérésie à Byzance et la définition de l'ecclésiologie comnénienne », , *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA* [En ligne], Hors-série n° 7 | 2013, mis en ligne le 26 mars 2013, consulté le 06 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cem/12821>
- P. CHARANIS, « Cultural Diversity and the Breakdown of Byzantine Power in Asia Minor », *Dumbarton Oaks Papers*, 29, 1975, pp. 1-20, Spéc. p. 13
- J. C. CHEYNET, *Pouvoir et contestations à Byzance (963-1210)*, Paris, 1990, pp. 379-412.
- J. C. CHEYNET, « L'anthroponymie aristocratique à Byzance », in In: *L'anthroponymie document de l'histoire sociale des mondes méditerranéens médiévaux. Actes du colloque international organisé par l'École française de Rome avec le concours du GDR 955 du C.N.R.S. Genèse médiévale de l'anthroponymie moderne (Rome, 6-8 octobre 1994)*, Rome, 1996. pp. 267-294.
- J. C. CHEYNET, « Les limites du pouvoir à Byzance: une forme de tolérance? », in : *Toleration and Repression*, K. NIKOLAOU (éd.), Athènes, 2002, pp. 15-28
- J. C. CHEYNET, « Le gouvernement des marges de l'Empire byzantin », in : *Le pouvoir au Moyen Age*, C. CA ROZZI, H. TAVIANI-CAROZZI (éd.), Aix-en-Provence, 2005, pp.103-121.
- J. C. CHEYNET, « Byzance sur la défensive : la stabilisation des frontières (du VII^e s. au milieu du IX^e s. », in : *Le Monde Byzantin II*, J. C. CHEYNET (éd.), Paris, 2006, pp. 3-22

- J. C. CHEYNET, « L'expansion byzantine durant la dynastie macédonienne (867-1057) », in : *Le Monde Byzantin II*, J. C. CHEYNET (éd.), Paris, 2006, pp. 23-42
- J. C. CHEYNET, « Les balkans », in : *Le Monde Byzantin II*, J. C. CHEYNET (éd.), Paris, 2006, pp. 443-471.
- J. C. CHEYNET, « Réflexions sur le "pacifisme byzantin" », in : *Pour L'amour De Byzance: Hommage À Paolo Odorico*, C. GASTGEBER, C. MESSIS, D. I. MURESAN, F. RONCONI (ed.), Francfort, 2013, pp. 63-73.
- J. C. CHEYNET, « La diplomatie byzantine », in : *Byzantine culture*, D. SAKEL (éd.), Ankara, 2014, pp. 317-330 .
- K. N. CIGGAAR, *Western Travellers to Constantinople, The West and Byzantium, 962-1204*, New York, 1996.
- M. H. CONGOURDEAU, B. MARTIN-HISARD, « Les institutions de l'Église byzantine », in : *Le Monde Byzantin II*, J. C. CHEYNET (éd.), Paris, 2006, pp. 120-122
- E. CORBU, « Historical Danube Influence on Early Medieval History », *Preslav*, 7, 2013, pp. 86-96.
- A. COUDERC, « Qui sont les Grecs ? Traces de guerre, vestiges d'Empire et mémoires en conflit », *Histoire@Politique*, 29, 2016, pp. 25-45
- M. COUROUCLI, « Génos, ethnos. Nation et État-Nation », in : *Identités, Nations, Globalisation, Colloque Franco-Mexicain nov. 2000* D. DEHOUE et R. JAMOUS (éd.), *Ateliers*, 26, 2003, pp. 287-299
- F. CURTA, *Southeastern Europe in the Middle Age, 500-1250*, New York, 2006, pp. 195-247.
- A. CUTLER, « The Emperor's old clothes. Actual and virtual vesting and the transmission of power in Byzantium and Islam », in : *Byzance et le monde extérieur. Contacts, relations, échanges*, M. BALARD, É. MALAMUT, J. M. SPIESER et P. PAGÈS (éd.), Paris, 2005, pp. 195-210.
- B. CVETKOVIC, « The Living (and the) Dead Imagery of Death in Byzantium and the Balkans », *IKON*, 4, 2011, pp. 27-44.
- G. DAGRON, « L'Église et l'État (milieu IXe-fin Xe siècle) », in : J.-M. MAYEUR et L. PIETRI, A. VAUCHEZ, M. VENARD (éd.), *Histoire du christianisme des origines à nos jours*, IV, Évêques, moines et empereurs (610-1054), Paris, 1993 pp. 167-240.
- G. DAGRON, « Byzance et la Grèce antique : un impossible retour aux sources », in : *La Grèce antique sous le regard du Moyen Âge occidentale, Actes du XV^e colloque de la Villa Kérylos, Beaulieu-sur-Mer, 8-9 octobre 2004*, J. LECLANT, M. ZINK (éd.), Paris, 2005, pp. 195-206.
- G. DAGRON, « Formes et fonction du pluralisme linguistique (Byzance, VII^e- XII^e siècle) », in : *Idées byzantines*, G. DAGRON (éd.), Paris, 2012, tome I, pp. 233-264.

- G. DAGRON, « Ceux d'en face. Les peuples étrangers dans le Stratégikon de Maurice », in : *Idées byzantines*, G. DAGRON (éd.), Paris, 2012, tome I, pp. 305-328.
- G. DAGRON, « La France et l'Europe au miroir de Byzance » , in : *Idées byzantines*, G. DAGRON (éd.), Paris, 2012, tome II, pp. 759-777.
- F. DALL'AGLIO, « Shifting Capitals and Shifting Identities : Pliska, Preslav, Tarnorvo, and the Self-Perception of a Medieval Nation », *Bulgaria Medievalis*, 2, 2011, pp. 587-601.
- R. D'AMATO, *Byzantine Imperial Guardsmen 925-1025*, Oxford, 2012.
- N. DANOVA, « L'image de Byzance dans l'historiographie et dans les lettres bulgares du XVIII^e au XX^e s. », in: *Héritage de Byzance en Europe du sud-est à l'époque moderne et contemporaine*, O. DELOUIS, A. COUDERC et P. GURAN (éd.), Athènes, 2013, pp. 301-318
- J. DARROUZÉS, « Notice sur Grégoire Antiochos (1160 à 1196). I. Son œuvre. II. Sa carrière. III. La fondation du monastère Saint-Basile », *Revue des études byzantines*, 20, 1962, pp. 61-92.
- J. DARROUZÉS, « Deux lettres de Grégoire Antiochos écrites de Bulgarie vers 1173 », *Byzantinoslavica*, 23, 1962, pp. 278-284
- T. DAWSON, *By the emperor's hand Military Dress and Court Regalia in the later Romano-Byzantine Empire*, Barsley, 2015.
- G. DÉDÉYAN, « Les Arméniens sur la frontière sud-orientale de Byzance, fin IX^e - fin XI^e siècles », In: *La Frontière*, Y. ROMAN (éd.), 1993, pp. 67-85
- G. T. DENNIS, « Death in Byzantium », *Dumbarton Oaks Papers*, 55, Washington D.C., 2001, pp. 1-7
- P. DINEKOV, « Outlines of Old Bulgarian Literature », in : *State And Church Studies in Medieval Bulgaria and Byzantium*, sous la dir. De V. GJUZELEV et K. PETKOV, Sophia, 2011 p. 1-37
- D. DRAGOJLOVIC, « Bogomil Political Roll Among the Balkan Nations », *Balkanica*, 1, 1970, pp. 43-69.
- N. DROCOURT, « Rompre la paix : entre l'idéologie de la paix et la réalité de l'irrespect des traités diplomatiques à Byzance (VII^e-XI^e siècle) », *Erytheia*, 24, 2003, p. 45-75.
- N. DROCOURT, « La diplomatie médio-byzantine et l'Antiquité », *Anabase*, 7, 2008, pp. 57-87.
- N. DROCOURT, *Diplomatie sur le Bosphore, Les ambassadeurs étrangers dans l'Empire byzantin des années 640 à 1204*, Louvain, 2015.
- N. DROCOURT, « Le modèle de l'Autre. Sarrasins et Perses dans la correspondance officielle des basileis avec leur voisins bulgares au début du X^e siècle », in : *À la rencontre de l'Autre au Moyen Age*, P. JOSSERAND et J. PYSIAK (éd.), Rennes, 2017, pp. 123-147.
- N. DROCOURT, « L'Empire dit "byzantin" », in : *Les Empires médiévaux*, S. GOUGUENHEIM (éd.), Paris, 2019, pp. 43-66.

- M. DUBUISSON, « Barbares et barbarie dans le monde gréco-romain », *L'antiquité classique*, 70, 2001, pp. 1-16.
- A. DUCCELLIER, *Byzance et le monde orthodoxe*, Paris, 1986, pp. 121-255.
- A. DUCCELLIER, *Le drame de Byzance, Idéal et échec d'une société chrétienne*, Paris, 1976, pp. 108-276.
- I. DUJCEV. « Relations entre les Slaves méridionaux et Byzance aux Xe-XIIe siècles ». *Cahiers de civilisation médiévale*, 36, Octobre-décembre 1966, pp. 533-556.
- I. DUJCEV, « On the treaty of 927 with the Bulgarians », *Dumbarton Oaks Papers*, 32, Washington D.C, 1978, pp. 217-295.
- I. DUJCEV, « A Nationality-Building factor : The rôle of Slavic Script for the Bulgarians », in : *Kiril and Methodius : Founders of Slavonic Writing. A collection of Sources and Critical Studies*, I. DUJCEV (éd.), New York, 1985, pp. 37-48.
- S. ESHEL, *The Concept of the Elect Nation in Byzantium*, Leiden-Boston, 2018, pp. 1-26
- B. DUMEZIL, « Le Moyen Âge ou l'éloignement de la barbarie », in: *Les Barbares*, B. DUMEZIL (éd.), Paris, 2016, chap. 4.
- J. FERGULA, « John Scylitzes and Michael of Devol », *Zbornik radovz Vizantoloskog instituta*, 101967, pp. 163-170.
- J. V. A. FINE, *The Early Medieval Balkans, A Critical Survey from the Sixth to the Late Twelfth Century*, Ann Harbor, 1983, pp. 198-199.
- C. GALATORIOU, « Travel and Perception in Byzantium », *Dumbarton Oaks Papers*, 47, 1993, pp, 221-241.
- N. G. GARSOIAN, « Byzantine Heresy. A Reinterpretation », *Dumbarton Oaks Papers*, 25, 1971, pp. 85-113.
- N. G. GARSOIAN, «The Problem of Armenian Integration into the Byzantine Empire», in *Studies on the internal diaspora of the Byzantine Empire*, A. E. LAIOU et H. AHRWEILER (éd.), Washington D.C., Harvard University Press, 1998.
- P. J. GEARY, *Quand les nations refont l'histoire. L'invention des origines médiévales de l'Europe*, Paris, 2004, pp. 57-84.
- M. P. GOODYEAR, « Inside and Outside the Purple: How Armenians Made Byzantium. » *Armstrong Undergraduate Journal of History*, 6, 2016
- A. GRANBERG, « Transferred in Translation : Making a State in Early Medieval Bulgarian Genealogies », *SLAVICA HELSINGIENSIA*, 35, 2008, pp. 49-58.
- R. GROUSSET, *L'Empire des steppes, Attila, Gengish Khan, Tamerlan*, Paris, 1939.
- A. GUILLOU, *La civilisation byzantine*, Paris, 1974.

- A. GUILLOU, T. KATIA. « Note sur la culture arabe et la culture slave dans le katépanat d'Italie (Xe-XIe siècles). » In: *Mélanges de l'Ecole française de Rome. Moyen-Age, Temps modernes*, tome 88, n°2. 1976. pp. 677-692.
- A. GUILLOU, « La frontière pour les byzantins, Le barbare et le voisin », in : *Byzance et ses voisins. Mélanges à la mémoire de Gyula Moravcsik à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance*, T. OLAJOS (éd.), Szeged, 1993, pp. 17-24.
- J. HALDON, « Roads and Communication in the Byzantine Empire : wagons, horses, and supplies », in : *Logistic of Warfare in the Age of the Crusades*, J. H. PRYOR, Bodmin, 2006, pp. 131-158.
- J. HALDON, « The Byzantine Empire », in: *The Dynamics of Ancient Empires. State Power from Assyria to Byzantium*, I. MORRIS, W. SCHEIDEL (éd), Oxford, 2009, pp. 205-252.
- C. HANNICK, « Les nouvelles chrétientés du monde byzantin : Russes, Bulgares et Serbe » in : *Histoire du Christianisme. Tome 4 Évêques moines et empereur (610-1054)*, sous la dir. de J. M. MAYEUR, CH.,L. PIETRI, A VAUCHEZ et M. VENARD, Paris, 1993, pp. 867-940
- J. HARRIS, *Byzantium and the Crusades*, London, 2003.
- F. HARTOG, « Les Scythes imaginaires : espace et nomadisme. », In: *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 34^e année, 6, 1979. pp. 1137-1154.
- J. HERRIN, *Margin and Metropolis, Authority across the Byzantine Empire*, Oxford, 2013
- C. HOLMES, *Byzantine Political Culture and Compilation Literature in the Tenth and Eleventh Centuries*, Oxford, 2010.
- C. HOLMES, *Basil II and the Governance of the Empire (976-1025)*, Oxford, 2005.
- C. HOLMES, « Provinces and Capital », in : *A Companion to Byzantium*, L. JAMES (éd.), Oxford, 2010, pp. 55-66
- J. HOWARD-JOHNSTON, « The De administrando Imperio : A Re-Examination of the text and Re-Evaluation of Its Evidence about the Rus' », in : *Les centres proto-urbains russes entre Scandinavie, Byzance et l'Orient*, M. KAZANSKI, A. NERCESSIAN et C. ZUCKERMAN (éd.), Paris, 2000, pp. 301-336.
- J. HOWARD-JOHNSTON, « Byzantium, Bulgaria and the Peoples of Ukraine in the 890s. », *Материалы по археологии, истории и этнографии Таврии*, 7, 2000, pp. 348–353.
- N HRISSIMOV, « Food of Plant Origin in the Life of Early Medieval Bulgarians (End of 7th – Beginning of 11th century) », *Studia Ceranea*, 7, 2017, pp. 59-77, spéc. p. 73.
- Y. H. HRISTOV, « Prisoners of War in Early Medieval Bulgaria (Preliminary Remarks) », *Studia Ceranea*, 5, Sophia, 2015, pp. 73-105.

- D. P. HUPCHICK, *The Bulgarian-Byzantine Wars for Early Medieval Balkan Hegemony*, New York, 2017, pp. 123-348.
- J. M. HUSSEY, *The Orthodox Church in the Byzantine Empire*, New York, Cambridge, 1986, pp. 90-101.
- I. ILIEV, « The First Two Centuries of the Archbishopric of Ohrid », in : *State And Church Studies in Medieval Bulgaria and Byzantium*, sous la dir. De V. GJUZELEV et K. PETKOV, Sophia, 2011 p. 237-252.
- I. IORDANOV, « Unpublished Byzantine seals from the village Zlati Voivoda (district of Sliven, Bulgaria). », *Studies in Byzantine Sigillography*, 3, 1993, p. 69-84.
- I. IORDANOV, « Byzantine presence in Dobrudja from the seventh to the tenth centuries, according to the sphragistic data. », in : *Von der Scythia zur Dobrudza*, K. KHOLIOLCHEV, R. PILLINGER et R. HARREITHER (éd.), 35-39, *Miscellanea Bulgarica*, 11, Vienna : Verein « Freunde des Hauses Wittgenstein », 1997.
- I. IORDANOV, *Corpus of Byzantine Seals from Bulgaria (927)*, 1, Sofia, 2003.
- C. JOUANNO, « Réflexions sur pouvoir et démesure à Byzance », *Kentron*, 23, 2007, pp. 127-165
- M. JUGIE, « Phoudagiagites et Bogomiles. » In: *Échos d'Orient*, 12, n°78, 1909. pp. 257-262.
- A. KALDELLIS, *Hellenism in Byzantium: The Transformations of Greek Identity and the Reception of the Classical Tradition*, Oxford, 2007, pp. 10-90.
- A. KALDELLIS, *Le discours Ethnographique à Byzance, continuité et rupture*, Paris, 2010.
- A. KALDELLIS, *The Byzantine Republic, People and Power in New Rome*, Cambridge, 2015, pp. 89-199
- A. KALDELLIS, *Streams of Gold, Rivers of Blood, The Rise and Fall of Byzantium, 955 A.D to the First Crusade*, Oxford, 2017, pp. 20-152.
- A. KALDELLIS, « Did the Byzantine Empire have “Ecumenical” or “Universal” Aspirations? », in : *Ancient States and Infrastructural Power: Europe, Asia, and America*, C. Ando, S. Richardson (éd.), Philadelphia, 2017, pp. 272-300.
- A. KALDELLIS, « The Social Scope of Roman Identity in Byzantium: An Evidence-Based Approach », *Byzantina Symmeikta*, 27, 2017, pp. 173-210
- M. KAPLAN, « L'Empire byzantin : une quintessence d'Empire ? », *Monde(s)*, 2, 2012, pp. 167-174.
- M. KAPLAN, « Empire et nations à Byzance du V^e au XI^e siècle », in *Nation et nations au Moyen Âge. Actes du XLIV^e Congrès de la SHMESP*, Paris, 2014, pp. 151-163
- A. P. KAZHDAN, A. W. EPSTEIN, *Change in Byzantine Culture in the Eleventh and Twelfth Centuries*, Berkeley, 1985, p. 29

- A. P. KAZHDAN, « Latins and Franks in Byzantium : Perceptions and Reality from the eleventh to the twelfth century », in : *The Crusades from the perspective of Byzantium and the Muslim World*, A. LAIOU, R. P. MOTTAHEDEH (éd.), Washington D. C., 2001, pp. 83-100.
- A. KOLIA-DERMITZAKI, « “Holy War” In Byzantium Twenty Years Later », in : *Byzantine war ideology between Roman imperial concept and Christian religion*, J. Koder, I. Stouraitis (éd.), Wien, 2012, pp. 121-132.
- S. A. KOZLOV, « More than Enemies. The Description of Nomads in the Byzantine Literature of the Epoch of the First Pecheneg Incursions into Byzantium », In : *Rules and Violence: On the Cultural History of Collective Violence from Late Antiquity to the Confessional Age*, C. DIELT, T. KNAPPER (éd.), Berlin, 2014, pp. 83–99
- H. KUSABU, « Heresiological Labeling in Ecumenical Networking from the Ninth to Thirteenth Centuries : The Byzantine Oikoumene Reconsidered », *Asian Review of World Histories*, 4, 2016, pp. 207-229.
- D. M. LANG, *The Bulgarians. From pagan times to the Ottoman conquest*, London, 1976.
- J. LEFORT, « Toponymie et anthroponymie : le contact entre Grecs et Slaves en Macédoine », in : *Castrum 4 Frontiere et Peuplement dans le monde méditerranéen au Moyen Age*, J. M. POISSON (éd.), Rome-Madrid, 1992, pp. 161-170.
- P. LEMERLE, « L'Orthodoxie byzantine et l'œcuménisme médiéval : les origines du « schisme » des Églises. », In: *Bulletin de l'Association Guillaume Budé*, 2, 1965, pp. 228-246.
- C. LEROUGE-COHEN, « Les conceptions grecques », in : *Les Barbares*, B. DUMEZIL (éd.), Paris, 2016, Chap. 1.
- A. LEVILLAYER, « Guerre « juste » et défense de la patrie dans l'Antiquité tardive », *Revue de l'histoire des religions*, 3, 2010, pp. 317-334.
- M. J. LEZKA, « The Monk versus the Philosopher From the History of the Bulgarian-Byzantin War 894-896 », *Studia Ceranea*, 1, 2011, pp. 55-70.
- R. J. LILIE, « Reality and Invention: Reflections on Byzantine Historiography », *Dumbarton Oaks Papers*, 68, 2014, pp. 157-210
- D. LILOVA, « L'héritage partagé ? Byzance, Fallmerayer et la formation de l'historiographie bulgare au XIX^e s. », in: *Héritage de Byzance en Europe du sud-est à l'époque moderne et contemporaine*, O. DELOUIS, A. COUDERC et P. GURAN (éd.), Athènes, 2013, pp. 318-327
- E. LIMOUSIN, « Michel Psellos et la Bulgarie », in : *Bulgaria Mediaevalis*, 2011, Festschrift in Honour of Professor Vassil Gjuzelev, 2011/2 (2), pp. 517-528.
- A. R. LITTLEWOOD, « Imagery in the Chronographia of Michael Psellos », in : *Reading Michael Psellos*, C. BARBER D. JENKINS (éd.), Leiden-Boston, 2006, pp. 13-57

- E. LUTTWAK, *La grande stratégie de l'Empire byzantin*, trad. fr. de : *The Grand Strategy of the Byzantine Empire*, Paris, 2010, pp. 188-212.
- M. McCORMICK, *Eternal Victory, Triumphal Rulership in Late Antiquity, Byzantium and the Early Medieval West*, Cambridge, 1986, pp. 61-67
- E. McGEER, *Sowing the dragon's teeth, byzantine warfare in the tenth century*, Washington D.C., 2008, pp. 329-360.
- R. McKITTRICK, *Perceptions of the Past in the Early Middle Ages*, London, 2006, pp. 9-10.
- A. MADGEARU, *Byzantine Military Organization on the Danube, 10th-12th centuries*, Leiden-Boston, 2013, pp. 59-167.
- A. MADGEARU, « The Pechenegs in the Byzantine Army », in : *The Steppe Land and the World Beyond Them, Studies in Honor of Victor Spinei on his 70th birthday*, F. CURTA, B. P. MALEON (éd.), Iași, 2013, pp. 207-218.
- A. MADGEARU, *The Asanids: The Political and Military History of the Second Bulgarian Empire 1185-1280*, Leiden-Boston, 2016, pp. 26-35.
- P. MAGDALINO, « Constantinople and the outside World », in : *Stranger to Themselves: The Byzantine Outsider*, D. C. SMYTHE, Brighton, 1998, pp. 149-163.
- P. MAGDALINO, « Byzantium = Constantinople », in : *A Companion to Byzantium*, L. JAMES (éd.), Oxford, 2010, pp. 43-53
- P. MAGDALINO, « Constantine VII and the Historical Geography of Empire », in : *Imperial Geographies in Byzantine and Ottoman Space*, S. BAZZAZ, Y. BATSAKI, D. ANGELOV (éd.), Washington D.C., 2013, pp. 23-41.
- H. MAGUIRE, « Signs and symbols of your always victorious reign. The Political Ideology and Meaning of Falconry in Byzantium », in : *Images of the Byzantine World*, A. LYMBEROPOULOU (éd.), Burlington, 2011, pp. 135-146.
- E. MALAMUT, « Les peuples étrangers dans l'idéologie impériale, Scythes et Occidentaux », in : *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, 30^e congrès, Göttingen, 1999, pp. 119-132.
- E. MALAMUT, « Les hérésies à Byzance sous le règne d'Alexis I (1081-1118) », in *Politique, religion et laïcité*, C. PEYRARD (éd.), Aix-en-Provence, 2009, pp. 27-42.
- E. MALAMUT, « De la mort aux funérailles de l'empereur à Byzance », in : *La mort du prince. De l'Antiquité à nos jours*, J. FOA, E. MALAMUT, C. ZAREMBA (éd.), Aix-en-Provence, 2016, pp. 29-60.

- C. MALATRAS, « The Making of an Ethnic Group : the Romaioi in the 12th-13th centuries. », in : *Identities in the Greek World (from 1204 to the present day)*, K. A. DIMADIS (éd.), Vol. 3, Athènes, 2010, pp. 419-430
- I. MALDOV, « Trans-Danubian Bulgaria : Reality and Fiction », *Byzantine Studies/Etudes Byzantines*, 3, 1998, pp. 85-128.
- B. G. MALEON, « Imperial Death in Byzantium, A Preliminary View on the Negative Funerals », *Transylvanian Review*, 19, 2010, pp. 9-25.
- J. MAMBWINIKIVUILA-KIAKU, « Fleuves et Forêts dans la Germania de Tacite : Éléments représentatifs de l'espace germanique », *Revista Classica*, 29, 2016, pp. 81-98
- C. MANGO, *Byzantine Literature as a Distorting Mirror*, Inaugural Lecture, Oxford, 1974.
- C. MANGO, *Byzantium : The Empire of New Rome*, New York, 1980, p. 31.
- C. MANGO, « The Tradition of Byzantine Chronography », *Harvard Ukrainian Studies*, 12-13, 1988-1989, pp. 360-372.
- M. M. MANGO, « Byzantine trade : local, regional, interregional and international », in : *Byzantine Trade, 4th -12th Centuries :The Archeology of Local, Regional and International Exchange*, sous la dir. de M. M. MANGO, Oxford, 2004.
- M. T. MANSOURI, « Byzantium and the Arabs from the VIIth to XIth Century », *Mediterranean world*, 20, 2010, pp. 59-67.
- I. MARIC, *Légitimizing Usurpation : Romanos I Lekapenos and Nikolaos I Mystikos*, Budapest, 2013, URL : http://www.etd.ceu.hu/2013/maric_ivan.pdf (consulté le 09 février 2018).
- K. MARINOW, « In the Shackles of the Evil One The Portrayal of Tsar Symeon I the Great (893–927) in the Oration On the treaty with the Bulgarians », *Studia Ceranea*, 1, 2011, pp. 157-190.
- K. MARINOW, « Living in peace : Byzantine-Bulgarian relations according to the homely On the peace treaty with the bulgarians », in: *Standards of Everyday Life in the Middle Ages and in the Modern times*, 3, actes du colloque (University St Cyril and St Methodius Veliko Tarnorvo, 11-23 mai 2013), Veliko Tarnorvo, 2014, pp. 271-283.
- K. MARINOW, « Mountain warfare in the Byzantine-Bulgarian military struggles, the end of 10th – the beginning of 11th century. Between theory and practice », in : *South-Eastern Europe in the Second Half of the 10th – the Beginning of the 11th Centuries : History and Culture* », V. GJUZELEV et G. NIKOLOV (éd.), Sofia, 2015, pp. 95-107.
- K. N. MAVROMMATI, « The 12th Century Physical Landscape and Climate of Bulgaria : The Case of Gregorios Antiochos », *Bulgaria Medievaelis*, 3, 2012, pp. 95-106.
- M. MILLER, « Persians in the Greek Imagination », *Mediterranean Archaeology*, 20, 2005, pp. 109-123

- G. MINCZEW, « Remarks on the Letter of the Patriarch Theophylact to Tsar Peter in the Context of Certain Byzantine and Slavic Anti-Heretic Texts », *Studia Ceranea*, 3, 2013, p. 113–130.
- M. MLADJOV, « Between Byzantium and Rome: Bulgaria and the West in the Aftermath of the Photian Schism », *Byzantine Studies*, 4, 1999, pp. 173-181.
- R. MORGHEN, « Problèmes sur l'origine de l'hérésie au Moyen Age », *Revue Historique*, 236, 1966, pp. 1-16
- D. NASTASE, « Les début de la communautés œcuménique du mont Athos », *Symmeikta*, 6, 1985, pp. 284-302.
- M. MULLET, *Theophylact of Ochrid, Reading the Letters of a Byzantine Archbishop*, London, 1997.
- K. NENOV, « Early Medieval Bulgarian Seals from an Auction », *Bulgaria Medievalis*, 4-5, 2013-2014, pp. 23-37.
- D. M. NICOL, « The Byzantine View of Western Europe », in : *Byzantium. Its Ecclesial History and Relations with the Western World*, D. M. NICOL (éd.), Londres, 1972, pp. 315-339.
- A. NIKOLOV, « The Perception of the Bulgarian Past in the Court of Preslav around 900 AD », in *State And Church Studies in Medieval Bulgaria and Byzantium*, V. GJUZELEV, K. PETKOV (éd.), Sophia, 2011, pp. 157-172.
- D. OBOLENSKY, *The Bogomils: A Study in Balkan Neo-Manichaeism*, New York, 1948, pp. VII-229.
- D. OBOLENSKY, *The byzantine Commonwealth. Eastern Europe, 500-1453*, Londre, 1971, pp. 69-133.
- D. OBOLENSKY, *Byzantium and the Slavs*, New York, 1971.
- D. OBOLENSKY, *Six Byzantine Portraits*, Oxford, 1988, pp. 1-82
- N. OIKONOMIDÈS, « Presthavitza, the Little Preslav », *Sudost-Forschungen*, 42, 1983, pp. 1-9.
- N. OIKONOMIDÈS, « À propos de la première occupation byzantine de la Bulgarie (971 - ca 986) », in : *Eupsychia: mélanges offerts à Hélène Ahrweiler*, 2, Paris, 1998, pp. 581-589.
- L. OLSON, « The Conversion of the Visigoths and Bulgarians compared », in *Religious Change, Conversion and Culture*, L. OLSON (éd.), Sydney, 1996, pp. 22-32.
- G. OSTROGORSKY, *Histoire de l'état byzantin*, Paris, 1956, pp. 240-340.
- G. OSTROGORSKY, « The Byzantine Emperor and the Hierarchical Order of the World », *The Slavonic and East European review*, 35, 1956, pp. 1-14.
- G. PAGE, *Being Byzantine : Greek identity before the Ottomans*, Cambridge, 2008, pp. 11-67.
- E. PATLAGEAN, « Christianisation et parenté rituelle : le domaine de Byzance », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 33.3 , 1978.

- E. PATLAGEAN, « Aveux et désaveux d'hérétiques à Byzance (XIe-XIIIe siècles). » In: *L'aveu. Antiquité et Moyen Âge. Actes de la table ronde de Rome (28-30 mars 1984)*, Rome, 1986, pp. 243-260.
- E. PATLAGEAN, « Les Etats d'Europe centrale et Byzance, ou l'oscillation des confins », *Revue Historique*, T. 302, Fasc. 4 (616) (Octobre / Décembre 2000), pp. 827-868.
- E. PATLAGEAN, *Un Moyen Age grec, Byzance IXe – XVe siècle*, Paris, 2007.
- C. PAVLIKIANOV, « What Do We Know About the Athonite Slavs in the Middle Ages ? », in : *State And Church Studies in Medieval Bulgaria and Byzantium*, V. GJUZELEV, K. PETKOV (éd.), Sophia, 2011, pp. 253-266.
- K. PETKOV, *The Voices of Medieval Bulgaria, Seventh-Fifteenth Century: The Records of a Bygone Culture*, Leiden-Boston, 2008.
- V. PETRUKHIN, « Khazaria and Rus': An Examination of Their Historical Relations. » in : *New Perspectives. Selected Papers from the Jerusalem 1999 International Khazar Colloquium (2007)*, Leiden-Boston, 2007, pp. 245–268.
- D. PEEV, « Ideology and Cultural Tradition of the First Bulgarian Kingdom: Between Byzantine Model and Local Tradition. », in : *Proceedings of the 22nd International Congress of Byzantine Studies*. Sofia, 22–27 August 2011. 3, Sofia, 2011, pp. 172-173.
- W. POHL, « Conception of Ethnicity in Early Medieval Studies », in : *Debating the Middle Ages : Issues and Reading*, L. K. LITTLE, B. H. ROSENWEIN (éd.), Oxford, 1998, pp. 13-24.
- N. RADOSEVIC, « Les allophyloï dans la correspondance des intellectuels byzantins du XII^e siècle », *Recueil des travaux de l'Institut d'études byzantines*, 39, 2001-2002, pp. 89-101.
- C. RAPP, « Death at the Byzantine Court: The Emperor and his Family », in : *Death at Court*, K. H. SPIEB, I. WARNTJES (éd.), Wiesbaden, 2012, pp. 267-286.
- C. RAFFENSPERGE, « Revisiting the Idea of the Byzantine Commonwealth », *Byzantinische Forschungen*, 8, 2004, pp. 159-174.
- C. ROAN, « Byzantium and Bulgaria : How an Empire Created its Greatest Threat », *History*, 443, 2015, URL : <http://lgs.adelphi.edu/wp-content/blogs.dir/451/files/2016/08/LGS-Journal-Spring16-Byzantium-and-Bulgaria.pdf> (consulté le 11 Octobre 2018).
- J. ROMANE, *Byzantium Triumphant, The military history of the byzantines 959-1025*, Barnsley, 2015.
- A. RONA-TAS, « The Khazars and the Magyars », in : *New Perspective. Selected Papers from the Jerusalem 1999, International Khazar Colloquium Hosted By the Ben Zvi Institute*, actes du colloque (Jerusalem 1999), P. T. GOLDEN, H. BEN-SHAMMAI et A. RONA-TAS (éd.), Leiden-Boston, 2007, pp. 269-279.

- S. RUNCIMAN, *The first Bulgarian empire*, London, 1930.
- C. SETTIPANI, *Continuité des élites à Byzance durant les siècles obscurs. Les Princes caucasiens et l'Empire du VIe au IXe siècle*, Paris, 2006, pp. 280-285, 501.
- J. SHEPARD, « Symeon of Bulgaria-Peacemaker », *ГСВ.ИЦСВИИД*, 83.3, 1989, p. 16.
- J. SHEPARD, « A marriage too far? Maria Lekapena and Peter of Bulgaria, » in : *The Empress Theophano. Byzantium and the West at the turn of the first millennium*, A. DAVIDS (éd.), Cambridge, 1995, pp. 121-149.
- J. SHEPARD, « Past and future in Middle Byzantine diplomacy : some preliminary observation », in : *Byzance et le monde extérieur. Contacts, relations, échanges*, M. BALARD, É. MALAMUT, J. M. SPIESER et P. PAGÈS (éd.), Paris, 2005, pp. 171-191.
- J. SHEPARD, « Manners maketh Romans ? Young barbarians at the emperor's court », in : *Byzantine Style, Religion and Civilisation. In Honour of Sir Steven Runciman*, E. JEFFREY (éd.), Cambridge, 2006, pp. 135-158.
- L. SIMEONOVA, « Foreigners in tenth-century Byzantium a contribution to the history of cultural encounter », in : *Stranger to Themselves : The Byzantine Outsider*, D. C. SMYTHE (éd.), Brighton, 1998, pp. 229-245.
- L. SIMEONOVA, « Diplomacy of the letter and cross : Photios, Bulgaria and the Papacy, 860s-880s », *Classical and Byzantine Monographs*, 41, Amsterdam, 1998, pp. VII-434.
- L. SIMEONOVA, « The Avar Costume versus the Skaramangion : Symbolism of the Male Aristocratic Dress in Bulgaria, Ninth-Tenth Centuries », in : *State And Church Studies in Medieval Bulgaria and Byzantium*, V. GJUZELEV, K. PETKOV (éd.), Sophia, 2011 pp. 129-156.
- K. J. SINCLAIR, *War Writing in Middle Byzantine Historiography. Sources, Influences and Trends*, Birmingham, 2012.
- A. V. SOLOVJEV, « Les emblèmes héraldiques de Byzance et les slaves » in : *Seminarium Kondakovianum*, 7, 1935, pp. 119-164.
- P. SOPHOULIS, « New remarks on the history of Byzantine-Bulgar relations in the late eighth and the early ninth centuries », *Byzantinoslavica*, 67, 2009, pp. 119-138.
- P. SOPHOULIS, *Byzantium and Bulgaria 775-831*, Leiden, 2012, pp. 173-306.
- P. SOPHOULIS, « Incorporating the Other : Shaping the Identity of the Christian Community in Early Medieval Bulgaria », *Cyrrillomethodianum*, 20, 2015, pp. 63-74.
- L. P. ST-PIERRE, *L'identité romaine dans le discours impérial byzantin selon les œuvres et compilations de Constantin VII Porphyrogénète (913-959)*, Mémoire pour la Maîtrise ès arts (Histoire), sous la dir. de M. CARRIER, Sherbrooke, 2017.

- V. SPINEI, *The Romanians and the Turkic Nomads North of the Danube Delta from the Tenth to the Mid-Thirteenth Century*, Leiden-Boston, 2009.
- T. STEPANOV, « From Steppe to Christian Empire, and back : Bulgaria between 800 and 1100 », in : *The Other Europe in the Middle Age, Avars, Bulgars, Khazars and Cumans*, F. CURTA (éd), Leiden, 2008, pp. 363-378.
- T. STEPANOV, « Memory and Oblivion in the Christian East, 990s-1200 : Three Apocalyptic Cases » in : *Archivum Eurasiae Medii Aevi*, 18, Wiesbaden, 2011, pp. 148-163.
- T. STEPANOV, « Danube and Caucasus – The Bulgar(ian)s' Real and Imagined Frontiers », in : *Der Donaulimes in der Spätantike und im Frühmittelalter*, A. SCHWARCZ, P. SOUSTAL, A. TCHOLAKOVA (éd), Wien, 2016.
- P. STEPHENSON, « Byzantine conception of Otherness after the Annexation of Bulgaria (1018) », in : *Strangers to Themselves : The byzantine Outsider*, D. C. SMYTHE (éd.), Brighton, 1998, pp. 245-269.
- P. STEPHENSON, *Byzantium's Balkan Frontier : A Political Study of the Northern Balkans, 900-1204*, Oxford, 2000, pp. 1-156.
- P. STEPHENSON, *The legend of Basil the bulgar-slayer*, Oxford, 2003, pp. 1-97.
- P. STEPHENSON, « The Balkan Frontier in the Year 1000 », in : *Byzantium in the Year 1000*, P. MAGDALINO (éd.), Boston, 2003, pp. 109-134.
- B. STOJKOVSKI, « Les représentations culturelles byzantines et les identités slaves », in : *Centre européen d'études slaves*, 1, 2012, <http://etudesslaves.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=300> (18/09/2018).
- Y. STOURAITIS, « Reinventing Roman Ethnicity in High and Late Medieval Byzantium Yannis Stouraitis », *Medieval Worlds*, 5, 2017 pp. 70-94.
- Y. STOURAITIS, « Civil War in the Christian Empire », in *A Companion to the Byzantine Culture of War, ca. 300-1204*, Y. STOURAITIS (éd.), Leiden-Boston, 2018, pp. 92-123.
- D. F. SULLIVAN, « A Byzantine Instructional Manual on Siege Defense: The De Obsidione toleranda. Introduction, English Translation and Annotations », in : *Byzantines Authors, Literary Activities and Preoccupations*, J. W. Nesbitt (éd.), Leiden-Boston, 2003, pp. 139-267
- R. E. SULLIVAN, « Khan Boris and the Conversion of Bulgaria : a Case study of the Impact of Christianity on a Barbarian Society », *Studies in Medieval and Renaissance History*, 3, 1966, pp. 55-139.
- J. SYPIANSKI, *Les mouvements des érudits et des manuscrits entre Byzance et le monde arabe au IX^e siècle et l'hypothèse des influences du mouvement de traduction gréco-arabe au califat*

abbasside sur la première renaissance byzantine, Mémoire de Master 1, sous la dir. de M. KAPLAN, Paris, 2011.

-J. SYPIANSKI, « Arabo-Byzantine relations in the 9th and 10th centuries as an area of cultural rivalry », *Byzantium and the Arab World : Encounter of Civilizations*, Thessalonique, 2011, pp. 465-478

-V. TAPKOVA-ZAIMOVA, G. BAKALOV, « Le modèle politique de la Bulgarie médiévale », *Византийский Временник*, 55, 1998, pp. 119-125.

-V. TAPKOVA-ZAIMOVA, « Migration frontalières en Bulgarie médiévale » in: *Migrations et diasporas méditerranéennes (Xe-XVIe siècle)*, M. BALARD (éd.), Paris, 2002, pp. 119-126

-B. TODOROV, « Byzantine Myth of Origins and their Functions », *Studia Slavica and Balcanica Petropolitana*, 2, 2008, pp. 64-72.

-B. TODOROV, « The value of empire: tenth-century Bulgaria between Magyars, Pechenegs and Byzantium », *Journal of Medieval History*, 30, 2010, pp. 1-15.

-B. TODOROV, « Monks and History : Byzantine Chronicles in Church Slavic », in: *Tranlating the Middle Age*, Burlington, 2012, pp. 147-159.

-S. TOUGHER, *The Reign of Leo VI (886-912) Politics and People*, Leiden-New York, 1997, pp. 164-194.

-W. TREAGOLD, *A History of the Byzantine State and Society*, London, 1988.

-W. TREAGOLD, « Trajan the Patrician, Nicephorus, and Theophanes », in : *Bibel, Byzanz und christlicher Orient : Festschrift fur Stephen Gero zum 65*, D. BUMAZHNOV, E. GRYPEOU, T. B. SAILORS et A. TOEPEL (éd.), Louvain-Paris-Walpole, 2011, pp. 589-621.

-V. TREMBLAY, « Romaioi, Mixobarbaroi, Barbaroi : Problème identitaires dans l'Empire byzantin à l'époque médiobyzantine », *Porphyra*, 21, 2014, pp 56-63.

-V. TREMBLAY, « L'identité Romaine est-elle exclusive à Constantinople ? Dichotomie entre Byzance et les Balkans à l'époque médiobyzantine (VI^e – XII^e siècle) », in : *From Constantinople to the Frontier, the City and the Cities*, N. S. M. MATHEOU, T. KAMPIANAKI et L. M. BONDIOLI (éd.), Leiden, 2016 pp. 33-40.

-C. A. TSAKIRIDOU, *Icons in Time, Persons in Eternity. Orthodox Theology and the Aesthetics of the Christian Image*, Farnham, 2013, p. 208

-M. TSIBRANSKA-KOTOVA, « Paulicians Between the Dogme and the Legend », *Studia Ceranea*, 7, 2017, pp. 229-263.

-V. VACHKOVA, « Danube Bulgaria and Khazaria as part of the Byzantine Oikoumene », in *The Other Europe in the Middle Ages Avars, Bulgars, Khazars, and Cumans*, F. Curta (éd.), Leiden-Boston, 2008, pp. 339-363.

- A. VAILLANT, « Le traité contre les Bogomiles du prêtre Cosmas. », *Revue des études slaves*, 21, fascicule 1-4, 1944, pp. 46-89.
- I. VASARY, *Cumans and Tatars, Oriental Military in the Pre-Ottoman Balkans, 1185–1365*, Cambridge, 2005, pp. 13-54
- L. VITALIEN. « Bulgarie et princes bulgares dans la sigillographie byzantine. », *Échos d'Orient*, 33, 176, 1934, pp. 413-427.
- A. P. VLASTO, *The entry of slavs into Christendom*, New York, 1970, pp. 155-227, spec. pp. 158-168.
- B. VRANESEVIC, O. SPEHAR « Conflit and Coexistence, Continuity and Changes : Visual Culture of the Central Balkans During the Settlement of the Slavs », *Porphyra*, 27, 2018, pp. 29-50.
- C. WHITTAKER, *Romes and it's Frontiers : The Dynamics of Empire*, London, 2004, pp. 181-198.
- M. WHITTOW, *The Making of Orthodox Byzantium, 600–1025*, Berkeley–Los Angeles, 1996, pp. 262-412.
- D. ZAKYTHINOS, « Byzance. État national ou multi-national? », *XAE*, 10, 1981, pp. 29-52
- M. ZERNER, « introduction », in : *Inventer l'hérésie ? Discours polémiques et pouvoirs avant l'Inquisition*, M. ZERNER (éd.), Nice, 1998, pp. 7-14.
- C. ZUCKERMAN, « The Khazars and Byzantium-The First Encounter », in : *The world of the Khazars. New Perspective. Selected Papers from the Jerusalem 1999, International Khazar Colloquium Hosted By the Ben Zvi Institute*, actes du colloque (Jerusalem 1999), P. T. GOLDEN, H. BEN-SHAMMAI et A. RONA-TAS (éd.), Leiden-Boston, 2007, pp. 399-433.

Table des illustrations

Couverture : Représentations iconographique des Bulgares, <i>Chronique de Skylitès de Madrid</i> , Palerme ? (Madrid, Biblioteca Nacional de Espana, Vitr. 26-2, f. 215).....	1
Figure 1 : Le triomphe de Jean Tzimiskès. <i>Chronique de Skylitès de Madrid</i> , Palerme ? (Madrid, Biblioteca Nacional de Espana, Vitr. 26-2, f. 172).....	36
Figure 2 : Première organisation militaire byzantine en Bulgarie après les victoires de Jean Tzimiskès 971-986 (A. MADGEARU, <i>Byzantine Military Organization on the Danube, 10th-12th centuries</i> , Leiden-Boston, 2013, p. 44.).....	55
Figure 3 : Étendue présumée de l'empire bulgare sous Samuel en 996. (Димитър Ризов, <i>от атласа "Българите в техните исторически</i> , Sofia, 1917, p. V).....	55
Figure 4 : Étendue présumée de l'archevêché de Bulgarie (Димитър Ризов, <i>от атласа "Българите в техните исторически</i> , Sofia, 1917, p. VI).....	56
Figure 5 : L'exécution des chrétiens par deux soldats bulgares. <i>Ménologue de Basile II</i> , Constantinople (Vatican, Biblioteca Apostolica Vaticana, MS. Vat. gr. 1613).....	69
Figure 6 : Deljan est proclamé empereur des Bulgares par les révoltés bulgares. <i>Chronique de Skylitès de Madrid</i> , Palerme ? (Madrid, Biblioteca Nacional de Espana, Vitr. 26-2, f. 215r).....	102
Figure 7 : Figure 2 : Pierre Deljan, Teichomèros et les révoltés bulgares. <i>Chronique de Skylitès de Madrid</i> , Palerme ? (Madrid, Biblioteca Nacional de Espana, Vitr. 26-2, f. 215).....	117

Table des matières

Introduction.....	3
Chapitre I. Bulgares et Byzantins une même communauté chrétienne ?.....	21
1. <i>La Conversion des Bulgares : vers une fraternité chrétienne ?.....</i>	<i>22</i>
A) Problématique de la conversion.....	22
B) Le christianisme des Bulgares comme nouveau marqueur identitaire essentiel ?.....	25
C) Un moment confraternel dans l'idéologie byzantine	28
2. <i>Les Bulgares des chrétiens subalternes ?.....</i>	<i>31</i>
A) Les Byzantins comme les seuls vrais chrétiens ?	31
B) Un christianisme bulgare hors de Byzance	34
C) La domination byzantine de la Bulgarie : un triomphe du christianisme constantinopolitain ?.....	37
3. <i>Les Bulgares et les hérétiques.....</i>	<i>40</i>
A) Le problème bogomile et la Bulgarie.....	42
B) Des accusations d'hérésies manichéennes en Bulgarie ?.....	46
C) Bulgares, chrétiens ou hérétiques, synthèse.....	50
Chapitre II. Les Bulgares, des barbares de la périphérie.....	53
1. <i>La Bulgarie : un espace sauvage clairement défini ?.....</i>	<i>54</i>
A) Un espace sauvage de la périphérie ?.....	54
B) Un espace infertile précisément délimité ?.....	61
2. <i>Les Bulgares entre l'homme et l'animal, comment qualifier et représenter la barbarie ?.....</i>	<i>66</i>
A) Scythe, un terme pour qualifier le nomadisme?.....	66
B) Un barbare animal sous plusieurs formes.....	72
3. <i>Les Bulgares : une population située dans les marges de la romanité.....</i>	<i>75</i>
A) Les Mœsiens, un peuple barbare rattaché à la romanité	75
B) Les <i>mixobarbaroi</i> , ou la possibilité d'une intégration ?.....	81

Chapitre III. Le chef bulgare, un rôle ambigu dans l'ordre byzantin	87
1) <i>Le chef bulgare, la légitimation dans le lien avec l'empire byzantin.....</i>	88
A) Un roi chrétien chalcédonien.....	88
B) Un archonte au service de l'empire.....	92
2) <i>Rébellion et remise en cause de l'autorité byzantine.....</i>	97
A) Samuel, un monarque sans légitimité ?.....	97
B) Les chefs bulgares du XI-XII ^e siècle, un nouveau modèle de contestation ?.....	101
C) Alousianos, rebelle ou agent impérial ?.....	106
3) <i>L'élimination du chef bulgare : un retour à l'ordre.....</i>	108
A) La mort du roi étranger dans l'idéologie byzantine, un changement d'état dans les relations avec Byzance.....	108
B) L'intervention du divin dans la mort des tsars.....	115
Conclusion.....	121
<i>Bibliographie.....</i>	<i>132</i>
<i>Table des illustrations.....</i>	<i>153</i>